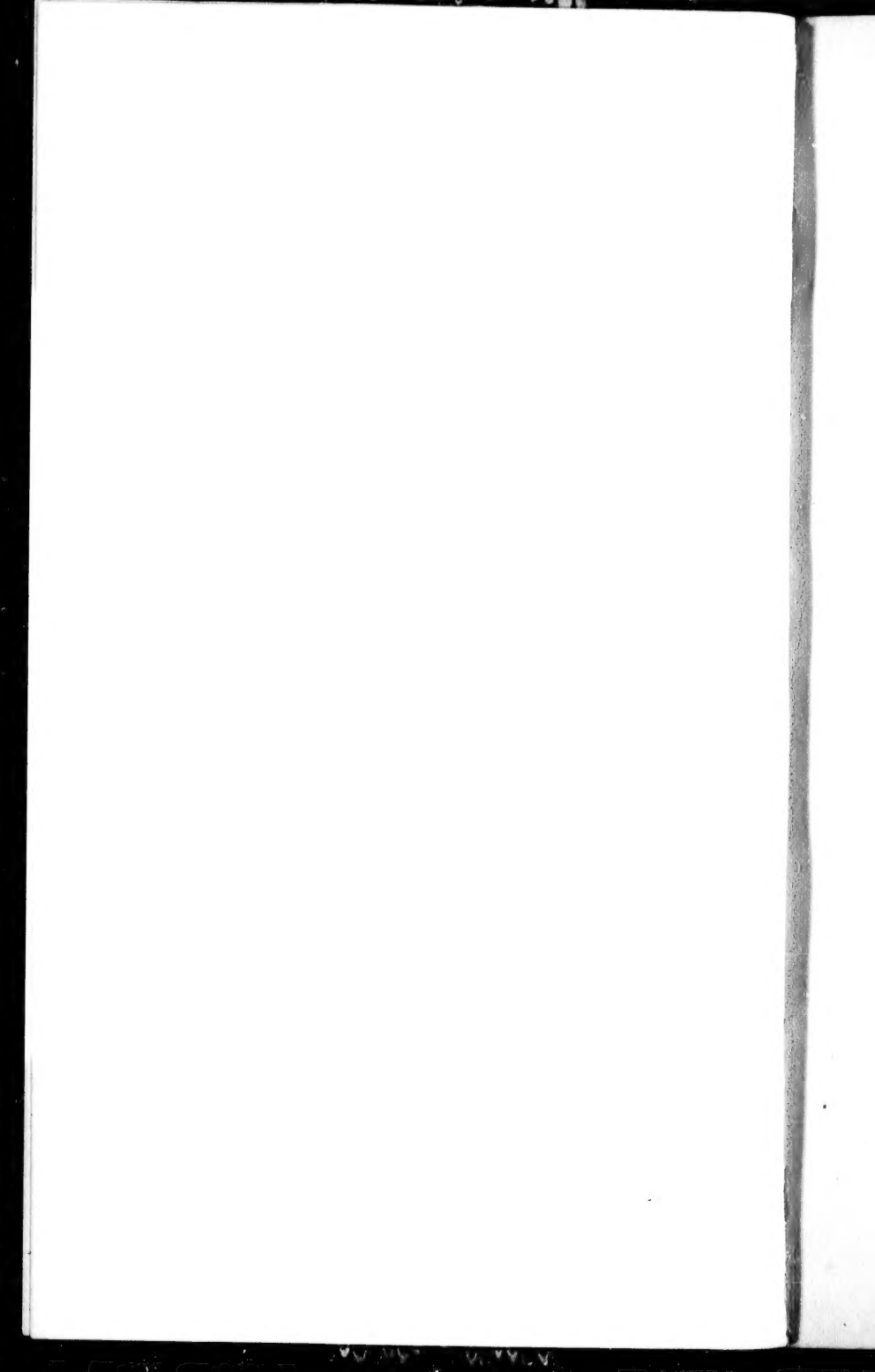




BIBLIOTHÈQUE
RELIGIEUSE ET NATIONALE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL.

—

2^{me} SÉRIE IN-12

L

P

LA DÉFENSE

SOLUTIONS COURTES ET POPULAIRES
DES
PRINCIPALES OBJECTIONS
CONTRE LA RELIGION

EXTRAITES DES MEILLEURS AUTEURS

PAR

Un Prêtre du diocèse de Montréal.

MONTREAL
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
Cadieux & Derome

[1886]

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en
l'année mil huit-cent quatre-vingt-six, par CADREUX &
DEROME, au bureau du Ministre de l'Agriculture à Ottawa.

PRÉFACE.



La Défense ! Voilà, cher lecteur, un titre qui sent la poudre et le combat, mais ne tend qu'à la paix : *Si vis pacem, para bellum !*

Le combat est la condition de toute vie humaine mais bien plus encore de toute vie chrétienne : c'est pour cela que nous nous appelons l'*Eglise militante*. Il y a les combats du cœur, dont Dieu seul est témoin ordinairement ; il y a les combats de l'esprit, qui font explosion au-dehors, le choc des idées, d'où ne sort pas immédiatement la lumière, mais d'où jaillit toujours l'étincelle de la vérité.

Jamais cette lutte ne fut plus bruyante, sinon plus productive, que dans les jours que nous parcourons : l'Allemagne réédita savamment et pesamment toutes les objections de Julien l'Apostat, des gnostiques, des impies, des athées et des hérétiques de tous les siècles ; la presse française popularisa ces idées ; l'Angleterre et l'Amérique les parcoururent entre deux Bourses ou au retour d'un voyage ; le Canada les reçoit et les repousse !

C'est pour aider à cette généreuse disposition qu'est publié ce petit ouvrage : il n'a pas la prétention d'être original, et c'est peut-être en cela qu'est son prix, mais

il s'efforce de reproduire les meilleures réponses et les mieux exposées d'entre elles, par les défenseurs de la cause catholique.

L'auteur classe les préjugés à combattre sous trois dénominations : préjugés 1^o de l'impiété, 2^o de l'ignorance, 3^o de la lâcheté, et s'efforce de donner dans ces pages un antidote prompt et effectif à toutes les doctrines empoisonnées que la lâcheté des uns et la malice des autres multiplient dans les sociétés modernes.

C'est un arsenal portatif, et à la portée de tout le monde : les hommes instruits seront heureux d'y retrouver le résumé de leurs lectures ; les autres, des notions indispensables données dans le style le plus varié, et qui ne peuvent dès lors manquer de les intéresser en les instruisant.

A. LEBLOND DE BRUMATH.

I.

L'INDIFFÉRENCE.

1. Je ne veux pas entendre parler de religion. 2. On peut vivre sans cela. 3. Causons d'autre chose.

1. JE NE VEUX PAS ENTENDRE PARLER DE RELIGION.

Mais tous les peuples ont fait de la religion leur grande et principale affaire. Les Juifs se sont battus pour la défense de leur temple; les Grecs ont eu la guerre sacrée; les Romains disaient: "*A Jove principum*, commençons par la divinité, c'est-à-dire par la religion."

Les Martyrs, pour rendre témoignage à leur foi, ont versé jusqu'à la dernière goutte de leur sang et sont allés à la mort à travers les glaives et les bûchers. Ces paroles: *Dieu le veut!* retentirent dans toute l'Europe comme une acclamation immense, lorsque les Croisés volèrent en Asie pour refouler la barbarie musulmane. Si, dans tous les temps et dans tous les lieux, on a considéré la religion comme le pivot de la vie humaine tout entière, ne devez-vous pas consacrer à l'étudier quelques-unes de ces heures dont vous faites le plus fol emploi, pour ne pas dire autre chose?

Je ne veux pas entendre parler de religion. Qu'est-ce à dire? Le voici. Les plus hautes questions qui puissent être proposées à l'intelligence sont certainement les suivantes: *Y a-t-il un Dieu? Supposé qu'il en existe un, s'occupe-t-il de sa créature, ou ne s'en occupe-t-il pas? A-t-il parlé au monde, ou bien s'est-il condamné à un mutisme éternel? Est-il venu sur la terre pour purifier et diviniser sa créature, ou n'y est-il pas venu? Avons-nous une âme, ou n'en avons-nous pas? Notre âme, si nous en avons une, est-elle immortelle, ou se dissoudra-t-elle avec le corps? En d'autres termes: Sommes-nous seulement des bêtes, ou sommes-nous plus que cela? Rendrons-nous compte à Dieu de ce que nous aurons fait?* Encore un coup, ce sont là des questions de la plus haute gravité. Or, dire que

vous ne voulez pas entendre parler de religion, c'est dire : Je n'attache aucune importance à la solution de ces problèmes, je n'ai nul souci de mes destinées éternelles, je ne fais de cas que de ce que je vois, de ce que je touche, de ce que je mange, de ce qui tombe sous mes sens. Un tel langage est-il digne d'une créature qui a la faculté de penser ? Les problèmes que je viens d'indiquer n'intéressent-ils pas tout être doué de raison ? Dédaigner de les examiner, n'est-ce pas insulter à la grandeur de sa nature et se rapprocher de l'animalité ?

2. ON PEUT VIVRE SANS CELA.

Mais qu'ordonne la religion ? D'aimer ses parents, de se dévouer à son pays, de respecter la bourse, la propriété, la réputation, la femme du prochain ; de restituer ce qui a été dérobé, d'obéir à César comme au représentant de Dieu et du peuple, de répondre à la colère par la douceur, d'opposer à la fureur de la haine les bénédictions de la charité ; en un mot, de rendre le bien pour le mal. Croyez-vous que la société pourrait subsister sans toutes ces vertus que la religion seule peut faire fleurir ? Si vous le croyez, dites-nous alors sur quel fondement elle reposera.

On peut vivre sans cela. Qu'entendez-vous par vivre ? Boire, manger, dormir, aller à cheval, à la danse, au spectacle, à la chasse, rendre des visites, dans lesquelles vous recevez au centuple l'ennui que vous donnez. Oui, je l'avoue, quelques hommes peuvent mener une telle vie sans la religion. Mais, je vous demande, l'homme doit-il vivre seulement de pain, de vin, de viande, de sensations et de matière ? Ne doit-il pas aspirer plus haut ? Pour lui, la vie véritable n'est-elle pas celle de son intelligence, de son cœur, de toutes les nobles et hautes puissances qui sont en lui, la vie de l'âme en un mot ? Or, quel est le principe vivifiant de l'âme sinon Dieu, qu'un philosophe célèbre a appelé *le lieu des esprits* ? — Disons-le donc, un chien, un chat peuvent vivre sans la religion, mais l'homme jamais. La vie de l'impie n'est qu'une mort.

On peut vivre sans cela. Qu'importe, si l'on ne peut mourir sans cela. La *Biographie universelle* nous fait

connaître une multitude de libres-penseurs qui, après avoir prétendu dans leur jeunesse que l'on peut vivre sans religion, ont cru dans un âge plus mûr que l'on ne peut mourir sans elle. Témoins : Boulanger, Tous-saint, Boulainvillers, le marquis d'Argens, Montes-quieu, Maupertuis, Buffon, Dumarsais, Fontenelle, Palissot, Larcher, qui ont fait une mort chrétienne. Or, c'est une vérité de sens commun que l'on doit vivre comme l'on doit mourir ; par là même donc que l'on ne doit pas mourir sans la religion, on ne doit pas vivre sans elle.

3. CAUSONS D'AUTRE CHOSE.

De quoi causerons-nous ? De la pluie, du beau temps, des valeurs qui se cotent à la Bourse, du prix des céréales, de la délicatesse de tel mets, de la finesse de tel vin, des modes, des théâtres, du gaz, de la vapeur, de l'électricité ? Les graves et dignes objets d'occuper exclusivement une âme immortelle ! Ne serait-ce pas là ressembler à ces Athéniens fainéants qui, au rapport de saint Luc, passaient la journée tout entière à se demander et à se raconter sur la place publique les nouvelles du jour ?

Causons d'autre chose. Quoi ! la religion est un phénomène de tous les temps et de tous les lieux ; on la retrouve et chez les peuples civilisés et chez les peuples barbares et chez les peuples sauvages, dans les cités opulentes et dans les humbles hameaux, sur le continent et dans les îles, dans l'ancien monde et dans le nouveau, aux pôles et à l'équateur, et vous ne voudriez pas vous en occuper un instant ? Elle est le mobile qui remue le plus puissamment l'âme humaine ; tout ce qui s'est fait de grand a été fait ou par elle ou pour elle, et vous ne lui accorderiez pas votre attention que vous accordez à mille niaiseries, à un météore qui passe, à un feu d'artifice, à un nouvel astre, que dirais-je ? à un saltimbanque ou à un histrion monté sur ses planches ! Je vous le demande, ne serait-ce point là faire acte de déraison ? Non, non, il n'en sera pas ainsi. Vous tiendrez désormais un autre langage, vous regarderez la religion comme votre affaire importante, vous ferez peu de cas de ce qui ne s'y

attache pas de près ou de loin. On a vu des sages prendre à la main le bâton du voyageur et s'en aller par le monde frapper à la porte des sanctuaires pour trouver la vérité religieuse ; on en a vu d'autres, comme l'atteste saint Jérôme dans sa lettre à Abigaüs, s'arracher les yeux afin de n'être pas distraits, par le monde visible, de la contemplation du monde invisible ; on a vu un Cratès jeter ses biens à la mer, tant il était persuadé que la sagesse est l'unique bien ; vous marcherez sur les nobles traces de ces âmes généreuses, vous ne traverserez pas la vie sans vous enquérir de votre origine, de votre nature, de votre destinée, de votre loi, vous sortirez de ce sommeil de fer, de cette torpeur de plomb dans lesquels vous êtes plongés depuis de longues années peut-être, et vous ferez voir que vous comprenez cette parole d'un poète :

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

Il y a plus de gloire à aborder le problème des choses et à tenter de le résoudre, qu'à s'étourdir et à se fuir soi-même. Un animal qui vit en animal est dans l'ordre : un homme qui ne vit pas en homme est un monstre.

II.

DIEU.

1. Il n'y a pas de Dieu. 2. Dieu n'est qu'un mot. 3. Je ne crois que ce que je vois.

1. IL N'Y A PAS DE DIEU.

Qui vous le dit ? Les athées, ou les impudiques qui, pour donner libre cours à leurs passions voudraient qu'il n'y eût pas de Dieu pour les contrôler et les punir. Je ne vous félicite pas d'avoir fait choix de tels maîtres. Quels hommes, en effet, l'histoire nous montre-t-elle dans les rangs de l'athéisme ? Un Démocrite, qui, pour ne pas vouloir admettre un Dieu créateur du monde, se jeta dans le système absurde des atomes ; un Epicure, dont les disciples méritèrent le nom de *pourceaux* ; un Diagoras, dont la tête fut mise à prix par l'Aréopage ; un Lucrèce, qui dégrada la poésie en chantant la matière ; un Vanini, qui fut condamné au bûcher par la justice de son pays ; la plupart des écrivains qui furent, au dernier siècle, les porte-étendards du matérialisme et dont le nom, comme dirait Bossuet, *roulera à la postérité avec une note d'infamie*. Les impies, les scélérats ; les parjures, les blasphémateurs, en un mot la lie de l'humanité, voilà les hommes avec lesquels vous avez formé société. Avouez que vous n'êtes pas en trop bonne compagnie. Vos amis sont au-dessous de Voltaire et de Rousseau, qui croyaient à l'existence de Dieu ; ils sont au-dessous de Robespierre, qui fit écrire ces paroles sur le frontispice des temples : **LE PEUPLE FRANÇAIS CROIT EN DIEU ET À L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME**. Il me semble que la honte d'être descendu plus bas que de tels hommes, devrait être pour vous un motif suffisant de croire en Dieu, et qu'un peu de fierté serait ici bien placée.

Il n'y a pas de Dieu. Qui encore vous l'a dit ? Vous-même. Ainsi, vous en savez plus que tous les hommes

de tous les temps et de tous les lieux ; plus que les Juifs et les Gentils, plus que les Grecs et les barbares, plus que les Indiens et les Egyptiens ; plus que les Celtes, les Germains, les Gaulois ; plus que Jérusalem, qu'Athènes, que Rome, que Memphis ; vous en savez plus que tous les génies ; plus que Cléanthe, que le Dante, que Milton, que Klosptoch, qui ont chanté Dieu et ses œuvres ; vous en savez plus que tous les grands guerriers qui invoquaient le Ciel avant le combat et le remerciaient après la victoire ; vous en savez plus que le genre humain tout entier. L'antiquité sacrée et l'antiquité profane ont radoté jusqu'à vous ; ce n'est qu'après six mille ans que la vérité est enfin sortie de votre cerveau, comme Minerve sortit jadis toute vivante, selon les poètes, du cerveau de Jupiter. Quel homme rare, quelle merveille philosophique vous êtes ! Il est vraiment regrettable que vous ne soyez pas né au commencement des temps, pour prémunir toutes les générations contre la tendance qui les porte *invin- ciblement* à croire en Dieu.

Il n'y a pas de Dieu. En d'autres termes : Je suis Dieu moi-même, je ne relève que de moi seul, j'ai le droit de faire tout ce qu'il me plaira de faire, mon caprice est ma loi unique, je puis impunément donner toute satisfaction à mon orgueil, à ma cupidité, à ma luxure ; je n'ai à craindre ni les remords, ni la vengeance du Ciel ; je suis infaillible et impeccable. O Dieu ! quel outrage au sens commun ! quel délire ! N'est-ce pas là le cri de l'ange déchu qui disait : *Non serviam*, je me ferai l'égal de Dieu, je me ferai Dieu.

L'athée ne détrône Dieu que pour se mettre à sa place ; sa doctrine est suspecte ; on peut supposer que c'est la passion, et non la vérité qui le fait parler, ses discours n'ont pas de poids.

2. DIEU N'EST QU'UN MOT.

Mais prétendre que Dieu n'est qu'un mot, c'est-à-dire une abstraction, un rien, n'est-ce pas donner au néant le pouvoir créateur ? N'est-ce pas admettre un effet sans cause et tomber dans le radotage ? Belle philosophie, qui est obligée d'accorder à la chimère le pouvoir créateur qu'elle refuse au Dieu tout-puissant !

Cicéron avait beaucoup plus de sens que certains de nos libres-penseurs. Réfutant le système d'Epicure, qui expliquait le monde par des atomes réunis au hasard, il disait : *On me ferait plutôt croire que des lettres jetées en l'air ont pu s'arranger de manière à former un poème ; et si elles en formaient un, il faudrait conclure qu'une intelligence a présidé à la chute et à l'arrangement des caractères.*

Dieu n'est qu'un mot. Selon vous, c'est donc à un simple mot que toutes les générations ont adressé des prières, offert des sacrifices, présenté les prémices des fruits de la terre. C'est à un fantôme de l'imagination qu'elles ont demandé la santé dans la maladie, la victoire dans la guerre, la pluie dans la sécheresse, l'abondance du pain et du vin dans la disette. Ah ! puisque vous faites partie de l'humanité, ne devriez-vous pas admettre, ne serait-ce que dans votre intérêt, qu'elle a eu le sens commun ? Si l'humanité a été depuis l'origine dupe de l'erreur, comment pouvez-vous espérer parvenir à faire croire que vous possédez la vérité, vous qui n'êtes qu'un *homme* ?

3. JE NE CROIS QUE CE QUE JE VOIS.

Je ne crois que ce que je vois. Alors votre horizon n'est pas très étendu. Vous ne croyez ni à Périclès, ni à Auguste, ni à Léon X, ni à Louis XIV, ni à l'empire des Assyriens, ni à l'empire des Perses, ni à l'empire des Grecs, ni à l'empire des Romains, ni à tout ce qui s'est passé avant vous, puisque vous n'en avez pas été le témoin *oculaire* ; en un mot vous ne croyez pas à l'histoire, puisque tout le passé est *séparé de vous par le temps*.

Vous ne croyez ni à l'Europe, ni à l'Asie, ni à l'Afrique, ni à l'Océanie, ni aux îles, ni à tous les pays que vous n'avez pas parcourus ; en un mot, vous ne croyez pas à la géographie, puisque la plupart des lieux dont elle parle sont *séparés de vous par l'espace*.

Vous ne croyez pas à votre âme, puisque vous ne l'avez jamais vue et que vous ne la verrez jamais, attendu qu'elle n'a pas de couleur, et qu'on ne peut dire qu'elle est verte ou qu'elle est bleue.

Avouez que, n'admettant que ce que vous voyez vous n'avez pas le cerveau très bien meublé. En affectant de ne croire qu'à vos yeux, vous pensez-vous mettre au-dessus du vulgaire ; et vous n'aboutissez en réalité qu'à descendre au-dessous de lui. Quiconque ne croit qu'aux yeux du corps, prouve par là que les yeux de *l'esprit* sont éteints en lui et, qu'en conséquence, il n'est pas un être *très spirituel*.

III.

L'ÂME.

1. Quand on est mort, tout est mort. 2. L'immortalité n'est qu'un rêve, une chimère, dont se berce l'homme, toujours porté à l'espérance.

1. QUAND ON EST MORT, TOUT EST MORT.

Oui, chez les chiens, les chats, les ânes, les serins, etc. Mais vous êtes bien modeste si vous vous mettez du nombre.

Vous êtes un homme, mon cher, et non pas une bête. Il est étrange qu'on ait besoin de vous le dire. Vous avez *une âme* capable de réfléchir, de faire le bien ou le mal, et cette âme est immortelle ; les bêtes n'en ont pas.

Ce qui fait l'homme, c'est l'âme ; c'est-à-dire ce qui pense en nous, ce qui nous fait connaître la vérité, et aimer le bien. C'est ce qui nous distingue des bêtes. Voilà pourquoi c'est une grande injure que de dire à quelqu'un : " Vous êtes une bête, vous êtes un animal, etc." C'est lui refuser sa première gloire, celle d'être *homme*.

Donc dire : " quand je serai mort, je serai mort tout entier," c'est dire : " Je suis une bête, une vraie brute et un animal. Et quel animal encore ! Je veux bien moins que mon chien, car il court plus vite, dort mieux, y voit plus loin, a le nez plus fin, etc., etc., ; moins que mon chat, qui y voit la nuit, qui n'a pas à s'inquiéter de son vêtement, de sa chaussure, etc. En un mot, je suis une très pauvre bête, et le plus indigent des animaux ! "

Si cela vous fait plaisir, dites-le ; croyez-le, si vous le pouvez ; mais permettez-nous d'être un peu plus fiers que vous et de déclarer hautement que nous sommes des *hommes*. C'est bien le moins.

Quand on est mort, tout est mort. Eh ! que deviendrait le monde si votre assertion était fondée ? Ce

serait un véritable coupe-gorge !—Le bien et le mal, la vertu et le vice, ne seraient plus que de vains mots ou plutôt d'odieux mensonges !

Pourquoi, en effet, si, d'une part, je n'ai rien à craindre dans une autre vie, et si, d'autre part, je m'arrange avec assez d'adresse pour n'avoir rien à craindre en celle-ci, pourquoi ne volerais-je pas, ne tuerais-je pas, quand mon intérêt m'y engagera ? Pourquoi ne me livrerai-je pas à tous les raffinements du libertinage ? Pourquoi contenir mes passions ? Je n'ai plus rien à craindre ; ma conscience est une voix menteuse à qui j'imposerai silence..... Une seule chose attirera mon attention : ce sera d'éviter les regards du commissaire de police et du gendarme.—Le *bien*, pour moi, comme pour tout homme sensé, sera de leur échapper ; le *mal*, c'est d'être attrapé par eux.

“ Quel langage ! dites-vous ! il faudrait avoir perdu la tête pour le tenir sérieusement.”

Sans doute. Et cependant si tout était fini pour nous au jour de la mort, ce langage si odieux, si absurde, je vous défierais de le confondre.

S'il n'y avait pas une vie future, je vous défierais de me montrer en quoi saint Vincent de Paul est plus estimable que Cartouche !

Par les fruits, jugez donc l'arbre, comme l'enseigne le bon sens et l'Évangile.—Par les horribles conséquences, jugez le principe...—Et osez répéter : “ Quand on est mort, on est mort tout entier.”—Nous saurons désormais ce que cela veut dire.....

Quand on est mort, tout est mort. Contraire au bon sens, le matérialisme l'est encore au sentiment général et invincible de tous les hommes. Partout et toujours, l'innocent injustement persécuté, l'homme de bien malheureux, ont attendu dans une autre vie la justice et le bonheur qui leur étaient refusés sur la terre ; partout et toujours on a cru à un Dieu vengeur du crime impuni !.....

Partout et toujours, enfin, on a prié pour les morts, on a espéré retrouver par delà le tombeau, dans un monde meilleur, ceux que l'on avait aimés.

“ Pourquoi pleurer ? disait à son épouse et à ses enfants Bernardin de Saint-Pierre en mourant. Ce qui vous aime en moi vivra toujours..... Ce n'est qu'une

séparation momentanée ; ne la rendez pas si douloureuse ! . . . *Je sens que je quitte la terre, et non la vie !*"

Telle est la voix de la conscience ; telle est la voix, la douce, la consolante voix de la vérité.

Telle est aussi la solennelle parole du christianisme. Il nous montre la vie présente comme une épreuve passagère que le bon Dieu couronnera d'un éternel bonheur. Il nous excite à mériter ce bonheur par le sacrifice et par le fidèle accomplissement du devoir. Arrivé à son heure dernière, le chrétien remet avec confiance son âme entre les mains de son Dieu ; et à une vie pure, sainte et paisible, succède une éternité de joies !

Loin de nous donc, ce désolant matérialisme qui voudrait nous ravir de si sublimes espérances ! Loin de nous ces mensonges qui avilissent le corps, qui détruisent tout ce qui est bon, tout ce qui est respectable et doux sur la terre !

Loin de nous la doctrine qui ne veut laisser au pauvre qui souffre et qui pleure, à l'innocent opprimé, que le désespoir pour partage : la conscience humaine le repousse avec mépris !

2. L'IMMORTALITÉ N'EST QU'UN RÊVE, UNE CHIMÈRE DONT SE BERCE L'HOMME, TOUJOURS PORTÉ À L'ESPÉRANCE.

Si ce rêve fait mon bonheur, pourquoi me réveillez-vous ? Pourquoi ne pas me laisser dans mes douces illusions qui ne nuisent à personne ? La croyance à une vie à venir console le malheureux, en lui montrant à travers les ombres du tombeau, l'aurore d'un bonheur qui ne finira jamais. N'y a-t-il pas de la barbarie à lui arracher l'espérance, et à lui dire : *Tu n'es pas heureux ici-bas, tu ne le seras pas davantage dans l'avenir ; un joug de fer pèse sur toi pour jamais ?* Les matérialistes ne sont pas seulement les ennemis de Dieu et de l'âme, ils sont encore les ennemis de leurs semblables. Qu'ils cessent de se donner le titre de *philanthropes*, ils ne le méritent pas plus que ne l'ont mérité Néron, Dioclétien, Elizabeth ou Cromwell.

L'immortalité de l'âme est une chimère. Loin de là, elle répond à ce qu'il y a de plus intime, de plus primitif, de plus essentiel en nous. L'homme, en effet,

est fait pour le bonheur, il y aspire de toutes les puissances de son être, il le demande à tout ce qui l'entoure, il faut qu'il soit heureux tôt ou tard ; c'est là un des premiers besoins, une des nécessités les plus impérieuses de sa nature. Or, l'homme n'est pas parfaitement heureux ici-bas. Témoin : Alexandre qui, après avoir conquis le monde, se mit à pleurer comme un enfant, parce qu'il ne trouvait pas de nouveau monde à conquérir. Témoin : Septime-Sévère qui, devenu empereur de simple soldat qu'il était, en est réduit à exhaler cette plainte : J'AI ÉTÉ TOUT, ET CELA NE SERAIT DE RIEN. Témoin : Salomon qui, du haut de son trône, fait cet aveu solennel : VANITÉ DES VANITÉS ET TOUT EST VANITÉ. Nous sommes des êtres incomplets, inachevés ; notre intelligence n'arrive pas à la vérité sans nuage, notre cœur n'arrive pas au repos absolu, *nous traînons jusqu'au tombeau la longue chaîne de nos espérances trompées*, pour parler comme parle Bossuet. Si d'un côté l'homme est fait pour être heureux, si de l'autre il ne l'est pas dans la vie présente, ne faut-il pas conclure qu'il y a pour lui une vie à venir, dans laquelle il trouvera une satisfaction pleine et entière à toutes ses facultés, l'achèvement et le couronnement de son être ? Si cette conclusion n'est pas certaine, il n'y a rien de certain sur la terre ; toute psychologie tant soit peu sérieuse doit admettre l'immortalité. Quiconque la regarde comme un rêve démontre qu'il n'a pas analysé l'âme humaine.

Saint Paul disait des chrétiens et de lui-même : *Si nous n'avions d'espérance que dans cette vie, nous serions les plus à plaindre des hommes*. On peut appliquer à tous les paroles du grand Apôtre, et alors vient naturellement se poser ce problème insoluble à toute philosophie négative : Comment se fait-il que l'homme soit le plus malheureux des animaux, lui qui est le roi et le chef-d'œuvre de la création ?

Affermissez la foi à l'immortalité : et l'homme, sacrifiant son intérêt présent à son intérêt à venir, se dévoue à la vertu ; il n'est aucun bien qu'il n'embrasse avec ardeur, aucun mal qu'il ne repousse avec énergie ; l'âge d'or refléurit sur la terre et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Au contraire, ébranlez cette foi : l'homme ne recherche que les biens

terrestres et recourt à tous les moyens pour se les procurer ; il se traîne dans les antichambres et se fait bassement l'esclave de quiconque peut lui donner des richesses et des dignités ; le faible est écrasé par le fort, le pauvre est pressuré par le riche, bientôt la société n'offre plus que la sombre et lugubre image de l'enfer.

La croyance à l'immortalité est une chimère. S'il en est ainsi, que direz-vous à vos semblables, que vous direz-vous à vous-même au jour de la douleur et du deuil ? que direz-vous, pour les consoler, à l'épouse qui pleure la mort de son époux, à l'orphelin qui redemande un père, à Rachel qui pousse des cris plaintifs en Rama *et qui ne veut pas être consolée parce que ses enfants ne sont plus* ? Je vous somme de répondre, que leur direz-vous, après que vous aurez banni de leur cœur la foi à l'immortalité ? Je vous entends, vous leur direz *que les pleurs ne font pas revenir les morts, qu'il faut vivre avec les vivants, se résigner au destin*, et d'autres banalités de ce genre. Ce sont là des insultes à la douleur, et non des consolations. Qu'est-ce en effet, que la douleur, sinon *l'amour*, et de quoi l'amour veut-il vivre, sinon de la pensée de l'objet aimé ? Avec la croyance de la vie à venir, l'homme peut se dire à lui-même : *Je reverrai un jour ceux que je pleure, la tombe ne les renferme pas tout entiers, la mort n'est qu'un sommeil, ils ont passé à un monde meilleur* ; et fort de ces douces pensées, il peut reprendre courage et triompher du sombre désespoir.

IV.

LA PROVIDENCE.

1. Dieu ne s'occupe pas de nous, par là même nous n'avons pas à nous occuper de lui. 2. Le méchant prospère, l'homme juste est affligé. 3. Il y a des riches qui ne manquent de rien, et des pauvres qui manquent de tout. 4. En un mot il y a des désordres dans le monde; n'est-ce pas une preuve que Dieu ne le gouverne point? 5. C'est le hasard qui mène tout.

1. DIEU NE S'OCCUPE PAS DE NOUS.

Pourquoi ne s'en occuperait-il pas? Est-ce parce qu'il ne le *voudrait pas*? Mais il nous a créés par bonté; le sentiment qui l'a porté à nous créer, le porte nécessairement à nous conserver.

Est-ce parce qu'il ne le *pourrait pas*, attendu que l'administration du monde serait pour lui un trop pesant fardeau? Dieu étant une puissance infinie, le gouvernement d'un monde fini ne peut être au-dessus de ses forces; de même qu'il a tout créé sans effort, il conduit tout sans difficulté. *Quoi! s'écrie David, celui qui a planté l'oreille n'entendra pas, et celui qui a formé l'œil ne verra pas! Non, non, Dieu connaît les pensées des hommes.*

Est-ce parce que cela *serait indigne* de lui? Si le Dieu véritable est le Dieu *très grand*, il est aussi le Dieu *très bon*. Or, n'est-il pas souverainement digne d'un Dieu souverainement bon, d'être bienfaisant envers sa créature? Dieu, d'ailleurs, a-t-il besoin de se baisser pour nous secourir, lui qui est partout?

Dieu ne s'occupe pas de nous. Comment donc se fait-il que tous les peuples aient recouru à lui avec confiance? Comment se fait-il que les païens en passant devant leurs temples, aient eu la religieuse habitude de réciter cette prière: que Dieu nous soit propice! Comment se fait-il qu'ils aient mis leurs maisons, leurs champs, sous la protection de la Divinité? Si vous avez raison, le genre humain a tort. Permettez-moi de

vous dire que j'aime mieux paraître avoir tort avec le genre humain, que de paraître avoir raison avec ses antagonistes.

Ne dites donc plus que Dieu *ne s'occupe pas de nous, et que vous n'avez pas à vous occuper de lui* ; dites au contraire : *Si Dieu n'est pas indifférent pour moi, je ne le serai pas pour lui ; s'il pense constamment à moi, je penserai souvent à lui.* Et en effet, vous avez du temps pour le sommeil, du temps pour les repas, du temps pour le jeu, du temps pour la lecture, du temps pour la promenade, du temps pour vos amis, du temps pour vos affaires ; n'en aurez-vous pas pour vous acquitter de la dette de reconnaissance envers Dieu ? Vous avez du temps pour *l'accessoire*, n'en aurez-vous pas pour *le principal* ?

2. LE MÉCHANT PROSPÈRE, IL EST HEUREUX.

Cela est-il général, universel ? N'y a-t-il pas des justes qui réussissent ? N'y a-t-il pas des impies qui, après avoir vécu dans l'opulence, se trouvent des naufragés de la fortune ? Dieu paraît partager également entre ses amis et ses ennemis les biens et les maux du monde présent, et il le fait avec raison. Si le bonheur temporel était toujours la récompense de la vertu, les hommes ne la pratiqueraient plus pour Dieu et pour elle-même, mais pour des motifs indignes d'elle ; de même si le châtement suivait toujours le crime, on cesserait d'être criminel, non pas par amour du bien, mais par calcul et par intérêt.

Le méchant est heureux. Cela est-il bien vrai ? Ne trouvera-t-il pas dans ses vices le châtement de ses vices ? La bonne chère n'abrège-t-elle pas ses jours ? La cupidité ne lui ôte-t-elle pas tout contentement, parce qu'elle lui montre sans cesse ce que possèdent les autres, sans lui laisser voir ce qu'il possède lui-même ?

Le méchant est heureux. N'est-il pas tourmenté par les déchirants remords, qui lui font passer des nuits sans sommeil ? N'en est-il pas réduit à appréhender sans cesse, quelques efforts qu'il fasse pour devenir incroyant, les supplices qui attendent les malfaiteurs dans la vie à venir ? L'épée de Damoclès, qu'il voit

sans cesse suspendue sur sa tête, ne jette-t-elle pas dans son âme la terreur et l'effroi? Tibère, retiré dans l'île de Caprée, était-il heureux? Sa lettre aux Pères conscrits nous révèle-t-elle le calme et la sérénité d'une âme en repos? Non, et cependant rien ne manquait à Tibère, rien, excepté la paix de la conscience.

Le méchant est heureux. Cette prospérité que vous cherchez à opposer à la justice divine, ne peut-elle pas être considérée comme un des châtimens les plus terribles de cette justice? Si l'impie était visité par les revers, les maladies, il sentirait le néant des choses humaines, il rentrerait en lui-même et se sauverait pour l'éternité, mais non, la prospérité l'aveugle, elle l'entretient dans son indifférence pour Dieu; ne doit-elle pas être considérée comme le souverain mal, puisqu'elle l'éloigne de Dieu qui est le souverain bien? Doit-on envier au méchant le bonheur dont il jouit pendant ces quelques jours qu'on appelle la vie, s'il doit être malheureux pour jamais au-delà du tombeau? Il faut en revenir au mot de saint Jérôme : *Dieu ne se montre jamais plus irrité contre le pécheur, que lorsqu'il ne s'irrite pas contre lui.* Vous appelez récompense ce qui est un châtiment, il n'est pas étonnant que vous murmuriez contre la Providence; appréciez les biens et les maux à leur juste valeur, et, loin de murmurer, vous adorerez.

Le méchant est heureux. Ne dit-on pas tous les jours : *Bien mal acquis ne profite pas?* Ne dit-on pas encore en voyant le méchant humilié : *C'est bien fait, Dieu l'a puni?* Ne voyons-nous pas tous les ennemis de Dieu et de l'humanité, depuis Caïn et sa race jusqu'à Antiochus, depuis Antiochus jusqu'à Pilate, depuis Pilate jusqu'à Robespierre, avoir une fin tragique? Tout cela ne démontre-t-il point que le méchant est puni dès cette vie, et dès lors, que devient l'argument que l'on tire contre la Providence, de la prospérité des méchants?

Le juste est malheureux. Qu'importe, si les épreuves auxquelles il est soumis sont pour lui une source de mérites, qui seront récompensés par une éternité de bonheur? Dieu ne se montre-t-il pas bon envers lui, en le faisant passer par le creuset de l'affliction qui l'épure comme la fournaise épure l'or? Est-il obligé de

récompenser sur-le-champ, lui qui a les siècles des siècles ? Ne peut-il pas être patient, lui qui est éternel ?

Le juste est malheureux. Oui, il le paraît aux yeux d'un monde délicat qui fait consister le bonheur à flatter tous les sens par les raffinements du luxe ; mais il ne l'est pas réellement, parce qu'il est résigné et content. Voyez plutôt Job sur son fumier ; sa femme, ses amis, Satan, sont ligüés contre lui ; il a perdu ses enfants, ses biens ; néanmoins son âme nage dans la jubilation, il s'écrie : " Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté, que son saint nom soit béni." Voyez les premiers témoins du Christ ; ils sont plus heureux au milieu des supplices de l'amphithéâtre que leurs persécuteurs au milieu des délices de la cour.

Le juste est malheureux. Qu'en savez-vous ? N'est-il pas possible que tel homme que vous appelez juste ne le soit pas ? avez-vous l'œil de Dieu pour lire au fond des cœurs et scruter les consciences ? N'y a-t-il pas des crimes secrets ? Ne peut-il pas se faire que tel homme qui est actuellement juste, ne l'ait pas toujours été ? Ne peut-il pas se faire par là qu'il ait des péchés à expier, et que Dieu le frappe dans cette vie pour l'épargner en l'autre ?

3. IL Y A DES RICHES QUI NE MANQUENT DE RIEN, ET DES PAUVRES QUI MANQUENT DE TOUT.

Si Dieu n'avait créé les riches que pour jouir de leurs richesses et des plaisirs qu'ils peuvent se procurer par leur moyen, je concevrais vos murmures ; mais comme il leur impose l'obligation de soulager les pauvres, l'objection tombe d'elle-même. Si encore Dieu n'avait créé que des pauvres, je concevrais vos plaintes, il aurait laissé le mal sans remède ; mais comme il a créé à côté d'eux les opulents, vos plaintes sont sans raison. Vous alléguez que les riches n'accomplissent pas toujours les devoirs qui découlent de la richesse : alors accusez les riches qui *résistent à l'ordre de Dieu*, et n'accusez pas Dieu qui leur dit : *Faites l'aumône.*

Il y a des riches qui ne manquent de rien, et des pauvres qui manquent de tout. N'entraînent-ils pas nécessaire-

ment dans le plan divin qu'il y eût des riches et des pauvres ? *Si tous les hommes étaient riches*, qui voudrait cultiver la terre, travailler la vigne, tisser les étoffes, descendre dans les mines, construire les maisons ? *Si tous les hommes étaient pauvres*, qui fournirait les capitaux nécessaires pour le commerce, l'industrie, l'exploitation en grand, la création des canaux, des chemins de fer, pour toutes ces entreprises gigantesques qui tiennent à l'utilité générale ? Qui cultiverait les sciences, les lettres, les arts ? Qui arracherait à la nature ses secrets ? Qui s'efforcerait de triompher de la routine, en essayant de nouveaux moyens ? Vous le voyez, IL FAUT DES RICHES ET DES PAUVRES. Si les riches abusent de la richesse jusqu'à se donner tout sans rien donner aux pauvres, c'est là un mal qui découle de la liberté humaine et non de l'institution divine. Dieu a bien fait ce qu'il a fait. L'inégalité des conditions, qui vous scandalise, *est voulue par la nature*. Ne faut-il pas dès lors bénir là où vous maudissez, absoudre là où vous condamnez, adorer là où vous blasphémez ?

Il y a des riches qui ne manquent de rien, et des pauvres qui manquent de tout. Mais si tel homme qui excite votre envie est riche, n'est-ce pas qu'il a eu plus d'activité, plus d'ordre, plus d'économie ? et si vous êtes pauvre, n'est-ce pas parce que vous avez été dissipateur et prodigue ? N'est-ce point parce que, comme le bon La Fontaine, vous avez divisé votre temps en deux parts, que vous avez employées l'une à dormir, et l'autre à ne rien faire ?

4. IL Y A DES DÉSORDRES DANS LE MONDE, N'EST-CE PAS UNE PREUVE QUE DIEU NE LE GOUVERNE POINT ?

D'abord, ces désordres ne sont ni aussi considérables, ni aussi nombreux que le prétend certaine philosophie. De plus ces désordres ne supposent-ils pas que l'ordre existe, de même que les idées négatives supposent les idées positives ? Enfin, est-il d'une philosophie impartiale de ne considérer que quelques désordres particuliers qui sont l'effet de la perversité humaine, et de ne point arrêter ses regards sur l'ordre général qui brille partout, maintenu par la divine Pro-

vidence? Parce qu'il y a des exceptions, s'ensuit-il qu'il n'y a plus de règle? Parce qu'il y a des scélérats, s'ensuit-il qu'il n'y a plus d'honnêtes gens? Parce qu'il y a des lâches, s'ensuit-il qu'il n'y a plus de héros? Parce qu'il y a des idiots, s'ensuit-il qu'il n'y a plus de gens d'esprit? Parce qu'il y a des hypocrites et des fourbes, s'ensuit-il qu'il n'y a plus d'hommes sincères, que la bonne foi n'existe nulle part, et qu'il ne faut se fier à personne? Les monstres que la nature produit ne rentrent-ils pas dans l'ordre, en ce sens qu'ils le mettent en relief et nous aident à l'apprécier? Les ombres d'un tableau ne concourent-ils pas à l'effet, en faisant ressortir la lumière? Et par là même qu'elles concourent à l'effet, faut-il accuser le peintre de les avoir ménagées?

5. C'EST LE HASARD QUI MÈNE TOUT.

Le hasard n'existe ni physiquement ni métaphysiquement; il n'est pas une réalité. Comment ce qui n'est pas pourrait-il mener ce qui est? Comment le rien pourrait-il produire *quelque chose*? Avant de prétendre que le hasard mène le monde, ne faudrait-il pas établir que le hasard existe? Chose étonnante! on refuse à Dieu le gouvernement du monde, et on l'accorde à une chimère! Quelle logique! Combien *la peur de Dieu* rend l'homme insensé! je dis la peur de Dieu, parce qu'il ne faut pas nous y tromper; on n'a inventé le mot HASARD que pour ne pas nommer la *Providence*, de même que l'on a inventé le mot NATURE que pour ne pas nommer *Dieu*.

C'est le hasard qui mène tout. Oui, pour l'homme futile, léger, superficiel, qui ne sait pas contempler les effets dans les causes, et qui n'approfondissant rien, n'arrive à la raison de rien. Mais le vrai savant ne trouve rien d'inutile dans le monde; loin de là, tout pour lui est frappé au coin d'une raison et d'une sagesse profondes. Voyant le présent préparé de loin dans le passé, il s'écrie avec l'humanité: *L'homme s'agite et Dieu le mène.*—Dieu écrit droit sur une ligne courbe. On a dit avec raison:

Le hasard est un mot qu'inventa l'ignorance
Et qui de notre esprit marque l'insuffisance.

Plus on est ignorant, plus on répète ce mot ; plus on est savant, moins on y croit.

C'est le hasard qui mène tout. Mais nous savons que le même Dieu qui est l'auteur du monde, en est le conservateur. Ne pouvons-nous pas de là conclure *a priori* qu'il y a une raison secrète et divine là où nos yeux ne voient que l'inutile, le superflu, ou l'arbitraire ? et que le hasard a été appelé avec raison l'*incognito* de la Providence ?

C'est le hasard qui mène tout. Pourquoi donc *ne* lui laissez-vous pas le soin de conduire vos propres affaires ? Pourquoi tant de soucis, tant de préoccupation, tant de démarches ? Pourquoi remuer ciel et terre afin de réussir ? Vos efforts ne seront-ils pas stériles, si c'est le hasard et non l'intelligence qui mène le monde ? Ou plutôt, ces efforts ne démontrent-ils pas que vous ne croyez ni au hasard, ni à la fortune, et ce que vous faites *ne* dément-il pas ce que vous dites ?

V.

LA RELIGION.

1. Il y a des gens d'esprit qui ne croient pas à la Religion. 2. La Religion est bonne pour le peuple. 3. La Religion est bonne pour les femmes. 4. La Religion est bonne pour les enfants. 5. Je suis un honnête homme, car je ne fais de tort à personne.

1. IL Y A DES GENS D'ESPRIT QUI NE CROIENT PAS À LA RELIGION.

Pulvérisons cette objection, en faisant quelques réflexions qui naissent comme d'elles-mêmes, à son énoncé.

1^{re} Réflexion : *Il faut considérer non pas l'esprit, mais l'usage qu'on en fait.* Lucifer, Luther, Voltaire, avaient étonnamment d'esprit, s'il fallait, pour cela se ranger sous leur bannière, il faudrait s'insurger contre toute vérité et toute autorité ; il faudrait détrôner Dieu lui-même, pour se mettre à sa place, et avoir la satisfaction de se dire : " Il n'y a rien au-dessus de ma tête, je ne relève que de moi-même, et de moi seul." Avec une telle ligne de conduite, où irions-nous sinon au nihilisme, c'est-à-dire à la négation universelle, et qu'est-ce que la négation universelle, sinon la mort de l'intelligence ? Qu'importe donc que tel ou tel homme ait de l'esprit, s'il en abuse, s'il ne le consacre pas à plaider la sainte cause de la vérité et de la vertu ? Loin de le regarder comme une autorité, je ne vois en lui qu'un scélérat. On a dit avec raison :

Il est un faux savoir pire que l'ignorance.

Il y a des gens d'esprit qui ne croient pas à la religion.

2^e Réflexion : *Peu importe, puisque la religion n'est pas principalement affaire d'esprit.* La preuve de cette vérité, c'est que les peuples les plus civilisés, ceux qui ont excellé dans les sciences, les arts, et les

lettres, les Grecs, les Romains, les Egyptiens, sont tombés dans les superstitions les plus honteuses. Si la religion était principalement une affaire d'esprit, ces peuples auraient excellé sous le rapport religieux comme sous les autres rapports ; si elle n'est pas principalement une affaire d'esprit à quoi bon opposer ici les gens d'esprit ? La question religieuse est surtout une question d'autorité ; voici, en effet, les questions particulières dans lesquelles elle se décompose : *Dieu a-t-il parlé ? Où sa parole est-elle contenue ? Qu'a-t-il dit ? Est-ce un devoir de croire ce qu'il a dit et de rejeter tout ce qui est contradictoire à sa parole ?* — Je le demande, l'esprit peut-il jouer le rôle principal là où avec la foi on sait tout, et où, avec la raison, les peuples et les philosophes les plus célèbres ont abouti à une ignorance presque complète, quand ils n'ont pas abouti à l'erreur.

Il y a des gens d'esprit qui ne croient pas à la religion.

3e Réflexion. *Il y a des gens d'esprit qui y croient ;* témoins certaines reparties qui ont été faites par des croyants, aux ennemis de la foi.

Un encyclopédiste du dernier siècle se pavanait en disant : *Il faut avouer que nous avons abattu bien du bois, dans la forêt des préjugés.* — “ C'est sans doute “ pour cela, lui fut-il répondu, que vous avez débité “ tant de fagots.”

On connaît aussi la réponse qui fut faite par un catholique à un protestant, lors de l'horrible forfait qui mit fin aux jours de l'Archevêque de Paris : *A la vue d'un tel crime commis par un prêtre, vous devriez rougir d'appartenir à la communion romaine,* avait dit le luthérien. — “ Je n'en rougis pas du tout, lui “ fut-il répliqué, car, depuis Luther je sais tout ce dont “ un mauvais prêtre est capable.”

Qu'est-il besoin de citer d'autres traits, lorsque l'histoire de l'esprit humain, depuis dix-huit siècles, est là pour attester que catholique et niais ne sont pas tout-à-fait synonymes, et que, si les gens d'esprit ne manquent pas toujours d'esprit, les croyants n'en sont pas tout-à-fait dépourvus. De même que l'on ne devient pas un génie par cela seul que l'on cesse de croire, de même l'on ne devient pas un idiot par cela seul que l'on croit.

Il y a des gens d'esprit qui ne croient pas à la religion.

4e Réflexion. *Il y a dans le camp des croyants tout autant d'esprit que dans le camp des gens d'esprit.*

Manquait-il d'esprit ce saint Jérôme qui a atteint les dernières limites de l'art du polémiste, dans ses pages contre VIGILANTIUS, qu'il appelle DORMITANTIUS, et qu'il convainc de déclamer contre le culte catholique, uniquement parce que les fidèles qui observent les jeûnes et se rendent à l'église, ne vont pas à son cabaret.

Manquait-il d'esprit ce saint Anselme qui avait pris pour devise ces paroles : "La foi cherchant à comprendre ce qu'elle croit." (Fides quærens intellectum, croire et savoir), et en qui l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou la hardiesse du génie, ou l'humilité de la foi.

Manquait-il d'esprit ce saint Thomas que les siècles ont proclamé l'ange de l'Ecole ? Les questions de sa Somme l'emportent de beaucoup, par la clarté de la précision, sur les articles de nos dictionnaires de philosophie.

Manquait-il d'esprit ce Bossuet que ses écrits nous montrent orateur sublime, historien rapide, commentateur sûr, controversiste habile, théologien profond, et que la postérité n'a pu louer dignement, qu'en le surnommant l'Aigle de Meaux ?

Manquait-il d'esprit l'auteur de *Polyeucte au-dessus duquel il n'y a rien*, l'auteur d'*Esther* et d'*Athalie*, qui sont les chefs-d'œuvre de la poésie française ?

Manquait-il d'esprit cet abbé Guénée dont Voltaire était forcé de dire : "Le secrétaire juif n'est pas sans esprit et sans connaissance ; mais il est malin comme un singe, il mord jusqu'au sang en faisant semblant de baiser la main."

Il y a des gens d'esprit qui ne croient pas à la religion.

5e Réflexion. *Dans le camp des croyants il y a plus que de l'esprit, il y a la science de la religion qui n'existe pas dans le camp des incroyants.*

Qu'est-ce que la science ? C'est la connaissance raisonnée. Pour être savant, il ne suffit pas d'avoir la repartie plus ou moins vive, d'être habile à faire un

calembour, à placer un bon mot : il faut savoir partir d'un principe certain, et déduire de ce principe, en vertu des lois immuables de la logique, l'ensemble des vérités divines et humaines. Or, dans les théologiens catholiques, tout est frappé au coin de la déduction la plus sévère, rien n'est laissé à l'imagination vagabonde, à la rêverie nuageuse. L'édifice de la vérité, par leurs efforts, s'élève majestueusement sur la parole de Dieu, comme sur une base immuable. Lisez les travaux des Pères et des Scholastiques, et osez dire qu'il n'en est pas ainsi.

Or, y a-t-il de la science sacrée parmi les gens d'esprit ? Non ; qui, en effet, voyons-nous dans leurs rangs ?

Ici, c'est un homme du monde qui, ne sachant quel emploi faire de ses revenus, a acheté, par fantaisie, des livres qu'il n'a jamais ouverts qu'au hasard et pour tuer le temps, prenant un volume, puis un autre, puis un troisième, et cherchant ensuite à chasser, par un autre moyen, l'ennui que lui cause son désœuvrement. Il est évident que, pour être savant, il ne suffit pas de posséder des ouvrages élégamment reliés, il faut les lire, les méditer, et surtout les comprendre et les retenir.

Là, c'est un homme de plaisir qui, ayant peur de la vérité, et cela pour cause, n'a étudié du christianisme que les objections de ses adversaires, sans avoir lu une ligne, une seule ligne, des réponses données par ses apologistes. Aussi est-il obligé de se réfugier dans le silence, lorsqu'il essaie d'étaler son prétendu savoir, en présence d'un antagoniste tant soit peu instruit.

Plus loin, c'est un puits d'érudition qui a tout appris, l'histoire, la géographie, les langues, le dessin, la musique, la physique, la chimie ; qui a fait un peu de médecine, un peu de droit, un peu de littérature, un peu d'archéologie, etc., etc., etc. Ajoutez à cela qu'il a fait un peu de théologie, car il a lu le *Dictionnaire des Cultes*. Aussi, pose-t-il en homme universel et parle-t-il en docteur, n'importe sur quel sujet. C'est une bibliothèque vivante, c'est Pic de la Mirandole II avec sa thèse : *Sur tout ce que l'on peut savoir et sur quelques autres choses encore* (*De omni re scibili et quibusdam aliis*). Cet homme a-t-il de la science ? Non, car il n'a rien coordonné : on peut dire de lui

le savoir partir
e principe, en
ensemble des
es théologiens
la déduction la
ination vaga-
de la vérité,
sur la parole
le. Lisez les
et osez dire

es gens d'es-
dans leurs

achant quel
l'antaisie, des
ard et pour
n autre, puis
sser, par un
œuvrement.
suffit pas de
faute les lire,
es retenir.

t peur de la
ristianisme
avoir lu une
es par ses
gier dans le
du savoir,
nstruit.

tout appris,
dessin, la
un peu de
rature, un
cela qu'il

ctionnaire
universel et
jet. C'est
randole II
voir et sur
scibili et
science ?
ire de lui

qu'il sait un peu de tout, mais qu'en somme il ne sçait rien. *Ex omnibus aliquid et ex toto nihil.*

Plus loin encore, c'est un aigle de salon, qui passe une partie de sa vie à recueillir tout ce qui se dit dans le milieu qui l'environne, et l'autre, à le redire ; laissant à peine à ceux qui l'écoutent le temps de respirer. Un tel homme a-t-il de la science ? Non : il a trop besoin de parler, pour prendre le temps de penser. Aussi, il n'étudie pas. L'air des bibliothèques lui est contraire, et il appelle les livres des bouquins. Il lit cependant, mais que lit-il ? Une revue ? Il s'en garde bien ; ce genre de publication contient des travaux trop graves. Un journal ! Oui, mais quel journal ! Est-ce un journal sérieux ? Non ; ce qui fait ses délices, c'est le *Journal pour rire*.

Ailleurs, ce sont des hommes de lettres. Leur autorité peut-elle balancer l'autorité de l'Eglise catholique ? Pas davantage, car ils n'ont pas de principes. Le plus souvent, ils n'écrivent que pour écrire. Esclaves de l'opinion, ils ne savent, dans un siècle de sentimentalité, que composer des romans et des drames. La niaiserie, la futilité, voilà à quoi ils ont voué presque exclusivement et leur art et leur plume. Aussi, la plupart du temps, ne travaillent-ils que pour eux et pour les Muses. O Corneille ! O Racine ! vous vivez dans la mémoire des hommes ; rassurez-vous, nos modernes ne vous feront pas oublier. Ils se disent supérieurs à vous, et ils ne peuvent pas même approcher de vous.

Il y a aussi les académiciens. Mais dans leurs rangs je vois Voltaire, dont tous les écrits sont du poison. — Puis, qu'importe que l'on soit de cinq ou six académies, si l'on n'a pas approfondi la doctrine de l'Eglise ? — En outre, est-ce que les académiciens ont été chargés par Dieu de nous apprendre ce que nous devons croire et ce que nous devons faire ?

Il y a des gens d'esprit qui ne croient pas à la religion.

6e Réflexion. *Non seulement les gens d'esprit n'ont pas la science de la religion, mais ils n'en ont pas même la connaissance.*

Les faits abondent à l'appui de cette proposition.

Dès les premiers siècles, les Pères se plaignaient hautement de ce que les magistrats de l'empire se per-

missent de juger le christianisme, sans le connaître. Tertulien disait : " La vérité ne souhaite qu'une chose, " c'est de ne pas être condamnée sans avoir été entendue. Quoi de plus injuste que de haïr ce qu'on " ne connaît pas, quand même ce que l'on ne connaît " pas serait par hasard haïssable ? Puisque vous haïssez sans connaître, ne peut-il pas vous arriver de " haïr ce qui n'est pas digne de haine ? Ne pouvons-nous pas conclure à la fois, et que vous ne nous " connaissez pas, tant que vous nous haïssez, et que " vous nous haïssez injustement, tant que vous ne " nous connaissez pas ? Votre ignorance est un témoin qui vous condamne, en déposant pour nous. " Tous ceux qui nous haïssaient autrefois, faute de " savoir ce que nous sommes, cessent de nous haïr dès " qu'ils le savent. "

Les encyclopédistes du dernier siècle n'étaient pas plus instruits, en matière de religion, que les sénateurs et les jurisconsultes de l'empire romain. Je pourrais citer ici bon nombre de traits d'une ignorance ineffable, je me contenterai de rapporter celui-ci.

Un esprit-fort, tout imbu de philosophisme, était sur le point de mourir. Sa femme, pour réveiller en lui le sentiment religieux, récitait à haute voix, à ses côtés, le *Notre Père, qui êtes aux cieux*, à peine eut-elle achevé, que le malade s'écria : " Oh ! la belle prière, qui donc l'a composée ? " Et aussitôt, il demande qu'on la lui récite une seconde fois. Infortuné ! il ne savait même pas qui a composé l'*Oraison Dominicale*, et il se posait en juge suprême de la révélation.

Quant aux savants de notre siècle, que l'on en juge par ces paroles du grand Arago à M. l'abbé Moigno qui l'exhortait à penser à Dieu pour se préparer à la mort : " Elevé au sein de la tourmente révolutionnaire, " je ne sais rien, ABSOLUMENT RIEN, des dogmes de la révélation. Longtemps j'ai été aussi disposé à rire des " hiérophobes que des dévots. Aujourd'hui, je me " sentirais plus disposé à croire, mais c'est un redoutable problème que le problème de l'Infini et de l'avenir. Ses profondeurs m'effraient, je n'ose les aborder, mon esprit s'y perd. Je me replie malgré moi " dans mon ignorance. "

M. Jules Simon, exposant le dogme catholique à sa

le connaître,
qu'une chose,
avoir été en-
naître ce qu'on
on ne connaît
ue vous haïs-
siez arriver de

Ne pouvons-
vous ne nous
ssez, et que
que vous ne
ce est un têt-
t pour nous.
ois, faute de
nous haïr dès

n'étaient pas
ue les sénat-
romain. Je
ne ignorance
celui-ci.

me, était sur
iller en lui le
à ses côtés,
eine eut-elle
belle prière,
mande qu'on
il ne savait
cale, et il se

on en juge
obé Moigno
réparer à la
utionnaire,
nes de la ré-
é à rire des
hui, je me
t un redou-
ni et de l'a-
se les abor-
malgré moi

ologique à sa

manière, tout en prétendant exposer *l'opinion de l'Eglise catholique sur elle-même*, nous apprend, entre autres choses curieuses, que la communion ou l'Eucharistie est *un sacrement mystérieux dans lequel le catholique recoit le corps même de Jésus-Christ* EN MANGEANT DU PAIN. Cette expression ne denote-t-elle pas une ignorance du christianisme, que l'on ne rencontre point chez l'enfant du peuple, qui suit avec assiduité les instructions de son curé? Est-il permis d'imputer une telle hérésie à l'Eglise, lorsque le Concile de Trente a foudroyé l'erreur de l'impanation, et a défini solennellement, contre les novateurs, qu'après la consécration du pain et du vin, il n'y a plus ni pain, ni vin, mais bien *transsubstantiation*, c'est-à-dire *conversion de toute la substance du vin au corps et au sang de Jésus-Christ*. Non, non, le christianisme véritable n'est pas le christianisme hérétique, le christianisme luthérien de l'écrivain cité; c'est le christianisme de l'Eglise catholique, qui ne fait pas manger du pain là où il n'y en a pas.

La poésie a dit beaucoup mieux que la philosophie :

Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à nos yeux éperdus,
Et nous découvre un Dieu *sous un pain qui n'est plus*.

Un écrivain de ce siècle disait, après avoir beaucoup voyagé, qu'il avait vu des hommes de tout pays, de toute langue, de toute couleur, de toute condition, et que ce qui l'avait le plus étonné, c'est le grand nombre de savants *qui ne savent pas le catéchisme*. N'avait-il pas raison?

Voilà des savants, les gens d'esprit : ils font les docteurs, et ils ignorent ce que savent les écoliers; ils s'érigent audacieusement une chaire, et ils auraient besoin d'un maître qui leur apprit les rudiments de la science sacrée. Ils connaissent peut-être la religion de Fô, la religion de Boudha; mais la religion chrétienne, la religion dans laquelle ils sont nés, la religion de leur père et de leur mère, ils ne la connaissent pas du tout. N'est-ce pas ici le lieu de s'écrier avec Bossuet parlant des faux savants : "Quelle ignorance est la leur!" Et encore : "Les entendrai-je toujours et les

"trouverai-je toujours dans le monde, ces libertins dé-
 "clarés, esclaves de leurs passions et téméraires cen-
 "seurs des conseils de Dieu : qui, tout plongés qu'ils
 "sont dans les choses basses, se mêlent de décider
 "hardiment des plus relevées ? Profanes et corrom-
 "pus, lesquels, comme dit saint Jude, *blasphèment ce*
 "*qu'ils ignorent, et se corrompent dans ce qu'ils con-*
 "*naissent naturellement.* O Dieu ! les verrai-je tou-
 "jours triompher dans les compagnies, et empoisonner
 "les esprits par leurs railleries sacrilèges ! Hommes
 "doctes et curieux, si vous voulez discuter la reli-
 "gion, apportez-y du moins *le poids et la gravité* que
 "la matière demande. Ne faites point les plaisants,
 "mal à propos, dans des choses si sérieuses et si vé-
 "nérables. Ces importantes questions ne se décident
 "pas par vos demi-mots, et par vos braulements de
 "tête, par ces fines railleries que vous nous vantez et
 "par ce dédaigneux souris. Pour Dieu ! *ne pensez pas*
 "*être les seuls hommes, et que toute la sagesse soit*
 "*dans votre esprit,* dont vous nous vantez la délica-
 "tesse."

Disons-le donc ; si c'est avoir de l'esprit que d'être
 un chiffreur habile et un parleur perpétuel, que de
 discourir sur tout sans rien savoir à fond, que de
 causer histoire, philosophie, politique, comme on en
 cause dans le monde ; oui, les adversaires du christia-
 nisme ont de l'esprit, beaucoup d'esprit, énormément
 d'esprit ; mais si avoir de l'esprit, c'est raisonner avec
 justesse, c'est-à-dire partir d'un principe certain, pour
 arriver à une conclusion tout aussi certaine ; si c'est
 préférer la pensée à la phrase, la vérité à la rhétorique,
 le solide au brillant ; non, mille fois non : ceux que l'on
 appelle les gens d'esprit n'ont pas d'esprit.

2. LA RELIGION EST BONNE POUR LE PEUPLE.

Par là même elle est bonne pour vous. En effet, la
 véritable philosophie, celle qui s'éclaire à la lumière
 des idées supérieures, considère principalement les
 hommes au point de vue de leurs rapports avec Dieu.
 Or, tous les hommes sont égaux devant Dieu, car tous
 ils ont été tirés par lui du néant, et ont reçu de lui la
 même nature, la même loi, la même destinée. Si tous

libertins dé-
généraires cen-
surgés qu'ils
ont de décider
les et corrom-
pasphément ce
ce qu'ils con-
terrains-je tou-
empoisonner
es ! Hommes
uter la reli-
e gravité que
es plaisants,
uses et si vé-
e se décident
enlèvements de
us vantez et
e pensez pas
sagesse soit
ez la délica-

que d'être
quel, que de
ond, que de
omme on en
du christia-
normément
onner avec
ertain, pour
ne ; si c'est
rhétorique,
eux que l'on

UPLE.

En effet, la
la lumière
ement les
avec Dieu.
d, car tous
u de lui la
e. Si tous

les hommes sont égaux devant Dieu, tous ils sont peuple à ses yeux. Il est par là même antiphilosophique, lorsqu'il s'agit de religion, de distinguer entre le riche et le pauvre, le grand et le petit, le lettré et l'illettré, le prince et le sujet. En présence de l'infini, les riches sont peuple, les grands sont peuple, les lettrés sont peuple, les princes sont peuple, tout est peuple. Le plus fier des potentats n'est que cendre et pousière, aussi bien que le plus humble et le dernier de ses subordonnés. *Dieu seul est grand.*

La religion, c'est bon pour le peuple. Pourquoi cela, selon vous ? Parce qu'elle inspire toutes les grandes vertus sans lesquelles la société domestique et la société politique ne peuvent subsister : la bonne foi dans les affaires, la fidélité aux serments, la moralité, l'esprit de sacrifice et de pardon, etc., etc. Or, est-ce que ces vertus ne sont pas faites pour vous ? Est-ce que les vices opposés seraient votre partage ? Est-ce que vous seriez dispensé d'être intègre, équitable, chaste, dévoué, secourable au malheur ? Non sans doute. Si les vertus qui sont la base de l'ordre moral et social sont bonnes pour vous aussi bien que pour le peuple, la religion, qui a seule le privilège de les faire fleurir, est bonne pour vous aussi bien que pour le peuple ; vous devez donc l'accepter. Il n'y a que deux moyens d'échapper à cette conclusion : ou il faut prétendre que la morale peut exister sans la religion, ce qui est une énormité ; ou il faut prétendre qu'il y a deux morales, l'une pour les grands et l'autre pour les petits, ce qui est une seconde énormité, aussi révoltante que la première.

La religion, c'est bon pour le peuple. Ainsi, désormais, il faudra considérer l'humanité comme partagée en deux castes, l'une sortie du cerveau de Brahma et l'autre de son talon : l'une qui est libre de se livrer à toutes les passions, de se prostituer à tous les vices, de tout braver, même Dieu, l'autre, qui sera dépendante, esclave, et devra sacrifier sa liberté sur les autels de la superstition. Philosophes ! de quel droit divisez-vous l'humanité, qui est une, en deux races distinctes ? De quel droit vous placez-vous dans la race supérieure et dites-vous comme le pharisien superbe : *Je ne suis pas semblable au reste des hommes ?* Ne voyez-vous

pas que c'est là insulter vos semblables ? Ne voyez-vous pas encore que c'est là tomber en contradiction avec vous-mêmes, puisque votre thème favori est celui-ci : *Égalité des hommes devant Dieu et devant la loi*.

La religion, c'est bon pour le peuple. Pourquoi donc l'attaquez-vous sans cesse par toutes sortes d'armes, vous qui vous appelez les amis du peuple ? Pourquoi, dans vos romans, dans vos chansons, dans vos journaux, dans vos conversations, cherchez-vous à ébranler les masses à l'endroit de leurs convictions religieuses ? Pourquoi, à l'exemple de Satan, faites-vous contre le christianisme flèche de tout bois ? De deux choses l'une : ou vous ne croyez pas que la religion soit bonne pour le peuple, et alors vous n'êtes pas sincère, puisque vous répétez partout qu'elle est bonne pour lui ; ou vous croyez qu'elle est bonne pour le peuple, alors vous n'êtes plus l'ami du peuple, puisque vous travaillez à détruire ce que vous proclamez lui être utile.

La religion, c'est bon pour le peuple. Pour quel motif encore tenez-vous ce langage ? Est-ce parce que le peuple aurait besoin d'être dompté, et que la religion, par les châtimens dont elle menace, serait éminemment propre à le maintenir dans la crainte et la servitude ? Mais ne comprenez-vous pas que, si au lieu d'accepter la religion pour elle-même, c'est-à-dire, parce qu'elle est voulue par Dieu et par la nature, vous ne l'acceptez que comme instrument politique, ne comprenez-vous pas, dis-je, que les masses cesseront bientôt d'y avoir foi, et la repousseront avec indignation ? Ne comprenez-vous pas que, si le philosophe la considère comme fausse et le magistrat simplement comme utile, le peuple cessera bientôt de la regarder comme nécessaire, et ne verra plus en elle qu'un vain épouvantail ? Ne comprenez-vous pas, enfin, que chacun la renverra à ceux qui sont au-dessus de lui, que bientôt, quoique bonne et nécessaire pour tous, elle sera considérée comme n'étant ni bonne, ni nécessaire pour personne, et qu'ainsi, votre but sera manqué ? “ Quand une fois, a dit Lamennais, ce sera une opinion admise, que la religion n'est qu'un leurre dont on amuse le peuple, qui voudra être du peuple et s'im-

“poser des devoirs pénibles pour acquérir la flatteuse
 “réputation d'un sot ? Chacun, prenant modèle sur
 “la classe au-dessus de soi, pensera s'élever en ne
 “croyant pas, et n'en répétera pas moins d'un ton
 “dédaigneux que la religion est nécessaire au peuple.
 “Les grands la renverront avec mépris aux magis-
 “trats, les magistrats à la bourgeoisie, la bourgeoisie
 “aux artisans, les artisans aux simples manœuvres,
 “et ceux-ci aux derniers mendiants, de qui elle es-
 “suiera les rebuts. Semblable à ces messagers divins
 “dont il est parlé dans nos livres saints, cette fille du
 “ciel, étrangère au milieu de la société et y cherchant
 “en vain un lieu de repos, sera réduite à s'asseoir sur
 “les pierres des places publiques, entourée d'une
 “foule moqueuse qui rougirait de lui offrir un asile
 “hospitalier.”

La religion, c'est bon pour le peuple. Saint Au-
 gustin ne pensait pas comme vous. Si quelqu'un avait
 jamais pu avoir raison de ne pas faire comme le peuple,
 lorsqu'il s'agit de la religion catholique, ce serait sans
 aucun doute cet esprit éminent qui, dès le début de sa
 carrière, remportait à Carthage les premiers prix d'é-
 loquence et de poésie, et enseignait la rhétorique à
 Rome, à Milan, aux applaudissements de tout ce que
 la société d'alors comptait de plus distingué ; c'est ce
 génie immortel, qui devait devenir une des plus grandes
 gloires de l'Eglise, et que Bossuet appelle le *plus illu-
 miné de tous les Docteurs*. Or, que fit ce grand homme,
 plus admirable encore par l'énergie de sa volonté, que
 par la sublimité de son intelligence ? Ayant entendu
 lire la vie de saint Antoine, dont le nom n'était pas
 encore venu jusqu'à lui, il s'écria avec transport :
 “Souffrirons-nous que des ignorants ravissent le ciel,
 “tandis que nous, riches de science, mais dépourvus de
 “cœur nous croupons dans les plus honteuses habi-
 “tudes ? Rougirons-nous de les suivre parce qu'ils
 “nous précèdent ? N'y aurait-il pas plus de honte à
 “ne pas vouloir marcher sur leurs traces.” Sous le
 poids de ces pensées, il cherche la solitude, il se jette
 à terre sous un arbre, il éclate en pleurs amers, en
 sanglots déchirants. Quelque temps après, il quitte
 son école et sa chaire, puis, loin de rougir de se mêler
 au peuple, il se fait inscrire parmi les catéchumènes,

et reçoit enfin le baptême le 24 avril, veille de Pâques à l'âge de trente-trois ans.

Une telle conversion ne fera-t-elle pas impression sur vous ? Serez-vous à jamais insensible aux exemples des grands hommes et des grands Saints ?

La religion, c'est bon pour le peuple. Les génies dont le nom est parvenu jusqu'à nous environné du respect et de l'admiration des âges, avaient des sentiments bien différents ; car l'histoire nous montre les grands philosophes, les grands orateurs, les grands guerriers, les grands poètes, les grands législateurs, c'est-à-dire tous les hommes qui sont élevés au-dessus de leurs semblables par la supériorité de leur nature, elle nous les montre prosternés en face de l'Éternel. Les sept sages de la Grèce proclamèrent d'un commun accord, que *Dieu seule est sage*. Démosthène invoquait souvent les divinités tutélaires de la patrie. Sophocle célébrait en plein théâtre le Dieu unique, qui a créé le ciel, la terre et la mer. Eschyle, Aristophane, Ménandre, Virgile, chantaient l'empire et la gloire de l'Auteur de toutes choses. Numa fit de Rome la ville sacrée pour en faire la ville éternelle. Scipion l'Africain n'entreprenait jamais rien d'important, sans avoir demandé au ciel, la lumière et la force dont il avait besoin pour réussir. Pompée, après de longues guerres, montait au Capitole pour s'acquitter d'un vœu qu'il avait fait à Minerve. Newton donnait un signe de respect toutes les fois que dans la conversation il entendait prononcer le nom de Dieu, et se plaisait à le contempler dans ses œuvres. Linnée admirait dans la nature, les traces et les vestiges du Tout-Puissant. Saint Louis, saint Henri, ont uni la couronne des saints au diadème des rois. D'un côté, tous les grands hommes ont été profondément religieux ; de l'autre, les grands hommes ne font pas partie du peuple, n'est-ce pas une preuve que, loin de croire que la religion est bonne seulement pour le peuple, le génie a toujours été persuadé qu'elle est bonne pour tous ? Et après cela, vous osez persister dans votre sentiment ! Soyez sincère, parlez avec franchise. Vos discours ne signifient-ils pas tout simplement ceci : *Je ne veux pas être un homme religieux, parce qu'il faudrait pour cela réformer ma conduite et me commander à moi-même ?*

Concluons par ces paroles de Jésus-Christ à la foule tout entière (*ad turbas*) : " Vous n'avez qu'un seul maître, car vous êtes tous frères, et ce maître, c'est Jésus-Christ."

Et par ces paroles de saint Augustin : " Apprenons que tous, qui que nous soyons, nous sommes condisciples, dans une seule et même école, sous un seul et même Maître."

Et par ces paroles de saint Jérôme : " Lorsqu'il s'agit de l'Evangile, qu'il n'y ait plus de distinction entre les grands et les petits, entre les riches et les pauvres."

3. LA RELIGION, C'EST BON POUR LES FEMMES.

Oui, c'est elle qui leur donne la patience et la résignation dont elles ont si souvent besoin, c'est elle qui leur inspire toutes ces vertus qui rendent la femme chrétienne si supérieure à la femme païenne ; mais si, sous ce rapport, la religion est bonne pour les femmes, elle n'est pas moins bonne pour les hommes qui, eux aussi, ont des passions à réprimer, des vertus à pratiquer, et trouvent dans les voyages et dans les mille rapports que nécessitent les affaires, plus d'occasions d'offenser Dieu.

La religion, c'est bon pour les femmes. Mais n'est-elle pas nécessaire aux hommes qui, étant les chefs de la famille, ont plus spécialement la mission de la conduire à son terme qui est Dieu ? ce qu'ils ne feront jamais s'ils ne lui donnent l'exemple, et s'ils ne marchent les premiers, comme un capitaine à la tête de sa compagnie.

La religion, c'est bon pour les femmes. Est-ce que les femmes seules, ont une âme à sauver, un Dieu à honorer, un ciel à mériter, un enfer à éviter, des péchés à expier ? Si Dieu a droit aux adorations de votre femme, n'a-t-il pas le même droit aux vôtres ? Est-ce que par hasard vous vous regarderiez comme un être tellement supérieur, que vous croiriez pouvoir, parce que vous avez de la barbe au menton, traiter d'égal à égal avec l'Eternel ?

La religion, c'est bon pour les femmes. Alors laissez-les libres de se livrer aux exercices de piété, par les-

quels la vie chrétienne s'entretient et se développe ; ne les poursuivez plus de vos lazziis moqueurs, de vos épithètes injurieuses, au lieu de les tourner en dérision, dites-vous plutôt à vous-même ce que saint Jérôme disait à Rustique : " Quelle honte ! Le sexe le plus faible triomphe du siècle, et le sexe le plus fort se laisse vaincre par le siècle ! " Ah ! songez-y, du jour où la femme rejetterait Dieu, elle rejetterait tout sentiment noble et divin, elle deviendrait votre fléau par son insubordination, votre ruine par son luxe, et votre honte par ses débauches. Une femme sans Dieu est un monstre ; de grâce, ne travaillez pas à peupler l'univers d'êtres monstrueux.

La religion, c'est bon pour les femmes. Oui, car si elles n'étaient pas religieuses elles ne seraient pas vertueuses, et, par suite, l'immoralité ne deviendrait-elle pas universelle ? N'aurions-nous pas bientôt les mœurs des Turcs ? Dans quelques années les sociétés chrétiennes ne seraient-elles pas des sociétés pourries ?

La religion, c'est bon pour les femmes. La religion est vraie, ou elle est fausse ; si elle est vraie, elle est bonne pour tous, pour les parents aussi bien que pour les enfants, pour l'habitant des villes aussi bien que pour l'habitant des campagnes, pour les grands aussi bien que pour les petits, pour les hommes aussi bien que pour les femmes. Si, au contraire, elle est fausse, elle n'est bonne pour personne. Quelque parti que vous preniez, quoi que vous disiez, vous vous condamnez. N'est-ce pas une preuve que votre cause est mauvaise et qu'il faut l'abandonner, plutôt que de vous opiniâtrer à la défendre ?

Au lieu de dire : *La religion, c'est bon pour les femmes, et non pas pour les hommes*, dites au contraire : *La religion est bonne pour ma femme, donc elle est bonne pour moi*. Que le spectacle des vertus de la femme chrétienne vous fasse estimer, goûter, pratiquer la religion qui les inspire, et détermine enfin l'œuvre de votre conversion.

4. LA RELIGION, C'EST BON POUR LES ENFANTS.

Que diriez-vous, si nous tenions ce langage à votre fils, si nous lui disions par exemple : " Mon petit ami,

éveloppe ; ne
eurs, de vos
ner en déri-
ce que saint
e ! Le sexe le
e plus fort se
ez-y, du jour
ait tout sen-
re fleau par
ux, et votre
ns Dieu est
eupler l'uni-

Oui, car si
ient pas ven-
iendrait-elle
t les mœurs
ociétés chré-
ourries ?

La religion
raie, elle est
n que pour
si bien que
rands aussi
aussi bien
est fausse,
e parti que
vous con-
e cause est
tôt que de

n pour les
es au con-
me, donc
es vertus de
tôt-r, pra-
mine enfin

ANTS.

ge à votre
petit ami,

quand vous aurez fait votre première communion, il ne faudra plus ni croire ce que nous enseignons, ni pratiquer ce que nous prescrivons, parce qu'alors vous ne serez plus un enfant." Ah ! vous crieriez au scandale, vous nous appelez les corrupteurs de la jeunesse, vous nous signaleriez à l'opinion comme des ennemis de l'ordre moral, comme des monstres abominables dont il faut purger le genre humain ; votre indignation serait à son comble. Pourquoi cela ? Parce que vous sentez que de tels discours ne doivent pas être tenus. Pourquoi sentez-vous qu'ils ne doivent pas être tenus ? Parce qu'ils ne vous paraissent pas l'expression de la vérité. S'ils ne vous paraissent pas l'expression de la vérité, pourquoi les tenez-vous ? Les croyants, sont si mal assurés, qu'ils sont les premiers à trahir leur incrédulité à leur propre cause.

La religion, c'est bon pour les enfants. Oui, c'est là une vérité incontestable. Quoi de plus propre à détourner un enfant du vol, du mensonge, des manœuvres secrètes, que cette parole : " Dieu t'a vu, tu as pu tromper ton père et ta mère, mais tu n'as pas pu tromper Dieu ; " quoi de plus efficace à le rendre docile, que lui dire : " Obéir à ses parents, c'est obéir à Dieu, c'est mériter le ciel ? " Mais cette religion, qui est si bonne pour les enfants, n'est-elle pas, au même titre, bonne pour les parents ? Ceux-ci n'ont-ils pas besoin de motifs puissants qui les prémunissent contre la fraude, le mensonge, le libertinage ? Le monde n'est-il pas plein de gens qui n'ont ni foi ni loi, qui se servent de balances trompeuses, qui vendent et qui achètent comme si le commerce était l'art de tromper avec adresse ? Les parents ont en grand les passions que les enfants ont en petit. Si la religion est bonne pour réprimer en ceux-ci les passions naissantes, elle est bonne pour dompter en ceux-là les passions devenues fougueuses. Vous voulez un frein pour les enfants, chacun pourra également rejeter la morale sous le même prétexte. Dès lors, voyez ce qui arrivera. L'homme de chair et de sang dira que la pudeur est bonne pour les enfants ; l'homme fourbe et rusé dira que la simplicité et la candeur sont bonnes pour les enfants ; l'insurgé dira que le respect pour l'autorité est bon pour les enfants. Je le demande, que devient

draît l'ordre sur la terre si de tels paradoxes étaient érigés en maximes de conduite ? Ne verrions-nous pas bientôt le cratère des révolutions s'ouvrir sous nos pieds, et nous engloutir pour jamais ?

La religion, c'est bon pour les enfants, c'est-à-dire qu'en définitive, elle n'est bonne pour personne. Qui voudra se croire et se dire enfant, lorsqu'il s'agira d'accepter une religion qui réprime les passions, commande les plus hautes vertus, et éveille le remords dans la conscience du coupable ? Le moindre grimaud ne dira-t-il pas : Je ne suis plus un enfant, je suis un homme ; la religion n'est plus bonne pour moi ; je vais désormais marcher sur les traces de mon vénérable père et de mon estimable maître.

5. JE SUIS UN HONNÊTE HOMME, CAR JE NE FAIS DE
TORT À PERSONNE.

Voilà tout. Souffrez que je vous dise que vous n'êtes pas tout ce que vous devez être. En effet, à qui le monde donne-t-il le titre d'honnête homme ?

Il le donne d'abord à qui mène une vie inutile. Un homme possède assez de fortune pour avoir du loisir, il passe son temps à se reposer, à se promener, à dormir, à consommer, à faire jouer le télégraphe pour donner des ordres à la Bourse ; c'est un honnête homme selon l'opinion. Le confortable, les plaisirs, les affaires ne sont-ils pas tout ? Quiconque fait cas d'autre chose, ne doit-il pas être regardé comme un être excentrique, comme un visionnaire, un malade, un fou ?

Non seulement on donne le titre d'honnête homme à qui mène une vie inutile, mais encore à qui mène une vie criminelle.

Un homme est pétri d'ambition, il cherche tous les moyens de supplanter ses adversaires, il rêve même le renversement de l'ordre social ; espérant qu'une révolution le fera arriver à quelque emploi important, il trame dans l'ombre, il conspire, n'importe, c'est un honnête homme.—*Son intérêt avant tout.—Charité bien ordonnée commence par soi-même.—Chacun a le droit de se faire une place au soleil : ôte-toi de là que je m'y mette.*

oxes étaient
ons-nous pas
ir sous nos

, c'est-à-dire
ersonne. Qui
qu'il s'agira
ssions, com-
le remords
dre grimaud
je suis un
moi ; je vais
n vénérable

FAIS DE

e vous n'êtes
et, à qui le
?

nutile. Un
ir du loisir,
romener, à
raphe pour
un honnête
plaisirs, les
ne fait cas
rdé comme
un malade,

le homme à
à mène une

ne tous les
re même le
d'une révo-
important, il
e, c'est un
e.—*Charité*
chacun a le
i de là que

Un homme a des projets de fortune ; pour les réaliser, il fait une guerre déloyale à tous ses concurrents qu'il dénigre et qu'il calomnie ; il ferme l'oreille aux cris du pauvre, il ne respecte pas la conscience de ses ouvriers qu'il force à profaner le dimanche, ne les laissant libres qu'au moment où le sacrifice se termine, et où l'orgie commence ; n'importe encore. *C'est un homme entendu dans les affaires.—Il fait tout cela pour ses enfants.—C'est un bon père de famille.—C'est un honnête homme.* Un homme se déshonore par sa débauche, il fait briller l'or pour séduire l'innocence, et ne peut compter le nombre de ses victimes que par le nombre des jours qu'il a vécu. Sans doute que ses concitoyens vont s'indigner contre lui, le fuir, et le laisser seul croupir, dans sa fange et dans sa honte. Loin de là, ils l'excusent : *Ne faut-il pas que l'on s'amuse ?—Ne faut-il pas que jeunesse se passe ?—Si cet homme s'oublie, n'est-ce pas avec d's personnes libres ?* Il a beau faire un épouvantable abus de la richesse ; il a beau plonger des familles dans le deuil et les larmes, il est un honnête homme.

Un négociant, sans tenir aucun compte des principes de la justice, cherche à vendre le plus chèrement qu'il peut ; il donne comme de première qualité des marchandises de qualité inférieure, il abuse de la bonne foi et de la simplicité de ses clients ; n'importe, il est un honnête homme. En effet, que peut-on lui reprocher ? *Il ne vend pas dans un sac.* Puis, *s'il agissait autrement, son commerce le ruinerait.* Du reste, *le commerce n'est-il pas l'art de vendre au plus haut prix possible ?* Si l'on donne le titre d'honnête homme à des hommes qui sont pétris de vices et qui n'ont ni foi ni loi, si on le prodigue sans discernement, si on l'obtient sans le mériter, devez-vous vous en glorifier ? Devez-vous vous en faire comme un rempart inexpugnable, surtout lorsqu'il s'agit de vous défendre contre Dieu ? Pour être un honnête homme, est-on tout ce que l'on doit être, et s'acquitte-t-on envers la vie ? Soyez bien persuadé que si vous eussiez vécu dans l'antiquité, votre titre d'honnête homme ne vous eût pas suffi pour faire partie de la corporation de Pythagore, ou pour être admis dans l'école de Socrate ; à plus forte raison ne vous suffit-il pas dans l'Eglise de

Jésus-Christ. *Je suis un honnête homme.*—Pour être honnête homme, il faut être juste, ce sont là deux idées qui s'impliquent et qui s'engendrent. Quiconque est réellement honnête homme, est juste ; quiconque n'est pas juste, n'est pas honnête homme. Or, en quoi consiste la justice ? A accomplir ses devoirs *envers Dieu, envers soi-même, envers ses semblables.*

Examinons si vous êtes juste sous ce triple rapport, c'est-à-dire, si vous avez le caractère essentiel de l'honnête homme.

Accomplissez-vous vos *devoirs envers Dieu* ? Non ; vous pensez rarement à lui, ou vous n'y pensez que pour blasphémer, en disant *qu'il est bon*, c'est-à-dire qu'il tolère tout, même le vice ; *qu'il n'est pas juste, qu'il ne s'occupe pas de nous, qu'il n'a pas parlé, qu'il n'existe pas.*—Par là même que vous n'accomplissez pas vos devoirs envers Dieu, vous n'êtes pas juste envers lui ; par là même que vous n'êtes pas juste envers lui, vous n'êtes pas juste dans toute l'étendue de l'expression ; par là même que vous n'êtes pas juste dans toute l'étendue de l'expression, vous n'êtes pas un parfait honnête homme. Et, chose étonnante, c'est un païen, c'est Cicéron qui nous enseigne cette vérité dans ces paroles : "*Pietas justitia adversum Deos.* La piété, c'est la justice envers Dieu."

Accomplissez-vous vos *devoirs envers vous-même* ; c'est-à-dire, travaillez-vous à vous corriger de vos vices, à vous avancer dans la vertu, à détruire en vous l'image du démon pour y faire fleurir l'image de Dieu ? Cultivez-vous les nobles facultés de votre âme ? Hélas ! c'est là le moindre de vos soucis. Vous ne pensez pas même à cela. Que dis-je ? vous vous riez de ceux qui y pensent, les appelant des faux dévots, des hypocrites, des tartufes, des mystiques qui courent après la chimère, etc. Par là même que vous négligez votre âme, et que vous ne travaillez pas à votre réforme intérieure, à votre perfectionnement moral, vous n'êtes pas juste envers vous-même ; n'étant pas juste envers vous-même, vous n'êtes pas juste dans toute l'étendue de l'expression, vous n'êtes pas un parfait honnête homme. Vous dites que votre religion c'est *faire du bien aux autres* ; votre premier devoir, c'est *de vous en faire à vous-même*, en sauvant votre âme.

—Pour être là deux idées iconque est iconque n'est en quoi con-
envers Dieu,

iple rapport,
essentiel de

Dieu ? Non ;
y pensez que
c'est-à-dire
est pas juste,
a pas parlé,
us n'accom-
as n'êtes pas
êtes pas juste
ite l'étendue
s n'êtes pas
vous n'êtes
e étonnante,
seigne cette
ia adversum
u."

vous-même ;
iger de vos
uire en vous
age de Dieu ?
âme ? Hélas !
e pensez pas
de ceux qui
s hypocrites,
après la chi-
z votre âme,
éforme inté-
us n'êtes pas
envers vous-
l'étendue de
ait honnête
est faire du
est de vous
ne.

Accomplissez-vous vos devoirs envers vos semblables ?—Vous le prétendez, parce que, pour employer vos expressions, vous n'avez ni tué, ni volé. Mais quoi ? La charité envers le prochain a-t-elle un caractère purement négatif, et consiste-t-elle uniquement à respecter sa bourse et sa vie ? Ne veut-elle pas aussi que l'on respecte son innocence en la protégeant, sa misère en la secourant, sa réputation en la défendant ? Faites-vous tout cela ? Etes-vous chaste ? au lieu de donner votre superflu aux pauvres, ne le donnez-vous pas à votre table, à votre toilette, à votre ameublement ? Ne l'employez-vous pas à satisfaire vos mille petits caprices, à vous procurer mille inutilités, lorsque l'indigent manque de nécessaire ? Ne faites-vous pas consister toute votre philosophie dans la barbe et le manteau ? Ah ! si je poursuivais cet examen de conscience, que de mea culpa vous auriez à faire ! Que de points sur lesquels vous trouveriez que vous n'êtes pas juste envers vos semblables ? Que de motifs vous auriez d'avouer que vous n'êtes pas un parfait honnête homme !

Ne dites donc plus avec Voltaire :

" Soyons juste, il suffit, le reste est arbitraire ; " ou entendez cette expression dans toute sa largeur. Etre juste selon l'opinion, ce n'est pas l'être selon la réalité.

Je ne fais de tort à personne. Ne faites-vous pas de tort à Dieu, en ne le glorifiant pas, en ne vous acquittant pas envers lui, en ne sanctifiant pas les jours qu'il s'est consacrés ? Ne faites-vous pas de tort à votre âme que vous négligez, bien que vous n'ayez pas le droit de le faire, puisqu'elle ne vous appartient pas. Quoi ! vous êtes injuste envers Dieu, vous êtes injuste envers vous-même, puis vous vous donnez l'absolution en disant : *je ne fais de tort à personne.* Est-ce que vous prenez Dieu pour *personne* ? Est-ce que vous le regardez comme un être chimérique, lui qui est l'Etre des êtres ?

VI.

LA RELIGION D'ARGENT.

1. La Religion catholique est une religion d'argent. 2. Pourquoi paye-t-on les prêtres ? 3. Les quêtes ne finissent pas ; elles ruinent le peuple. 4. Il vaudrait mieux nourrir les pauvres qu'embellir les églises.

I. LA RELIGION CATHOLIQUE EST UNE RELIGION D'ARGENT.

Si cela était, ceux-là seuls qui ont de l'argent pourraient participer aux grâces dont l'Eglise est la dispensatrice, et recueillir le bénéfice de la rédemption. En est-il ainsi ? Non ; l'Eglise admet à ses solennités, à ses Sacrements, le pauvre qui n'a pas d'argent, aussi bien que le riche qui a de l'or. Voilà le fait de tous les jours : appeler le catholicisme une religion d'argent, et cela absolument, sans faire ni restriction, ni distinction, c'est calomnier. La religion naturelle dont vous vous dites le scrupuleux observateur, fait cependant un devoir d'être juste, impartial, véridique.

Le catholicisme est une religion d'argent. Avez-vous consulté le droit ? Avez-vous lu le tarif ? Le premier article qui y est contenu, est celui-ci : TOUTES LES FONCTIONS POUR LES PAUVRES SONT GRATUITES. Cette disposition est observée partout. Nul pauvre qui ait trouvé dans sa pauvreté un obstacle à la bénédiction nuptiale ou à la sépulture chrétienne ; nul prêtre qui ait pressuré les pauvres à l'occasion de l'une ou de l'autre de ces deux fonctions de son ministère, les seules que le fidèle ait le devoir de rétribuer. L'Eglise refuse les honneurs de la sépulture chrétienne à l'apostat dont le dernier soupir a été un blasphème contre le Christ ; elle les refuse à ceux qui se sont suicidés et ont ainsi fini par un crime ; elle les refuse au pécheur scandaleux qui est mort dans l'impénitence finale ; jamais elle ne les a refusés à aucun pauvre, parce qu'il était pauvre. Il ne faudrait pas seulement voir l'enterrement du riche qui paie, il faut

drait voir aussi l'enterrement du pauvre qui ne paie pas. Pour juger sainement il faut juger d'après l'ensemble.

Le catholicisme est une religion d'argent. Quoi ! le prêtre ne remplit-il pas une multitude de fonctions pour lesquelles il n'a pas le droit d'exiger du fidèle quoi que ce soit ? Le Baptême est conféré *gratuitement*, les Messes auxquelles les fidèles ont le devoir d'assister, sont célébrées *gratuitement*. La grâce n'est donc pas mise à prix. Répondez : lorsque le fidèle peut, sans qu'il lui en coûte rien, accomplir presque tous les devoirs que la religion lui impose, avez-vous encore le droit de répéter que le catholicisme est une *religion d'argent* ? que le prêtre ne voit dans l'accomplissement de ses fonctions, qu'un salaire à gagner ? Remarquez-le bien : s'il y a quelques circonstances dans lesquelles l'Eglise donne et reçoit, il y en a une multitude d'autres dans lesquelles elle donne beaucoup et ne reçoit rien.

Le catholicisme est une religion d'argent. Dans combien de circonstances le fidèle qui n'est pas pauvre doit-il remettre au prêtre des honoraires ? *Dans deux circonstances seulement*, au jour des noces et au jour des funérailles.

Le catholicisme est une religion d'argent. Il est vrai encore que dans quelques circonstances, le fidèle verse entre les mains du receveur de fabrique des sommes plus considérables que celles qu'il serait obligé de verser s'il se bornait au nécessaire ; par exemple, lorsque, à la demande des époux, l'Eglise a étalé pour un mariage ce qu'elle a de plus riche ; par exemple encore, lorsque les parents d'un défunt ont demandé un clergé nombreux. Mais si les grands du monde, après avoir brillé pendant la vie, veulent encore briller jusque dans les ombres et les ténèbres de la mort, faut-il l'imputer à l'Eglise ? N'est-il pas naturel que si le riche demande de la pompe, il la paie ? Ah ! pouvons-nous dire ici à ceux qui voudraient du luxe sans qu'il leur en coûtât rien : Si vous voulez du luxe, payez-le ; si vous trouvez qu'il coûte trop cher, n'en ayez pas.

Le catholicisme est une religion d'argent. Il est

vrai enfin que l'Eglise demande une offrande dans certains cas particuliers, par exemple, lorsqu'elle accorde des dispenses pour le mariage. N'est-il pas juste que ceux qui passent leur vie à rédiger ces dispenses reçoivent le salaire de leur travail ? Si un sentiment d'équité a introduit l'usage des émoluments dans toutes les chancelleries du monde, pourquoi faire un crime de cet usage à la chancellerie romaine ? L'Eglise force-t-elle les fidèles à se faire dispenser ? Si elle relâche de la sévérité de ses lois, n'est-ce point comme malgré elle, et parce qu'on la met dans la dure nécessité de faire des concessions à l'esprit du siècle ? Prenez patience, laissez courir les bans ; remettez votre mariage après l'avent, après le carême, qui sont des temps de pénitence et de mortification, et non des temps de réjouissance et de fêtes ; répandez l'esprit de fraternité en vous alliant non pas à des parents, mais à des étrangers ; par là, vous suivrez l'esprit du christianisme, vous n'aurez ni besoin de dispense ni compte à régler avec ceux qui les expédient. Plutôt que d'accuser l'Eglise d'être une religion d'argent, accusez-vous vous-même de la forcer en quelque sorte à vous accorder des exemptions qu'elle ne peut pas vous accorder sans vous faire rendre hommage à la loi.

Le catholicisme est une religion d'argent. De quel droit lui faites-vous ce reproche ? Les Apôtres, pendant les trois ans qu'ils ont vécu en la compagnie de Notre-Seigneur, ne possédaient-ils pas de l'argent en commun, et cela, dit le vénérable Bède, *pour donner à l'Eglise la forme qu'elle devait avoir dans toute la suite des siècles.* Puis, n'est-ce pas avec l'argent qu'il reçoit des fidèles, que le prêtre élève les hôpitaux pour les malades, des asiles pour les vieillards ? N'est-ce pas avec cet argent qu'il soutient toutes ces œuvres qui ont pour but le bien-être matériel et moral du genre humain ? Ne faut-il pas être sans entrailles pour imputer à crime à la religion, le pain, le vêtement, l'abri qu'elle procure à l'indigent ?

Le catholicisme est une religion d'argent. N'est-ce pas plutôt le protestantisme, d'où est partie primitivement et d'où part chaque jour l'objection, qui mérite ce titre ? N'a-t-on pas vu, à l'origine, les évangéliques se ruer avec avidité sur les biens qui appar-

ten
sou
bel
si r
con
V
apr
gen
dev
cat
ou
tism
rus
ent
imm

F
fait
peu
car
ploy
ima
rab
mèn
de f
son

E

N
des
N
cen
N
feu

tenaient à l'Église, s'en emparer, et dévorer des ressources qui servaient à nourrir les pauvres et à embellir la maison de Dieu ? Si la réforme se propagea si rapidement, n'est-ce pas en partie parce qu'elle jeta, comme une proie à la convoitise, les biens du clergé ?

Voilà ce qu'a fait le protestantisme. Lui sied-il, après cela, d'appeler le catholicisme une religion d'argent ? Plutôt que d'attirer l'attention sur ce point, ne devrait-il pas rougir et baisser les yeux ? L'Église catholique reçoit ce qui lui est offert volontairement, ou perçoit ce qui est réglé par les lois ; le protestantisme, au contraire, s'empare par la violence ou la ruse de ce qui ne lui appartient pas ; n'y a-t-il pas entre le catholicisme et le protestantisme une différence immense, celle qui existe entre la justice et l'injustice ?

2. POURQUOI PAYE-T-ON LES PRÊTRES ?

Hélas ! vous semblez ne voir que les prêtres, et vous faites mine de croire que tout le tribut payé par le peuple fidèle est pour eux. Il n'en est rien cependant, car la presque totalité des revenus de l'Église est employée à subvenir aux frais du culte. Vous vous imaginez peut-être que ces frais sont peu considérables ; ils sont immenses. Ici faisons une courte énumération, supputons la dépense, comptons. Il s'agit de finances, la poésie serait hors de saison. La chanson l'a dit :

Pégase est un cheval
Qui mène à l'hôpital.

Et encore :

De tout temps la misère
Habita le Parnasse ;
L'histoire dit qu'Homère
A porté la besace.

Ne faut-il pas à l'Église des calices, des ciboires, des ostensoirs ?

Ne lui faut-il pas des croix, des bannières, des encensoirs, des dais ?

Ne lui faut-il pas la cire, l'huile pour entretenir le feu perpétuel ?

Ne lui faut-il pas des chandeliers, des lustres, des lampes, des bénitiers, des bouquets, des canons d'autel ?

Ne lui faut-il pas des chapes, des chasubles, des tuniques, des dalmatiques, des aubes, des surplis, des écharpes, des écrans, des nappes, des étoles ?

Ne lui faut-il pas des draps de deuil ?

Ne lui faut-il pas des peintures, des sculptures, des orgues, des vitraux, des reliquaires, des niches, des socles, des brancards, des vases, des écussons ?

Ne lui faut-il pas des missels, des rituels, des antiphonaires, en un mot, des livres liturgiques ?

Ne lui faut-il pas suisse et bedeau avec leurs équipements et leurs appointements ?

Ne lui faut-il pas donner leur solde aux sonneurs, aux sacristains, aux balayeurs et aux chantres ?

Ne lui faut-il pas payer le blanchissage, le raccommodage, l'entretien du linge et des ornements ?

Ne lui faut-il pas payer les curés et les vicaires qui ne reçoivent aucune subvention de l'Etat, de telle sorte que le peuple chrétien a l'insigne honneur et le grand mérite de les soutenir de ses propres deniers ?

La moindre des fabriques a donc des besoins nombreux. Pour satisfaire à tous ces besoins, elle n'a d'autres ressources que ce qu'elle prélève pour les mariages, les enterrements, et les places de banc. Ses ressources comparées à ses charges, ne vous paraissent-elles pas bien faibles ? N'en êtes-vous pas à vous demander comment il est possible qu'avec si peu elle suffise à tant ? Ne voyez-vous pas, que malgré ses richesses prétendues, l'Eglise est obligée de vivre de privations ?

Ne voyez-vous point par là même la solution de cette question : *Pourquoi paie-t-on le service des prêtres ?* C'est pour entretenir dignement la maison de Dieu ; c'est pour y faire briller cette splendeur qui jette le chrétien dans une sainte ivresse et le fait déjà participer, à un certain degré, à la joie des élus. L'heureux a donc eu raison de dire : " Il est nécessaire " qu'il y ait des fonds destinés aux dépenses communes " de la religion chrétienne, comme de toute autre " société ; à la subsistance des clercs occupés à servir, " à la construction et à l'entretien des bâtiments, à la

" tot
" de
" pe
" ou
" so
" Ic
catic
Pr
ses h
donn
de m
plus

De
ses h
intèr

Tr
ses h
lui es
tarif.
diffici
peuve
dans

Qu
glise
tel ou
a des
missie

3.

Per
serven
donne
les co
Agisse
en éte
les co
concer
aux ho
leur r
ments
dons l

"fourniture des aliments et surtout au soulagement des pauvres. Dès les premiers siècles, sous les empereurs païens, l'Eglise possédait des immeubles, outre les contributions volontaires qui avaient été son premier fonds."

Ici se présentent plusieurs réflexions pour la justification du clerge.

Première réflexion. Si le prêtre réclame quelquefois ses honoraires, ce n'est pas aux pauvres, auxquels il donne, loin de leur demander; mais à certains riches de mauvaise volonté, qui tiennent à l'argent beaucoup plus que le prêtre accusé par eux de cupidité.

Deuxième réflexion. Si le prêtre réclame quelquefois ses honoraires, c'est parce qu'il est pauvre, et que ses intérêts sont les intérêts des pauvres.

Troisième réflexion. Si le prêtre réclame quelquefois ses honoraires, il ne demande jamais au-delà de ce qui lui est dû, attendu que sa rétribution est réglée par le tarif. Le chirurgien qui a réussi dans une opération difficile, l'avocat qui a gagné un procès important peuvent dépasser des limites; l'abus ne peut se glisser dans l'Eglise.

Quatrième réflexion. Nul n'a le droit d'accuser l'Eglise à l'occasion de la cupidité réelle ou prétendue de tel ou tel prêtre, vu que, dans toutes les carrières, il y a des hommes qui ne sont pas à la hauteur de leur mission sous le rapport du désintéressement.

3. LES QUÊTES NE FINISSENT PAS, ELLES RUINENT LE PEUPLE.

Permettez-moi de commencer par vous faire observer que les ennemis des quêtes ne donnent pas ou donnent très peu; tout juste ce qu'il faut pour sauver les convenances. Les quêtes ne les ruinent donc point. Agissez comme les ennemis des quêtes, puisque vous en êtes un, ne donnez pas aux quêteurs, considérez-les comme des étrangers dont la démarche ne vous concerne en rien; mais aussi, laissez-les tendre la main aux hommes de bonne volonté et tolérez que ceux-ci la leur remplissent. Nous vous laissons dans vos sentiments, laissez-nous dans les nôtres; nous vous accordons la liberté de voir les quêtes de mauvais œil, ac-

cordez-nous celle de les voir de bon œil. Si vous ne voulez pas nous donner votre argent, que nous ne vous demandons pas, donnez-nous au moins votre silence, que nous vous demandons et qui ne vous ruinera point. Chose étonnante! ce sont ceux qui ne donnent pas qui se plaignent, et ceux qui donnent sont contents!

A ceux qui faisaient à l'Eglise un crime de ses biens, saint Chrysostome opposait cette reflexion qui vient naturellement se placer ici : " Ou vous voulez " parler des biens que vous avez donnés vous-même, " ou vous parlez de ceux qui ont été donnés par " d'autres. Si vous parlez de ce que vous avez donné, " il ne fallait pas donner puisque vous deviez faire à " l'Eglise un crime de vos dons. Si vous parlez de ce " qu'ont donné les autres, votre faute ne devient-elle " pas plus grave, puisque ne donnant rien, vous cen- " surez la générosité du prochain."

On quête pour les églises. Vous vous récriez. Les mages ont donc eu tort d'offrir des présents à l'Enfant-Jésus et si vous eussiez été de leur compagnie, vous vous seriez présenté les mains vides! Reconnaissez que votre philosophie n'est pas généreuse, et ne s'élève pas à la hauteur de l'Ecriture, où nous lisons *qu'il faut mieux donner que recevoir!* N'est-il pas juste que, par gratitude, on donne quelque chose à Dieu, de qui l'on tient tout? Hiram, roi de Tyr, ne permit-il pas à Solomon de couper sur le mont Liban les cèdres qui lui étaient nécessaires pour la construction du temple de Jérusalem?

On quête pour les pauvres. Voudriez-vous nous condamner au plus cruel de tous les supplices, celui de voir la misère, et de ne pouvoir rien tenter pour la soulager?

Dans le passé de l'Eglise catholique, comme dans son présent, les quêtes ont toujours eu pour objet le bien matériel et spirituel du genre humain.

Dès les premiers siècles, on faisait des offrandes le plus saint usage. Saint Justin, parlant des assemblées des fidèles, nous dit : " Les riches donnent librement " ce qu'il leur plaît de donner. Leur aumône est dé- " posée entre les mains de celui qui préside. Elle lui " sert à soulager les orphelins, les veuves, ceux que la " maladie ou quelque autre cause a réduits à l'indi-

" *gences, les infortunés*, qui sont dans les fers, les *vo-*
 " *yageurs* qui arrivent d'une contrée lointaine ; il est
 " chargé en un mot de *pourvoir aux besoins de toutes*
 " *les personnes qui souffrent.*" Au moyen-âge, on
 quêtait pour la construction d'un pont qui devait rap-
 procher des populations séparées ; pour la construc-
 tion d'un hôpital qui devait recueillir les vieillards ;
 pour la construction d'un couvent qui devait devenir
 un sanctuaire pour la prière, un asile pour le repentir,
 un foyer de science, une pépinière d'apôtres. On
 quêtait pour la rédemption des captifs. On quêtait
 pour la guerre sainte, pour les croisades, sans les-
 quelles l'Europe tout entière serait peut-être turque
 aujourd'hui. Décidément se déclarer l'ennemi des
 quêtes, c'est se déclarer l'ennemi du genre humain.

Les quêtes ruinent le peuple. Loin de là. Sans l'ap-
 pauvrir sur la terre, ainsi que nous venons de l'établir,
 elles l'enrichissent pour le ciel, elles lui donnent l'oc-
 casion de faire de bonnes œuvres qui seront récom-
 pensées dans la vie à venir. Pendant l'éternité tout
 entière, des milliers d'élus remercieront les quêteurs
 de leur avoir fait amasser des trésors que la rouille ne
 ronge pas et que les voleurs n'enlèvent pas. Nous ren-
 dons service en quêtant, puisque par là nous donnons
 occasion de faire le bien. C'est ce qui faisait dire à
 saint Thomas : " Il est permis de demander à quel-
 qu'un ce qui rend meilleure la condition de celui qui
 donne ; or par le fait même que quelqu'un donne l'au-
 mône, il améliore sa condition, puisqu'il mérite par ce
 moyen la vie éternelle. Donc, il n'est pas illicite de
 demander l'aumône.

Les quêtes ruinent le peuple. Non, non : ce qui ruine
 le peuple, c'est le luxe avec toutes ses fureurs et sous
 toutes ses formes ; c'est la débauche avec toutes ses
 orgies : c'est le cabaret, c'est le restaurant, c'est le
 théâtre, ce sont ces repas de Lucullus qui sont la
 honte de la génération présente et qui seront le scan-
 dale des générations à venir ; ce sont toutes les pas-
 sions que la religion proscrire. Chose étonnante ! Vous
 êtes intarissable quand il s'agit de faire passer la reli-
 gion pour hostile à la richesse des peuple : et vous ne
 dites pas un mot, pour condamner ce qui les ruine

réellement. N'est-ce pas là avoir deux poids et deux mesures ?

4. IL VAUDRAIT MIEUX NOURRIR LES PAUVRES QU'EMBELLIR LES ÉGLISES.

Disons d'abord avec l'Eglise que l'un et l'autre sont bons : *Oportuit hæc facere et illa non omittere*. La cause de Dieu et la cause du pauvre sont également sacrées ; je dis plus, ces deux causes sont unies l'une à l'autre, car, en général, ceux qui ne s'occupent pas de Dieu ne s'occupent pas des pauvres, et ceux qui s'occupent des pauvres s'occupent de Dieu.

Il vaut mieux nourrir les pauvres qu'embellir et orner les églises. Ces paroles sont-elles bien sincères sur vos lèvres ? N'êtes-vous point de ces hommes qui, quand on leur allègue les besoins de l'Eglise, allèguent les besoins des pauvres, et qui, quand on leur parle des besoins des pauvres, disent que les pauvres n'ont pas d'ordre, qu'ils dépensent au cabaret ce qu'on leur donne, qu'ils sont des fainéants, et que s'ils voulaient travailler, ils pourraient gagner leur vie.

Il vaut mieux nourrir les pauvres qu'embellir et orner les églises. Vous croyez par là faire la leçon au sacerdoce catholique. Mais il sait cela mieux que vous, et longtemps avant vous, il a agi en conséquence. L'histoire ecclésiastique ne nous montre-t-elle pas en effet des Evêques catholiques vendant les calices, les ciboires, les ostensoirs, afin d'avoir de quoi soulager les pauvres qu'ils regardaient comme le véritable trésor de l'Eglise ?

Il vaut mieux nourrir les pauvres qu'embellir et orner les églises. Voilà ce que vous nous dites. Eh bien, nous vous disons, nous : Il vaut mieux nourrir les pauvres qu'ornez vos appartements, vos tables, votre corps, par un luxe qui dévore vos revenus et vous met dans l'impuissance de soutenir les bonnes œuvres. Commencez par vous réformer vous-même, vendez ce bracelet, faites le sacrifice de ce diamant, de cette montre, vivez et vêtez-vous simplement, donnez l'exemple, puis seulement après vous aurez le droit de faire la leçon.

VIL.

L'ÉGLISE.

1. Toutes les religions sont bonnes. 2. C'est bien mieux d'être protestant que catholique; on est toujours chrétien, et c'est presque la même chose. 3. Les protestants ont le même Evangile que nous. 4. L'Eglise est l'ennemie du progrès. 5. Il n'est pas question du Pape dans l'Evangile. 6. J'ai ma religion à moi; je sers Dieu à ma manière.

1. TOUTES LES RELIGIONS SONT BONNES.

Toutes les religions sont bonnes, en ce sens qu'il vaut mieux en avoir une, n'importe laquelle, que de n'en pas avoir du tout; mais non point en ce sens qu'il est indifférent de professer celle-ci ou celle-là.

Vous pensez peut-être que, pourvu qu'on soit à peu près honnête homme, il importe peu que l'on soit Païen, Juif, Turc, Chrétien, Catholique, Protestant; que toutes les religions sont des inventions humaines, dont le bon Dieu doit fort peu s'inquiéter.

Mais, dites-moi, où avez-vous pris cela? Et qui vous a révélé que tous les cultes que l'on voit sur la terre soient également agréables au Seigneur?

Parce qu'il y a de fausses religions s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable? Et parce qu'on est entouré de trompeurs, n'est-il plus possible de discerner un ami sincère?

Vous avez découvert que Dieu accueille avec le même amour et le chrétien qui adore Jésus-Christ, et le juif qui ne voit en lui qu'un vil imposteur? qu'il est bon et permis d'adorer, à la place du Dieu suprême, dans les contrées païennes, Jupiter, Mars, Priape, Vénus? de rendre, en Egypte, les honneurs divins aux crocodiles sacrés et au bœuf Apis? chez les Phéniciens, de sacrifier ses enfants au dieu Moloch? en Gaule ou au Mexique, d'immoler des milliers de victimes humaines aux affreuses idoles qu'on y vénère? ailleurs, de se prosterner devant un tronc d'arbre,

devant des pierres, des plantes, des débris d'animaux, restes impurs de la mort ? de répéter du fond du cœur, à Constantinople : " Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète ! " à Rome, à Paris, d'abhorrer tous ces faux dieux, de mépriser ce même Mahomet comme un imposteur ?

Mais il est impossible que vous le croyiez sérieusement !—Voilà ce que vous dites, cependant : " Toutes les religions sont bonnes."

Pourquoi ne pas avoir plutôt le mérite de la franchise, et ne pas avouer que vous ne voulez pas vous donner la peine de chercher la vérité, qu'elle vous importe peu et que vous la tenez pour oiseuse ?

La recherche de la vérité religieuse, inutile ! insensé ! Et si, contrairement à votre affirmation, que rien n'appuie, Dieu a imposé à l'homme un ordre d'homages déterminé ? Si, entre toutes les religions, *une, une seule* est LA RELIGION, la vérité religieuse, absolue, comme toute vérité rejetant tout mélange, excluant tout ce qui n'est pas Elle ? ... à quel sort vous exposez-vous ? Croyez-vous que votre indifférence vous excusera devant le tribunal du souverain Juge ? Et pouvez-vous sans folie braver une si terrible perspective ?

Mais voyez donc la misère de l'homme sans *une* religion divine ! Voyez-le avec les pâles lueurs de sa raison, abandonné au doute, souvent même à l'ignorance la plus inévitable, la plus périlleuse, sur les questions fondamentales de ses destinées, de ses devoirs, de son bonheur ! " D'où viens-je ? Qui suis-je ? Où vais-je ? Quelle est ma fin dernière ? Comment dois-je y tendre ? Qu'y a-t-il par delà cette vie ? Qu'est-ce que Dieu ? Que veut-il de moi ? " etc., etc.

Laisée à ses seules forces, que répond la raison à ces immenses problèmes ? Elle balbutie, elle reste muette ; elle donne des probabilités, des *peut-être*, insuffisants mille fois pour nous faire surmonter la violence des passions, pour nous maintenir dans le rude sentier du devoir !...

Et vous voudriez que le Dieu de toute sagesse, de toute bonté, de toute lumière, ait abandonné de la sorte sa créature raisonnable, l'homme, le chef-d'œuvre de ses mains !

Non, non. Il a fait luire à ses yeux une céleste lumière qui, répondant aux besoins impérieux de son être, lui révèle, avec une divine évidence, et la nature, et la justice, et la bonté, et les desseins de ce Dieu, son premier principe et sa fin dernière ; une lumière qui lui montre la voie du bien et la voie du mal, ouvertes toutes deux devant lui, aboutissant, l'une à d'éternelles joies, l'autre à une éternelle punition ; une lumière qui, au milieu des fausses lueurs dont la corruption humaine l'a environné, se distingue par la seule splendeur de la vérité ; une lumière qui illumine, qui vivifie, qui perfectionne tout ce qu'elle pénètre...

Et cette lumière, c'est la *Révélation chrétienne*, le *christianisme*, la seule religion qui ait des preuves, la seule qui éclaire la raison, qui sanctifie le cœur, qui, ramenant toute notre perfection morale à la connaissance et à l'amour du bon Dieu, soit digne et de Dieu et de nous-mêmes.

Quelle langue humaine pourrait dire tous les titres du christianisme à notre croyance ?

Voyez-le, dès l'abord, remonter au berceau du monde par les Prophéties qui l'annoncent, par la foi, l'espérance, et l'amour des saints Patriarches, et par les cérémonies des cultes mosaïque et primitif qui le figurent !

Il a toujours été, en effet, une seule et même religion bien qu'il se soit développé en trois phases successives :

1. Dans la Religion patriarcale, qui dura depuis Adam jusqu'à Moïse ;

2. Dans la Religion juive, que Moïse promulgua de la part de Dieu, et qui dura jusqu'à l'avènement de JÉSUS-CHRIST ;

3. Dans la Religion chrétienne ou catholique enseignée par JÉSUS-CHRIST lui-même, prêchée par ses Apôtres.

Il se développait, dès l'origine, avec lenteur et majesté, comme toutes les œuvres de Dieu ; — comme l'homme, qui passe par l'enfance, puis par l'adolescence, avant d'arriver à la perfection de l'âge ; — comme le jour, qui passe par le crépuscule et l'aurore avant de luire en son plein midi ; — comme la fleur,

qui est un bourgeon d'abord, puis un bouton fermé, avant de laisser entrevoir les richesses de son sein.

Et ainsi le christianisme, *et lui seul*, embrasse l'humanité tout entière; il domine tout, le temps, les siècles. Il part de l'Éternité pour rentrer dans l'Éternité; il sort de DIEU pour se reposer éternellement en DIEU!

Tout en lui est digne de son auteur. Tout y est VÉRITÉ et SAINTETÉ. Et ceux qui l'étudient y découvrent une merveilleuse harmonie, une beauté, une grandeur, une évidence de vérité toujours croissantes, à mesure qu'ils en scrutent les dogmes.

Il touche et purifie le cœur, en même temps qu'il éclaire l'esprit. Il remplit l'homme tout entier.

Le caractère sublime, surhumain, incomparable de JÉSUS-CHRIST, son fondateur;

La perfection divine de sa vie;

La sainteté de sa loi;

La sublimité pratique de la doctrine qu'il a enseignée;

Son langage, qui est une folie s'il n'est divin;

Le nombre et l'évidence de ses miracles, reconnus même par ses ennemis les plus acharnés;

La puissance de sa croix;

Les circonstances de son ineffable Passion, toutes prédites à l'avance;

Sa résurrection glorieuse, annoncée par lui-même à *quatorze reprises* à ses disciples, et l'incrédulité même de ses apôtres, que l'évidence obligea de croire à la vérité de la résurrection de leur Maître;

Son ascension au ciel en présence de plus de cinq cents témoins;

Le développement surnaturel de son Eglise, malgré toutes les impossibilités naturelles, physiques et morales;

Les éclatants miracles qui ont accompagné par toute la terre la prédication de ses apôtres, prêcheurs ignorants et timides, changés tout-à-coup en docteurs et en conquérants du monde;

La force surhumaine de ses neuf millions de martyrs;

Le génie des Pères de l'Eglise écrasant toutes les erreurs par la seule exposition de la foi chrétienne;

La sainte vie des vrais chrétiens, opposée à la corruption et à la faiblesse naturelle des hommes :

La métamorphose sociale que le christianisme a opérée, et opère encore de nos jours, dans tous les pays où il pénètre ;

Enfin, sa durée, l'immutabilité de son dogme, de sa constitution, de sa hiérarchie catholique ; son indissoluble unité au milieu des empires qui tombent, des sociétés qui se modifient ; tout nous montre que le doigt de DIEU est là, et qu'il n'est en la puissance de l'homme ni de concevoir, ni de faire, ni de conserver une pareille œuvre.

Il y a donc, vous le voyez, *une vraie Religion*, UNE SEULE, la Religion chrétienne.

Elle seule est LA RELIGION, c'est-à-dire le lien sacré qui nous rattache à DIEU, notre Créateur et notre Père.

Elle seule nous transmet la vraie doctrine religieuse, ce que DIEU nous apprend sur lui-même, sur sa nature, sur ses œuvres, sur nous, sur notre éternelle destinée, sur nos devoirs moraux.

Toutes les autres prétendues religions qui enseignent ce que le Christianisme rejette, qui rejettent ce qu'il enseigne, paganisme, judaïsme, mahométisme, qu'elles qu'elles soient, sont donc fausses, et dès lors mauvaises. Ce sont des *inventions humaines*, tandis que la Religion est une institution divine. Ce sont des imitations sacrilèges de la vraie Religion, comme la fausse monnaie est une imitation criminelle de la véritable.

Ne serait-ce pas folie que de dire : "Toutes les pièces de monnaie *sont bonnes*," sans distinguer les vraies des fausses ?

Il serait encore plus insensé de répéter désormais cette parole à laquelle nous venons de répondre : "Toutes les religions sont bonnes."

C'est ou une impiété énorme ou une énorme sottise ; une impiété, si on la dit par indifférence ; une sottise, si on la dit par ignorance ou par étourderie.

2. C'EST BIEN MIEUX D'ÊTRE PROTESTANT QUE CATHOLIQUE ;
ON EST TOUJOURS CHRÉTIEN, ET C'EST PRESQUE
LA MÊME CHOSE.

Oui, *presque* ; comme la fausse monnaie est *presque* la même chose que la vraie. La seule différence, c'est que l'une est vraie, et que l'autre est fausse.

CATHOLIQUE et PROTESTANT, "*presque la même chose !*"

— Mais vous ne connaissez donc ni l'un ni l'autre ?

Là où l'Eglise catholique affirme, le protestant nie.

Le catholique a pour règle de sa foi l'enseignement infallible de l'Eglise.—Le protestant rejette l'Eglise, méprise son autorité et ne connaît que la Bible, qu'il interprète comme il peut et comme il veut.

Le catholique puise la vie chrétienne dans les sept sacrements de l'Eglise, et l'entretient principalement par la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.—Le protestant ne connaît pas ces sacrements ; il ne conserve que le Baptême, et encore !...

Le catholique adore dans l'Eucharistie Jésus-Christ, qui y est réellement présent.—Le protestant n'y voit qu'un symbole vide, un fragment de pain.

Le catholique vénère, invoque, aime la bienheureuse Vierge Marie, Mère du Dieu fait homme.—Le protestant a pour Elle un éloignement invincible qui va souvent jusqu'au mépris, jusqu'à l'aversion.

Le catholique vénère dans le Pape le Vicaire de Jésus-Christ, le chef des fidèles, leur Pasteur suprême, et le Docteur infallible de la loi de Dieu.—Le protestant ne voit en lui que l'Antechrist, le vicaire de Satan et l'ennemi de la Vérité, etc., etc.

Le Protestantisme est au Catholicisme ce que *non* est à *oui* et cela dans les points fondamentaux de la Religion.—Sauf cette discordance, c'est absolument "la même chose."

C'est bien mieux d'être protestant que catholique. Non, cela seul est *mieux*, ou plutôt cela est *bon*, qui est *vrai*. Le reste ne vaut rien.

Partez de ce principe évident : *Il n'y a pas de milieu entre la vérité et l'erreur.* Ce qui n'est pas vrai est faux, et ce qui n'est pas faux est vrai.

En religion, ce principe est encore plus important qu'en toute autre matière.—Il n'y a qu'une vraie religion : nous l'avons vu : c'est la religion de JÉSUS-CHRIST, qui embrasse tous les siècles, tous les peuples, tous les hommes, et qui, pour cette raison, a toujours été appelée *catholique* ou *universelle*.

Les sectes protestantes ne sont pas cette religion une et catholique de JÉSUS-CHRIST : le nom seul l'indique ; *donc* elles ne sont pas la vraie Religion : donc elles sont une erreur, une corruption du Christianisme.

Cela seul suffirait déjà. Mais examinons et allons plus loin.

JÉSUS-CHRIST, fondateur du Christianisme, en est le seul Maître. Personne ne l'a jamais nié.

Nul homme donc n'a le droit d'enseigner, de prêcher cette religion, s'il n'en est chargé par JÉSUS-CHRIST.

Si je venais vous dire : " Mon ami, vous êtes chrétien ? La religion chrétienne vous enseigne telle et telle doctrine, vous impose tel ou tel devoir. Eh bien, moi, je viens réformer tout cela. Au lieu de croire comme par le passé, croyez ce que je vous enseigne ; je vous débarrasse de tel ou tel de vos devoirs qui est gênant, je vous permets ce que votre religion vous défend," etc.

Vous me répondriez bien certainement : " Mais qui êtes-vous pour agir de la sorte ? Ma religion n'a qu'un Maître, Jésus-Christ. Est-ce lui qui vous a envoyé ? Quand et comment vous a-t-il envoyé ? Prouvez moi votre mission divine."

Eh ! bien. quand Luther, Calvin, Zwingli, Henri VIII, etc., il y a trois cents ans, se sont posés en réformateurs de la Religion chrétienne, cette difficulté du plus simple bon sens pouvait les arrêter dès le premier pas.

Beaucoup leur ont posé la question ; ils n'ont pu répondre, et les mauvaises passions seules ont accepté leur religion nouvelle.

Il n'y a donc que ceux qui en ont été chargés par Jésus-Christ qui aient le droit d'enseigner sa Religion. Mais ces envoyés, ces docteurs légitimes, *seuls* légitimes de la Religion, ces Pasteurs *légitimes* du peuple chrétien, qui sont-ils ? comment les reconnaître ?—Au moyen de deux observations bien simples.

La première est un grand fait historique, tellement évident, que les protestants de bonne foi ne pensent pas même à le nier, savoir : que le Pape, l'Evêque actuel de Rome, est le chef de la Religion catholique, et remonte, par une succession non interrompue de Pontifes, jusqu'à l'Apôtre saint Pierre; que, de tout temps, les Evêques catholiques ont été regardés comme les successeurs des Apôtres.

La seconde est l'explication de ce fait par la simple lecture des passages de l'Evangile où Notre-Seigneur Jésus-Christ donne à ses Apôtres et à *eux seuls* la mission sacrée de prêcher sa Religion à tous les hommes, et choisit entre les Apôtres eux-mêmes saint Pierre, pour être le Chef de toute l'Eglise, le lien d'unité des Pasteurs et des fidèles, le fondement immuable de l'édifice vivant qu'il doit élever.

Quoi de plus clair, je le demande, quoi de plus solennel que cette mission pastorale et doctorale des Apôtres ? — "RECEVEZ LE SAINT-ESPRIT, leur dit le Fils " de DIEU; DE MÊME QUE MON PÈRE M'A ENVOYÉ, MOI JE " VOUS ENVOIE. ALLEZ DONC : ENSEIGNEZ TOUTES LES " NATIONS : *baptisez-les au nom du Père et du Fils et " du Saint-Esprit. Prêchez l'Evangile à toute créature.* " VOICI QUE MOI-MÊME JE SUIS AVEC VOUS JUSQU'À LA " FIN DU MONDE. CELUI QUI VOUS ÉCOUTE, M'ÉCOUTE; " CELUI QUI VOUS MÉPRISE, ME MÉPRISE."

Et cette autre parole du Seigneur à saint Pierre ne porte-t-elle point avec elle son évidence ?

" *Tu es Pierre ; ET SUR CETTE PIERRE JE BATIRAI MON " ÉGLISE ; et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas " contre elle. C'EST À TOI QUE JE DONNERAI LES CLEFS DU " ROYAUME DES CIEUX, et tout ce que tu délieras sur la " terre sera délié dans les cieux.*" Par là, ainsi que l'ont entendu tous les siècles chrétiens, saint Pierre est établi par Jésus-Christ, Chef, Fondement immuable, Docteur infallible, Pasteur de toute son Eglise, de tous ses disciples.

Il n'y a presque pas besoin de raisonner sur ces paroles, tant elles sont claires :

1° Il y a une Eglise chrétienne, puisque Jésus-Christ dit : *mon Eglise.*

2° Il n'y en a qu'une seule ; car il ne dit pas : *mes Eglises*, mais *mon Eglise.*

3^e Et entre toutes celles qui se disent cette unique Eglise, laquelle est la vraie, la seule vraie ? Celle qui est fondée sur saint Pierre, gouvernée par saint Pierre, enseignée par saint Pierre toujours vivant dans son successeur, donc, l'Eglise catholique romaine, dont le Pape, successeur de saint Pierre, est le Pontife et le chef.

Quoi de plus simple que ce raisonnement ? il m'a suffi pour convaincre un protestant (qui s'est fait catholique depuis), et une dame russe schismatique.

Sur le point de monter au ciel, le Sauveur insista de nouveau, et confirma ce qu'il avait donné à saint Pierre, en lui disant : "*Sois le Pasteur de mes agneaux : sois le Pasteur de mes brebis.*" (S. Jean, ch. dernier.)

C'est donc au Pape et aux Evêques, Pasteurs actuels de l'Eglise catholique, qui *seuls* remontent par une succession non interrompue jusqu'à saint Pierre, chef des Apôtres et jusqu'aux Apôtres, que s'adressent ces grandes promesses de JÉSUS-CHRIST ; c'est à eux, *et à eux seuls*, qu'est confiée la mission d'enseigner, de prêcher, de conserver la Religion : ce sont eux, *et eux seuls*, qui sont les Pasteurs *légitimes* du peuple chrétien. Avec eux, *et avec eux seuls*, JÉSUS-CHRIST demeure jusqu'à la fin des siècles, pour les garder de toute erreur dans l'enseignement, et de tout vice dans la sanctification des âmes.

C'est donc en leur étant soumis et en écoutant leur enseignement que je suis assuré de connaître et de pratiquer la vraie Religion chrétienne.

Et remarquez ici les avantages immenses de cette *voie d'autorité* divine, claire et infaillible, que nous présente l'Eglise catholique. — Comme il est facile à un catholique de connaître, avec une certitude absolue, ce qu'il doit croire, ce qu'il doit éviter pour être chrétien ! Il n'a qu'à écouter son curé, envoyé par son Evêque, uni lui-même au Pape qui est le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, son ministre sur la terre, par qui il enseigne, par qui il décide souverainement ce qu'il faut croire, faire, et éviter.

Comme c'est beau et comme c'est simple ! aussi, voyez quelle *parfaite utilité* découle de cette autorité ! Partout la même foi, la même doctrine ; à Rome, à

Paris, en Chine, en Amérique, en Asie, en Afrique, partout le même enseignement religieux véritable, celui du Vicaire de Jésus-Christ lui-même ! Partout le même sacerdoce, celui dont le Pape est le Chef visible, et Jésus-Christ le chef invisible ! Partout le même sacrifice, le même culte, les mêmes sacrements, les mêmes moyens de sanctification et de salut !

Unité d'autant plus belle, d'autant plus surhumaine, que la société chrétienne gouvernée par le Pape (et elle seule), s'étend *sur toute la terre*.

Partout il y a des catholiques. Leur nom seul l'indique (c'est la remarque que faisait déjà saint Augustin, il y a quinze cents ans) : *catholique* veut dire *universel*. L'Eglise catholique embrasse tous les temps, tous les pays, tous les peuples. Et le jugement dernier arrivera, ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a annoncé, quand l'Eglise catholique aura prêché l'Evangile à tous les peuples de la terre.

Partout où elle pénètre, l'Eglise catholique répand la *sainteté* chrétienne. Elle produit partout et toujours la perfection la plus sublime dans ceux qui sont dociles à ses enseignements. Elle est la Mère des saints. Elle n'a cessé d'en enfanter depuis dix-neuf siècles, et de voir JÉSUS-CHRIST, son Dieu et son fondateur, confirmer par des miracles la sainteté de ses serviteurs.

Le PROTESTANTISME, au contraire (comme son nom seul le fait déjà soupçonner), est une *désorganisation* de tout cet ordre, sous le prétexte de réforme. Il y a de la révolte dans ce nom.

Divise en mille petites sectes qui s'anathématisent les unes les autres, et qui ne s'accordent que dans leur haine contre l'antique Eglise : luthériens, calvinistes, zwingliens, sacramentaires, anabaptistes, pédobaptistes, herrnhuters, évangéliques, anglicans, quakers, piétistes, méthodistes, trembleurs, plongeurs, etc., etc., (on en compte plus de deux cents), le protestantisme est *l'anarchie religieuse*.

Il a attaqué le Christianisme jusque dans son essence et dans sa constitution. Il a rejeté la règle fondamentale de la foi, qui est l'enseignement infallible et l'autorité divine du Pape et des Evêques, seuls pasteurs, seuls docteurs légitimes.—Et ainsi tout en parlant bien haut *de la foi*, il a anéanti *la foi*, c'est-à-

dire la soumission de l'esprit et du cœur à l'enseignement divin. Le protestant, en effet, ne croit qu'à sa propre interprétation de la parole de Dieu ; il se fait juge des controverses, à la place de ceux que JÉSUS-CHRIST a établis juges ; il croit à sa raison, non à la parole de Dieu qu'il lit dans sa Bible ; il n'a plus de *croyances*, il n'a plus que des *opinions*, variables comme lui-même, et il ne croit plus qu'à ses opinions. Aussi y a-t-il autant de religions que de têtes chez les protestants. Et même chaque tête en peut changer tous les jours. Je connais une famille protestante très honorable composée de quatre personnes, où chacune a une religion différente !

Pour cette même raison, le protestantisme flotte à tout vent de doctrine, varie chaque année, chaque jour, dans le symbole de sa foi. Il rejette, aujourd'hui, ce qu'il enseignait hier, il n'a ni unité, ni antiquité, ni universalité, ni stabilité.

Je défie un protestant de me dire nettement ce que tout le monde doit croire, sous peine de n'être point dans la vérité chrétienne.

"Tu varies, disait jadis Tertullien à Montan, donc tu erres."

Le protestantisme produit des vertus, parce qu'il a conservé des débris de la vérité au milieu de ses destructions ; mais ces vertus se ressentent du mélange. Elles sont presque toujours froides et orgueilleuses comme celles des pharisiens. Elles existent *malgré le protestantisme*. En réalité, elles sont *catholiques* ; elles appartiennent à l'Eglise. Plus les protestants sont protestants, moins ils ont de vertus chrétiennes ; plus ils se rapprochent de nous, plus leurs vertus sont réelles et vivantes. On a dit avec justesse de l'Angleterre protestante, qu'elle était, entre les autres sectes, "la moins difforme, parce qu'elle était *la moins réformée*."

Le protestantisme rejette tout ce qui est consolant, tendre et affectueux dans la Religion : la sainte présence de JÉSUS-CHRIST dans le Sacrement de son amour ; le tribunal de la miséricorde et du pardon ; l'amour et l'invocation de la Bienheureuse Vierge MARIE, cette douce Mère du Sauveur qu'il nous a donnée pour Mère au moment suprême de sa mort ;

l'invocation des Saints, nos frères aînés, nos amis, déjà entrés dans la patrie où ils nous appellent et nous attendent ; la prière pour les morts, etc., etc.

Il n'a point de culte religieux : car on ne peut donner ce nom à ce qui se passe dans la grande chambre nue qu'on appelle *le temple*.

Y êtes-vous jamais entré ? A la première vue, on croit ces assemblées pleines de l'esprit religieux. — Qu'on y regarde de près : il n'y a point là de véritable présence du bon Dieu ; on n'y sent point surtout *son amour*... Il faut se rappeler que les pharisiens étaient jadis plus réguliers que les autres dans le temple !...

Le vice fondamental du protestantisme, c'est la révolte, c'est *l'orgueil*.

Aussi est-il stérile en saints. Jamais il n'a fait une *vraie* sœur de charité, c'est-à-dire une humble et affectueuse servante de Dieu et de ses pauvres. Son zèle est fanatique ; ses adeptes fervents sont des illuminés, des mystiques vagues, qui se croient remplis de l'Esprit Saint, et à qui ce prétendu esprit révèle souvent de bien étranges choses !

Ses missionnaires sont des marchands de Bibles... Comparez-les donc aux Apôtres ou à nos missionnaires catholiques, héritiers du zèle, de la charité, des souffrances des apôtres, comme ils le sont de leur foi ! Quelle différence !

Ses *ministres* prêchent sans mission. Ce sont des messieurs habillés de noir, et prêchant une morale fade qui se résume en ceci : " Lisez la Bible, et faites ce que vous voudrez, pourvu toutefois que vous ne vous fassiez pas catholiques."

De quel droit enseignent-ils les autres ? Ils avouent, eux-mêmes qu'ils ne sont pas plus qu'eux, vu que tous les chrétiens sont prêtres, et selon un grand nombre, toutes les chrétiennes aussi... De quel droit viennent-ils interpréter la parole de Dieu à leurs frères ? sont-ils infailibles ? Puis-que toute la religion chrétienne est dans la lecture de la Bible, pourquoi viennent-ils y mêler leur parole humaine ?

Ces hommes mariés ne sont plus *les hommes de Dieu*, les époux de l'Eglise, les hommes du dévouement, du sacrifice, de la charité, de la chasteté, de la perfection...

Ainsi,—pour nous résumer,—opposées à la parole

expresse de JÉSUS-CHRIST ; opposées à la tradition historique de tous les siècles passés, opposées à l'idée de fixité, d'unité, de perfection inséparable de l'œuvre de DIEU, — les sectes protestantes, nées, les plus anciennes, il y a trois cents ans à peine, les plus nouvelles fabriquées, revues, augmentées et replâtrées sous nos yeux, dans notre siècle, ne sont pas, ne peuvent pas être la société ou Eglise, *une, sainte, universelle*, des vrais disciples de JÉSUS-CHRIST, *établie et constituée*, IL Y A DIX-HUIT CENTS ANS, *par les Apôtres* de ce divin Maître.

Je pourrais ajouter d'autres preuves ; montrer l'impossibilité absolue de prouver l'inspiration divine de l'Ecriture sainte, et spécialement de l'Evangile, sans l'infaillible autorité de l'Eglise ; — les absurdités que les protestants sont obligés de dévorer lorsqu'ils sont conséquents, et lorsqu'ils veulent demeurer fidèles à leurs principes ; — la liaison intime et logique qui existe entre les principes protestants et les doctrines anarchiques des révolutionnaires, etc. Ce que nous avons dit suffit grandement.

Donc, pour être *chrétien*, il ne suffit pas de croire que JÉSUS-CHRIST est DIEU, mais il faut, en outre, croire tout ce qu'il révèle.

Donc, *être chrétien et être catholique*, c'est une seule et même chose.

Donc, hors de l'Eglise catholique, il n'y a point de christianisme véritable, et comme le proclamait, *il y a seize cents ans*, saint Cyprien, Evêque et martyr : " NUL NE PEUT AVOIR DIEU POUR PÈRE, QUI NE VEUT POINT AVOIR L'EGLISE POUR MÈRE."

Donc, un protestant qui connaît la vraie Eglise, l'Eglise catholique, apostolique et romaine, gouvernée et enseignée par le Pape, *est obligé d'y rentrer, sous peine de perdre son âme*. — En religion, plus qu'en toutes choses, il faut quitter l'erreur dès qu'on la connaît, et adhérer à la vérité.

Donc enfin, il n'est pas plus vrai de dire : " Je puis être catholique, ou protestant, ou schismatique, sans cesser d'être chrétien," que de dire : " Je puis être turc, païen, juif ou chrétien, sans cesser d'avoir la vraie Religion."

3. LES PROTESTANTS ONT LE MÊME ÉVANGILE QUE NOUS.

Ils en ont la lettre, ils n'en ont pas l'esprit : " or, la lettre tue, dit l'apôtre saint Paul ; c'est l'esprit qui donne la vie. " — La lettre de l'Ecriture sainte tue les protestants, comme celle des prophéties a tué les juifs ; parce que, comme les juifs, les protestants rejettent l'enseignement des Pasteurs légitimes de l'Eglise, et ils se perdent.

L'Eglise est avant l'Ecriture. L'Eglise est l'institution divine fondée par Jésus-Christ pour conserver, expliquer, défendre, appliquer pratiquement la Révélation chrétienne, et par conséquent l'Ecriture sainte, partie principale de cette Révélation.

C'est l'Eglise, et l'Eglise seule, qui nous enseigne *infailliblement*, au nom et par l'autorité de JÉSUS-CHRIST, l'inspiration divine des Livres saints. C'est elle seule qui les distingue d'une manière souveraine des livres non inspirés. C'est elle seule qui fixe le sens véritable des passages obscurs ou contestés, avec la lumière du même Esprit qui a inspiré les Livres eux-mêmes. C'est d'elle, enfin, que les protestants ont reçu ces Livres.

Sans l'Eglise, la Bible et l'Evangile ne sont plus qu'une lettre morte, que des mots. Aussi le grand saint Augustin disait-il hautement aux hérétiques du quatrième siècle, qui lui opposaient des textes mal compris de l'Ecriture : "*Je ne croirais pas à l'Evangile, sans l'autorité de l'Eglise catholique.*"

4. L'ÉGLISE EST L'ENNEMIE DU PROGRÈS.

De quel progrès ? Il y a le bon et véritable progrès, qui est le développement de tout ce qui est utile aux hommes ; il y a aussi le faux progrès, le progrès menteur, qui ne s'occupe que du bien-être matériel, qui flatte les passions et les convoitises, aux dépens du salut de l'âme.

Ce second *progrès*, l'Eglise catholique le repousse, le combat avec l'énergie de son amour pour les hommes, parce qu'elle voit que c'est une maladie qui conduit à la mort, un mal et non un bien. Quant au

premier, qui seul mérite le nom de progrès, l'Eglise est son partisan le plus ardent, sa véritable amie. C'est elle qui l'a fait triompher des raffinements infâmes de la soi-disant *civilisation* païenne ; c'est elle qui l'a établi dans le monde ; c'est elle qui l'y maintient, quoi qu'on en dise : défendant partout la vraie liberté contre tous les despotismes, protégeant la vraie autorité contre les licences.

L'Eglise veut le progrès, mais le progrès dans la bonne voie, le progrès dans la vérité, le progrès dans le bien, dans l'ordre, dans ce qui constitue la paix, la joie, le bonheur, le salut.

L'autre n'est en réalité qu'une déception. L'expérience est là qui le montre chaque jour avec une évidence de plus en plus douloureuse.

Plus le luxe augmente, et plus le peuple est misérable ; plus la fièvre du commerce est ardente, et plus les ouvriers et les ouvrières sont pauvres, sont à la merci des gros marchands égoïstes.

Il y aurait bien des choses à dire sur tout cela, sur la démangeaison universelle de tout savoir, de tout lire ; sur la demi-science qui perd les peuples au lieu de les éclairer, etc., etc. Qu'il nous suffise de bien constater ce fait, que l'Eglise ne prend pas, comme nos fameux grands hommes et nos journalistes, les vessies pour des lanternes, et qu'elle ne favorise, dans le mouvement de nos sociétés modernes, que ce qui est bon et honnête, que ce qui est pur, utile, chrétien et selon Dieu.

5. IL N'EST PAS QUESTION DU PAPE DANS L'ÉVANGILE.

Il en est si bien question, que les protestants, se débattent vainement depuis trois siècles contre l'évidence écrasante des paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rapportées au seizième chapitre de l'Evangile de saint Mathieu. Ecoutez plutôt :

Notre-Seigneur, dans la plaine de Césarée, vient d'interroger ses douze apôtres sur l'opinion que les hommes avaient de lui : " Que dit-on de moi ? leur demande-t-il, et qui pense-t-on que je suis ? " Les apôtres répondent : " Quelques-uns croient que vous êtes Jean-Baptiste ressuscité ; d'autres que vous êtes le

prophète Elie ; d'autres encore, que vous êtes Jérémie ou l'un des anciens Prophètes.—Et vous, ajoute le Seigneur, que dites-vous de moi ? ” Alors Simon-Pierre s'avance devant son Maître, et répondant au nom de tous les autres, au nom de toute l'Eglise à venir : “ Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant, ” s'écrie-t-il avec amour, tu es Christus, Filius Dei vivi. Jésus le regarde avec une divine tendresse et lui dit : “ Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est point la chair ni le sang qui te l'a révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es PIERRE ; et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ; et les puissances de l'enfer ne remporteront point contre elle. C'est à toi que je donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans les cieux. ”

Voilà toute la Papauté catholique ; voilà résumée par le Christ lui-même, et exposée clairement et par la bouche de Dieu, l'autorité spirituelle et suprême du Pape, successeur de saint Pierre, sur le siège de Rome, et chef suprême de l'Eglise.

Remarquez tout d'abord quelle idée l'Evangile nous donne de la grandeur unique des prérogatives de saint Pierre ! “ Mon père t'a révélé, lui dit le Sauveur, que je suis le Christ, Dieu incarné, Fils éternel du Dieu éternel. A cause de cela, je te prends, je te choisis seul entre tous les hommes, pour être, comme je suis moi-même, un Être unique, un homme à part, au-dessus de tous : *et ego dico tibi* ; à cause de cela, moi, je dis à toi. Moi, le Christ ; à toi, le Vicaire du Christ. Moi, qui suis par nature le Souverain-Pontife du monde, le Père et le Monarque des âmes, le Chef de la Religion ; à toi, que je fais par ma grâce ce que je suis par nature : Souverain-Pontife, Père et Roi des âmes, Chef de la Religion.

Et que va dire JÉSUS-CHRIST à ce cher disciple, élu entre tous les disciples ? “ Tu es PIERRE. Par nature tu n'es que Simon, un pauvre pêcheur ; par grâce, je te change, toi et ton nom ; je te donne la solidité de la pierre, l'immobilité du roc, afin que sur ce roc, sur cette pierre, je puisse asseoir les fondements de mon Eglise. Au ciel, invisible, je serai la pierre angulaire,

la seule pierre immuable sur laquelle repose toute la Religion, tout le salut du monde ; sur la terre, au milieu des hommes, je te place, toi, mon Vicaire, comme un autre moi-même ; tu reposeras sur moi, et mon Eglise reposera sur toi ; et *super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* ; et sur cette pierre je bâtirai, j'établirai mon Eglise.

“ C'est parce que mon Eglise reposera ainsi sur toi et sur moi, sur moi en toi, que les puissances de l'enfer ne pourront jamais triompher d'elle ; et *portæ inferi non prævalebunt adversus eam*. Les puissances de l'enfer, c'est-à-dire la rage et la perfidie des juifs, la fureur des bourreaux, la puissance des Césars, la ruse des hérétiques, le nombre des barbares, les rébellions des faux chrétiens, l'ingratitude des hommes, les négligences et les faiblesses des ministres mêmes de la Religion, rien de tout cela ne prévaudra contre l'Eglise, parce que l'Eglise trouvera en toi la force, la vérité, l'appui nécessaires à son existence ; comme moi, mon Eglise aura ses jours de luttes et de ténèbres, de deuil et de sang ; mais toujours, pour elle comme pour moi, après la Passion, se lèvera radieux le soleil de Pâques.”

Pour réaliser son dessein, Notre-Seigneur donne à Pierre “ les clefs du royaume des cieux, et *tibi dabo claves regni cælorum* ” ; et avec ces clefs, signe de la domination suprême, il lui donne le pouvoir discrétionnaire, le pouvoir illimité et absolu de s'en servir pour former ou pour ouvrir, pour lier ou pour délier, lui déclarant de sa bouche infaillible que “ tout ce qu'il lierait sur la terre serait lié dans les cieux ; et tout ce qu'il délierait sur la terre, serait délié dans les cieux ; et *quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cælis, et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cælis*.” Rien n'est excepté : tout ce que tu lieras, tout ce que tu délieras ; donc, le Pape est constitué juge suprême et infaillible de toutes les questions qui peuvent intéresser le salut du monde ; juge suprême et infaillible de toutes les doctrines ; directeur suprême et infaillible de toutes les consciences, de toutes les sociétés, de toutes les institutions, en un mot, Père des hommes et des peuples, Protecteur de tous les droits, Pasteur du monde.

Tel est le Pape, dans la pensée du Christ ; tel est le Pape de l'Evangile ; tels sont les oracles et les décisions du Fils de Dieu. Aussi saint Léon le Grand, expliquant, il y a quinze siècles, cette même page de l'Evangile au peuple fidèle qui entourait sa chaire, déclarait-il que "cette parole est la parole de la vie, qu'elle porte au ciel ceux qui la reçoivent et la pratiquent, et qu'elle précipite ceux qui la rejettent jusqu'au fond des enfers."

Reconnaissant ces glorieux privilèges donnés au Pape par le divin Sauveur, l'Eglise, dans le Concile général de Florence, les a formulés dans un célèbre décret de foi, conçu en ces termes solennels : "Nous définissons et nous déclarons que le Saint-Siège Apostolique et le Pontife Romain tiennent le premier rang dans le monde ; que c'est lui, Pontife Romain, qui est le Successeur de saint Pierre, Prince des Apôtres, et le vrai Vicaire du Christ ; qu'il est le Chef de toute l'Eglise, le Père et le Docteur de tous les chrétiens ; et qu'entin à lui seul a été confié par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, en la personne du bienheureux Pierre, la pleine puissance de paître, de diriger et de gouverner l'Eglise universelle, ainsi que le témoignent les actes et les décisions des Conciles œcuméniques." Ainsi parle l'Eglise, d'accord en cela comme en toutes choses avec la très sainte parole de son divin Fondateur.

Que vient-on donc nous dire que l'Evangile ne parle pas du Pape ? Il parle du Pape comme il parle de la Sainte-Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, etc. ; s'il ne prononce pas le nom, il parle de la chose, ce qui est l'essentiel et l'unique nécessaire. L'ignorance ou la mauvaise foi peuvent seules s'y méprendre.

"Mais du moins l'Evangile ne parle pas du pouvoir temporel ?"—Sans doute ; et il n'avait pas besoin d'en parler. Quand on parle d'un homme, parle-t-on de sa chemise et de ses habits ? et l'armure ne suit-elle pas tout naturellement le guerrier ? Le pouvoir temporel du Pape n'est que cela ; c'est un vêtement de décence et d'honneur que les peuples chrétiens ont donné à leur Père ; c'est une armure que les soldats du Christ ont donnée à leur chef pour le préserver plus sûrement des

coups et des surprises de l'ennemi ; c'est parce qu'on veut détruire la Papauté que, depuis plusieurs siècles, on attaque son temporel. Si jamais le diable réussit à le lui enlever *défnitivement*, il aura porté au Vicaire du Christ et à l'Eglise entière un de ses coups les plus redoutables.

6. J'AI MA RELIGION À MOI ; JE SERS DIEU À MA MANIÈRE.

Et votre manière, n'est-ce pas, c'est de ne pas le servir ? C'est comme les gens qui entendent par "la liberté de conscience" la liberté de ne pas avoir de conscience.

Non, chacun n'est pas libre de servir Dieu comme il l'entend, mais il doit servir Dieu, comme Dieu veut être servi, et non autrement.

Cela vous regarde ; il est vrai, mais il y a quelqu'un que cela regarde aussi : c'est l'Eglise, à qui Dieu a ordonné de vous apprendre comment vous devez le servir : "Allez, a-t-il dit aux premiers Evêques de son Eglise, allez, enseignez TOUS LES PEUPLES ; APPRENEZ-LEUR A OBSERVER TOUS MES COMMANDEMENTS. Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise ; et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde."

La Religion chrétienne (ou catholique, c'est la même chose) est la *seule* vraie Religion, nous l'avons vu plus haut ; elle est donc le seul véritable et légitime service de Dieu.

Tout homme donc :

1. Qui ne croit pas toutes les vérités chrétiennes que l'Eglise enseigne, qu'elle a résumées dans le Symbole des Apôtres, et qu'elle explique dans les catéchismes catholiques ;

2. Qui ne pratique pas de son mieux les dix commandements de Dieu et les lois que font les Pasteurs de l'Eglise ;

3. Qui ne pratique pas les vertus chrétiennes (la chasteté, l'humilité, la douceur, le détachement, l'obéissance, etc.), et ne fuit pas les vices opposés à ces vertus ;

4. Qui n'emploie pas les moyens de salut que l'Eglise

propose à ses enfants, c'est-à-dire la prière et les Sacrements ;

Tout homme, dis-je, qui ne sert pas Dieu de la sorte, *ne le sert pas réellement*. Il offre à Dieu un culte dont Dieu ne veut pas ; il veut arriver par une voie différente de celle qui lui est tracée ; il a l'apparence de la Religion, mais il n'en a pas la réalité.

Vous n'êtes donc pas libre de servir Dieu comme vous l'entendez ; surtout vous n'êtes pas libre de ne pas le servir du tout.

VIII.

LE PRÊTRE.

1. Les prêtres sont des hommes comme les autres. 2. Les prêtres sont les heureux du siècle. 3. Les prêtres n'entendent rien à l'esprit du siècle. 4. Les prêtres s'occupent de politique; ils influencent. 5. Il y a eu de mauvais prêtres.

LES PRÊTRES SONT DES HOMMES COMME LES AUTRES ; LE
PAPE ET LES ÉVÊQUES SONT DES HOMMES ; COMMENT
DES HOMMES PEUVENT-ILS ÊTRE INFAILLIBLES ?

JE VEUX BIEN OBÉIR À DIEU, MAIS NON
PAS À DES HOMMES COMME MOI.

C'est comme si un soldat disait : "Je veux bien obéir au roi ; mais je n'obéirai ni à mon général, ni à mon colonel, ni à mon capitaine, car ils sont *sujets* du roi comme moi."

Auriez-vous beaucoup de peine à lui répondre ?

Ma tâche ici n'est pas plus difficile.

L'Eglise, il est vrai, est composée *d'hommes* : le Pape, les Evêques, les Prêtres sont des hommes.

Mais ce sont des hommes que Jésus-Christ même a revêtus de sa puissance spirituelle et de l'autorité divine.

Et, à cause de cela, ce ne sont pas *des hommes comme les autres*.

Les Apôtres, qui furent les premiers Evêques de l'Eglise, ont été envoyés aux hommes par Notre-Seigneur Jésus-Christ comme d'autres *lui-même*. Leur obéir, ce n'est pas obéir à des hommes, mais à Dieu, à Jésus-Christ. Leur désobéir, mépriser leurs lois, c'est désobéir à Dieu, c'est mépriser Jésus-Christ. "Qui vous méprise me méprise."

Ce n'est pas à l'homme que je me soumetts, c'est à Dieu, qui exerce par lui son autorité sur moi.

La seule différence entre les commandements de Dieu et les commandements de l'Eglise, c'est donc que les premiers nous sont adressés directement par le Seigneur et les seconds indirectement, par l'intermédiaire de ses envoyés; mais c'est toujours Dieu qui commande.

Ce n'est pas non plus, à proprement parler, *l'homme* qui est infallible dans le Pape, c'est Jésus-Christ, c'est Dieu, qui le revêt de sa vérité pour qu'il ne puisse enseigner l'erreur aux peuples chrétiens.

Aussi, en matière d'obéissance religieuse, ne faut-il pas faire attention aux qualités personnelles du Pape, ou de l'Evêque, ou du Prêtre qui nous administre les choses saintes, mais seulement à son autorité légitime, à son caractère de Pape, ou d'Evêque, ou de Prêtre.

C'est la raison pour laquelle les défauts, quelquefois même les vices d'un Prêtre (ce qui, DIEU merci, est rare), ne doivent point diminuer en nos cœurs le respect, la foi, l'amour de la Religion.

Ces faiblesses sont le fait de *l'homme* et non du *prêtre*. Elles ne peuvent atteindre le sacerdoce dont il est revêtu. Le crime de Judas a-t-il souillé son ministère ?

C'est encore la raison pour laquelle la Messe, l'absolution, etc., d'un mauvais Prêtre sont aussi *valides* que la Messe, que l'absolution, etc., d'un Prêtre fidèle. La consécration a lieu par les paroles de l'un comme par celles de l'autre; les péchés sont remis par celui-ci comme par celui-là; parce que ces actions sont le fait du *Prêtre* et non de *l'homme*, et que les péchés d'un Prêtre ne lui enlèvent pas le caractère indélébile du sacerdoce.

Le prêtre prévaricateur est bien coupable; mais son sacerdoce reste toujours le même; c'est celui de Jésus-Christ, que rien ne peut altérer ni détruire.

2. LES PRÊTRES SONT LES HEUREUX DU SIÈCLE.

Détrompez-vous, car ils souffrent un martyre de tous les jours. Ils voient d'un côté le Christ et l'Evangile, en dehors desquels il n'y a pas de salut, et de l'autre, ils voient ce que l'on appelle le monde, marcher en dehors du Christ et de l'Evangile ; ils voient Dieu qui est offensé, les âmes qui se perdent, le ciel qui se dépeuple, l'enfer qui engloutit des milliers de victimes. Vous pensez qu'un tel spectacle trouve le prêtre impassible, vous le prenez donc pour un être indifférent, à qui il importe peu que Dieu soit béni ou maudit, que les âmes se sauvent ou qu'elles se damnent. Eh ! bien, permettez-moi de vous dire que vous ne savez pas ce que c'est qu'un prêtre, et que, pour cela, vous nous jugez mal. Cet homme que vous croyez si heureux déplore sans cesse, comme Job, comme Jérémie, comme Salvien, les maux de l'humanité qu'il est appelé à guérir et qui ne veut pas être guérie. A l'exemple de David, il *sèche de douleur à la vue des ennemis du Seigneur*. Oui, le ministère est pénible, surtout au dix-neuvième siècle, où une impiété ricanouse dénature toutes nos intentions, épie toutes nos démarches, cherche à paralyser tous nos efforts. Ce serait à ne pas y tenir, si on ne levait pas les yeux plus haut que la terre. Non-seulement le prêtre souffre, en voyant s'insurger contre le Christ les mécréants de profession, mais encore, en voyant ceux-là même qu'il a initiés à la connaissance de la vérité lui échapper bientôt. Combien de jeunes gens qu'il a baptisés, qu'il a instruits, qu'il a absous, qu'il a admis à la table sainte, qu'il a portés dans son cœur, comme une mère y porte ses enfants, combien de jeunes gens qui l'évitent, qui le fuient, qui rougissent de le reconnaître pour leur pasteur et leur père, et ne le paient que d'ingratitude. Ne sentez-vous pas qu'une telle défection est navrante pour le prêtre réduit à se dire, afin de donner un libre cours à sa douleur : " Je possédais une vigne, je l'avais " entourée d'une haie, j'en avais enlevé les pierres, " j'avais choisi les plus beaux plans, j'espérais des " fruits excellents, elle n'a produit que des fruits sa- " vages. Que pouvais-je de plus pour elle ? Pourquoi,

"au lieu de fruits excellents, en a-t-elle produit de " mauvais ? "

Et encore : " Mon peuple, que t'ai-je fait ? " En quoi " t'ai-je blessé, réponds-moi. " Et encore : " Est-ce là " ce que tu rends au Seigneur ? "

Les prêtres sont les heureux du siècle. Mais ils sont obligés, par leur vocation, de s'abstenir des plaisirs les plus goûtés et les plus recherchés du siècle. Ils passent leur vie dans la retraite, la solitude, le silence, et la pratique des plus austères vertus.

Vous n'avez donc jamais réfléchi sur la nature du ministère qu'ils exercent ? Hier, c'était un conseil à donner sur des matières épineuses et délicates ; aujourd'hui, c'est une remontrance à faire ; demain, ce sera un scandale à détruire ; après-demain, ce seront des désordres et des abus contre lesquels il faudra tonner ; tantôt, c'est un malade, dont il faut recueillir le dernier soupir au milieu d'une famille en pleurs ; tantôt, c'est une démarche qu'il faut faire pour rappeler à ses devoirs un chrétien qui s'oublie ; tantôt c'est une plaie hideuse à laquelle il faut porter un remède efficace, et souvent, au milieu de tant d'efforts, c'est la stérilité du ministère.

Voilà quels sont les devoirs du prêtre. Leur accomplissement est-il de nature à le rendre heureux, comme le monde l'entend ? Ah ! si vous saviez ce que c'est que la charge des âmes et la sollicitude pastorale qui en est la conséquence, vous changeriez de langage, et vous diriez que sans l'espérance du siècle à venir, le prêtre serait dans le siècle présent le plus à plaindre des hommes, selon le mot de saint Paul.

Le sacerdoce est un désœuvrement. Cela est-il bien certain ? Le prêtre n'a-t-il pas tous les jours un office à réciter, la messe à célébrer, des devoirs de piété à accomplir, la science sacrée à étudier, des malades à consoler, des pécheurs à exhorter pour les ramener à Dieu ?

N'a-t-il pas à annoncer la parole sainte à son peuple, s'adressant tantôt à l'enfance dans les catéchismes, tantôt à la jeunesse dans les instructions particulières, tantôt à l'âge mûr dans le prône, l'homélie ou le sermon ?

N'a-t-il pas à entendre les confessions, non-seulement

pendant le carême et le temps pascal, mais encore dans le cours de l'année ecclésiastique, pour préparer les fidèles à célébrer, par la réception de l'Eucharistie, les mystères de Jesus et de Marie, les fêtes des saints ?

N'a-t-il pas des enfants à disposer à la première communion par des confessions fréquentes, par des enseignements quotidiens ?

N'a-t-il pas à rendre les mille services que le peuple chrétien, guidé par la confiance, vient sans cesse lui demander ?

N'a-t-il pas tous les soins et toutes les préoccupations qu'entraîne l'administration temporelle et spirituelle des paroisses ?

Le prêtre est le grand promoteur des œuvres de Dieu, il faut qu'il pense à tout, qu'il pourvoie à tout, qu'il soit partout. Comme on l'a dit, le ministère ecclésiastique consiste à réparer constamment des brèches dans un mur qui tombe toujours.

Avouez-le donc, si jusqu'alors vous avez dit que les curés n'ont rien à faire, c'est parce que vous avez répété en écolier ce que vous avez entendu dire, sans examiner si cela était la vérité.

Le sacerdoce est un désœuvrement. Ce qui vous trompe, c'est que vous vous imaginez que le prêtre est oisif quand vous ne le voyez pas à l'œuvre. Or, la réalité est loin d'être selon vos imaginations, parce que l'action du prêtre, étant spirituelle, elle est en partie secrète. Les prêtres prient, vous ne les voyez pas prier, et vous vous figurez qu'ils ne font rien. Les prêtres étudient, vous ne les voyez pas étudier et vous vous figurez qu'ils se reposent. Les prêtres paraissent en chaire pendant une demi-heure ou une heure, et vous vous figurez que leur prédication ne les occupe pas un laps de temps plus considérable. Tout cela est-il juste ? Pour parler convenablement pendant une heure, ne faut-il pas une longue préparation, non seulement éloignée, mais prochaine ? Ne faut-il pas être plusieurs jours sous le poids de ce qu'on veut dire ? Bourdaloue ne travaillait-il pas à ses chefs-d'œuvre pendant six mois ? Un sermon ne demande-t-il pas des recherches et des méditations ? Ne demande-t-il pas d'être écrit,

revu, corrigé et transcrit ? Ne demande-t-il pas d'être appris et prononcé ? Il n'en est pas des lettres où le travail est intérieur et mystérieux, comme des arts mécaniques dans lesquels il est visible. Il ne faut pas croire qu'un homme de pensée ne fasse rien quand il paraît ne rien faire. Son esprit travaille alors même que son corps repose.

**3. LES PRÊTRES N'ENTENDENT RIEN À L'ESPRIT DU SIÈCLE :
ILS SONT EXAGÉRÉS, FANATIQUES, ET TROUBSENT
LES CONSCIENCES.**

Avant d'entrer en matière, faisons observer qu'il est bien fâcheux et bien regrettable que vous n'ayez pas reçu du ciel la vocation à l'état ecclésiastique et l'onction sacerdotale. En effet, si vous étiez prêtre, vous pourriez revêtir l'étole et le surplis, monter en chaire, et de là gouverner les paroisses. Sans doute qu'avec votre esprit et votre intelligence des besoins du siècle, tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes, et l'optimisme, qui n'est qu'une chimère, se trouverait réalisé, comme par enchantement, dans cette vallée de larmes et de deuil. Mais, puisqu'il n'en est pas ainsi, et que c'est à nous que Dieu a confié la direction des fidèles, vous nous permettrez sans doute de nous défendre et de vous parler avec franchise, car ce qu'il y aurait de plus pénible pour nous, ce serait de continuer à vivre sans nous être acquittés envers la vérité.

Les prêtres n'entendent rien à l'esprit du siècle. Mais cela doit être, puisqu'il y a opposition entre l'Evangile et le siècle. Il est dit, en effet, que le démon *est le dieu de ce siècle, qu'il ne faut pas se conformer au siècle, que le siècle tout entier est plongé dans le mal, que le partisan du siècle ne peut être serviteur de Jésus-Christ.* Il faut donc choisir entre l'Evangile et le siècle. Ne pardonneriez-vous pas au prêtre d'opter pour l'Evangile contre le siècle ? Par sa mission, il est appelé à combattre l'esprit du siècle pour réformer le siècle. En principe, ne doit-on pas être l'adversaire de ce que l'on doit réformer ? Est-on porté à réformer ce que l'on aime ? Et certes, quel est l'esprit du siècle ? C'est un esprit d'impiété, de débauche, de sensualisme,

de cupidité, d'injustice. Et après cela, vous voudriez que nous acceptassions l'esprit du siècle; que nos pensées, que nos paroles, que nos actions fussent selon le siècle. Vos exigences ne sont-elles pas tyranniques? Des hommes dont la mission descend du ciel, peuvent-ils marcher à l'unisson du siècle?

Les prêtres n'entendent rien à l'esprit du siècle. Mais n'est-il pas facile de se convaincre, par la manière dont ils le combattent, qu'ils le connaissent assez bien? S'ils prêchent sans cesse l'humilité, le détachement des richesses, la mortification de la chair, la simplicité dans les mœurs, la sobriété: n'est-ce pas une preuve qu'ils savent que le mal du siècle, c'est l'orgueil, la convoitise, la volupté, le luxe, la bonne chère, l'égoïsme sous toutes ses formes? Qui s'est jamais avisé de prétendre qu'un médecin qui applique à une maladie le remède convenable, n'entend rien à cette maladie?

Les prêtres sont exagérés et fanatiques. Quoi! lorsque les mauvais sont si ardents pour le mal, lorsqu'ils développent sans pudeur et au grand scandale de tout ce qui est honnête, les théories les plus perverses, les doctrines les plus corruptrices, les systèmes les plus infernaux, vous voudriez que le prêtre restât impassible, silencieux, ou qu'il prit le ton tranquille de l'homélie et du prône. Pour qui donc le prenez-vous? Pour un mercenaire qui parle parce qu'il faut parler. Eh! bien, il n'est pas cela. Le prêtre a foi dans ce qu'il dit, il sait que le salut du monde n'est possible que par les grands mystères dont il est l'interprète et le dispensateur; il croit dès lors, avec raison, qu'il ne peut recourir à des paroles trop brûlantes pour abattre les hauteurs qui s'élèvent contre la science de Dieu. Et ici, je le demande, n'est-il pas vrai que si, dans certains cas particuliers, sa parole était trop calme, il laisserait à penser ou que le mal n'est pas grave, ou qu'il ouvre la bouche uniquement pour qu'on ne puisse pas lui reprocher de s'être tu? L'Eglise est notre mère, de grâce! pardonnez-nous de ne pas la sacrifier en la défendant avec trop de mollesse.

Les prêtres sont exagérés et fanatiques. Avez-vous jamais réfléchi à cette vérité, que le prêtre est responsable devant Dieu du salut de ses frères, et qu'un jour,

il lui en sera demandé compte, âme pour âme, sang pour sang ? Avez-vous jamais pensé que le prêtre ne peut se sauver sans faire des efforts suprêmes pour sauver ceux qui lui sont confiés, et qu'il se perdra lui-même, s'il laisse son troupeau se perdre ? avez-vous jamais pensé que le prêtre est, par état, l'apôtre de la vérité, le censeur et le préfet des mœurs, le défenseur des intérêts de Dieu, et qu'il a le devoir de parler, non pas seulement tout bas à l'oreille, mais encore tout haut et jusque sur les toits ? Dès lors, peut-il se condamner au silence ? N'est-il pas vrai que quand il s'agit du salut éternel des âmes, on ne peut protester avec trop de force contre les scandales ? N'est-il pas vrai que si le clairon ne fait entendre que des accents incertains, nul ne se préparera au combat ? N'est-il pas vrai que, dans toute la suite des siècles ecclésiastiques, l'audace et la tyrannie des mauvais se sont accrues en raison directe de la tiédeur du clergé ? N'est-il pas vrai que nous vivons dans un temps où le bien ne peut être fait que par ceux qui en ont la passion, et que plus le mal est grand, plus le remède doit être énergique ?

Si donc le prêtre ne paraissait pas exagéré aux yeux d'un certain monde, il n'accomplirait pas sa mission, il attirerait sur lui les plus terribles anathèmes. Faudra-t-il que, pour plaire au monde, le prêtre perde à la fois pour l'éternité, et le peuple chrétien et lui-même ? Non. Pasteur qui a la mission de sauver les âmes, il ne pourra jamais se résoudre à parler comme les rhéteurs qui n'ont d'autre but que de parfaire des phrases.

Les prêtres sont exagérés et fanatiques. Je le comprends : il faudrait que le prêtre vous tint des discours remplis de mensonges agréables ; qu'il passât sous silence tout ce qui pourrait vous contrarier le plus légèrement ; qu'il accommodât à tous vos goûts, à toutes vos fantaisies, la religion sur laquelle vous devez vous réformer. Mais sommes-nous maîtres de la vérité, pour la sacrifier lâchement sur l'autel des passions ? N'est-ce pas à la passion à céder devant l'Evangile, plutôt qu'à l'Evangile de céder devant la passion ? Après avoir fait une première concession, ne faudrait-il pas en faire une seconde, puis une troisième, attendu que l'on n'a plus de raison de ne pas céder partout et tou-

jours, quand une fois l'on a cédé sans raison sur un point fondamental ? De mitigation en mitigation, d'accommodement en accommodement, d'adoucissement en adoucissement, de transaction en transaction, d'attemolement en attemolement, n'en serions-nous pas bientôt réduits à ne plus oser prononcer publiquement le nom de Jésus-Christ ? N'arriverions-nous pas bientôt à la ruine totale du christianisme, au vide dont la nature a horreur, à la table rase, à la nullité, au rien ? Non, non ! il ne peut en être ainsi. La force du Christianisme, c'est la force même de la vérité, il faut que la vérité soit publiée. Celui qui croirait devoir ne pas l'annoncer dans toute sa teneur, celui-là jetterait ses armes ; bientôt il verrait la victoire lui échapper, le sceptre lui tomber des mains, et ceux-là même qui lui avaient conseillé une fausse modération, insulter à sa défaite et à sa honte. Ecrivez-vous donc plutôt avec Bossuet parlant des prêtres : " Qu'ils nous reprennent, pourvu qu'ils nous guérissent ; qu'ils nous blessent, pourvu qu'ils nous sauvent, qu'ils disent ce qu'il leur plaira, pourvu qu'ils disent la vérité."

Ils troublent les consciences. Ne vaut-il pas mieux jeter des troubles salutaires dans les consciences, que de les laisser s'endormir dans une fausse sécurité ? N'y a-t-il pas de la charité à avertir du danger qu'il court le voyageur qui va à l'abîme ? N'y aurait-il pas de la cruauté à garder le silence ?—Puis, les ennemis de Jésus ne disaient-ils pas déjà : " Il agite le peuple par ses prédications dans toute la Judée."—" Il fanatise les masses, pour parvenir à la domination."—" Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous."—Nous sommes glorieux et fiers d'encourir les reproches que l'on faisait au Sauveur lui-même ; c'est une preuve que nous avons hérité de son esprit. Nous nous reconnaissons pour des prêtres fidèles, à ce signe que les injures et les calomnies dont nous sommes l'objet sont les mêmes qui furent vomies contre Jésus-Christ.

4 LES PRÊTRES S'OCCUPENT DE POLITIQUE, ILS INFLUENCENT. SI ON LES LAISSE AGIR, ILS FERONT BIEN TÔT DE NOUS DES DÉVOTS. ILS FERAIENT BEAUCOUP MIEUX DE DIRE LEUR MESSE ET LEUR BRÉVIAIRE. QU'ILS RESTENT DANS LE SANCTUAIRE, SUR LE TERRAIN DES CHOSES RELIGIEUSES, ET QU'ILS NE S'OCCUPENT PAS DES AFFAIRES DU SIÈCLE.

Les prêtres s'occupent de politique. Est-ce qu'ils ne sont pas citoyens comme les autres hommes ? Est-ce qu'ils n'obéissent pas à Cesar, et ne lui paient pas l'impôt ? Est-ce que leurs veilles, leurs sueurs, leur sang ne sont pas pour le pays ? Si les prêtres sont citoyens, et accomplissent leurs devoirs de citoyens, pourquoi n'auraient-ils pas le droit de s'occuper de la chose publique ? Pourquoi seraient-ils hors la loi, eux qui s'acquittent envers la loi ? Pourquoi se montreraient-ils indifférents aux destinées de la patrie ? Saint Paul n'invoquait-il pas ses droits de citoyen romain ? Et, remarquez-le, vous n'avez pas à nous opposer les martyrs qui ne savaient que souffrir et mourir, car ils vivaient dans des siècles où l'on ne pouvait être en même temps citoyens et chrétiens, attendu qu'alors quiconque entraînait dans l'Eglise était par cela seul mis hors la loi.

Les prêtres s'occupent de politique. Pourquoi ne s'en occuperaient-ils pas ? Est-ce que la politique est une science indépendante ? Ne relève-t-elle pas de la morale, comme la morale relève de la religion, et par là même, n'est-ce pas au prêtre à la diriger au nom de la religion, à dire ce qui est bien, ce qui est mal, ce qui est permis, ce qui est défendu par la loi du Dieu véritable dont il est l'organe ? Ne pourrait-on pas établir cette suite de propositions : Il n'y a pas de vraie politique en dehors de la vraie morale : il n'y a pas de vraie morale en dehors de la vraie religion ; il n'y a pas de vraie religion en dehors du vrai christianisme ; il n'y a pas de vrai christianisme en dehors du catholicisme ou de l'Eglise catholique ; donc il n'y a pas de vraie politique en dehors de la direction de l'Eglise. Sortez de là, il faut retomber dans le machiavélisme qui légitime le mensonge, méprise la parole donnée, et

toute aux pieds les serments. Quoi qu'en ait dit un Gallicanisme rampant, César ne relève pas seulement de Dieu et de son épée, il relève aussi de l'autorité religieuse ; il doit se confesser non seulement en tant qu'il est homme, mais encore en tant qu'il est prince. L'Eglise n'a pas seulement reçu la mission de diriger les individus et les familles, elle a reçu aussi celle de diriger les sociétés, attendu que les sociétés sont composées d'individus et de familles. Dire que la loi est athée et que les gouvernants ne doivent pas se confesser, c'est tenir un propos voltairien et par là même sot. Dieu n'envoyait-il pas ses prophètes aux rois aussi bien qu'aux particuliers ? Chez tous les peuples, le sacerdoce n'est-il pas intervenu quand il s'est agi des affaires publiques et des destinées du pays ? N'y a-t-il pas des circonstances dans lesquelles le prêtre doit évidemment intervenir, par exemple, lorsqu'il s'agit d'élire des représentants ? Ne s'agit-il pas souvent dans ces circonstances d'une guerre sainte, d'une croisade contre l'impiété ? L'élection d'un homme impie ou immoral n'est-elle pas une action impie et immorale ? Le prêtre ne doit-il pas s'y opposer ? N'aura-t-il d'autre droit que celui de pleurer et de gémir, en voyant arriver au pouvoir des monstres qui attaqueraient la religion dont il est le défenseur ? N'aura-t-il d'autre devoir que celui de tendre le cou et de se laisser égorger, pour le plus grand amour de la paix et de la tranquillité ? Quand la vérité est en péril, chacun ne doit-il pas se montrer soldat, et se porter là où l'ennemi cherche à faire brèche ? Quoi ! il est permis au rabbin, au ministre d'engager ses coreligionnaires à élire des juifs, des protestants, ne sera-t-il pas permis au prêtre catholique d'engager ses coreligionnaires à élire des catholiques ? Songez que dans les sociétés modernes où le peuple élit ses représentants, et où les représentants décident sur une multitude de questions politico-religieuses, il s'agit presque toujours de religion lorsqu'il s'agit de politique.

Les prêtres influencent. Mais n'ont-ils pas raison, puisque leur influence est salubre ? Que deviendrait le monde si, lorsque les mauvais influencent de toutes parts pour le mal, les bons n'influencent pas pour le bien ? La civilisation ne serait-elle pas bientôt la proie

des barbares ? La terre ne deviendrait-elle pas bientôt une géhenne ?

Ils feraient beaucoup mieux de dire leur messe et leur bréviaire. Mais leurs préoccupations sociales ne les empêchent pas de les dire. Il y a plus, c'est en les disant qu'ils apprennent à se dévouer pour le bien public, et par là même à s'occuper de la chose publique. C'est en récitant son bréviaire que le prêtre se rappelle sans cesse qu'il est placé dans le monde comme une colonne de fer, comme un mur d'airain, contre les princes, contre les peuples de la terre. C'est en disant la messe qu'il apprend à résister jusqu'au sang, puisqu'alors il célèbre le sacrifice d'un Dieu qui a répandu son sang pour la cause immortelle de la vérité. En nous envoyant à notre bréviaire et à notre missel, vous nous renvoyez donc à des livres qui justifient notre conduite et font justice de vos injures. Vous êtes condamnés même par les autorités que vous invoquez.

Ils feraient beaucoup mieux de dire leur messe et leur bréviaire. Mais que serait-il arrivé si saint Léon le grand, si saint Loup s'étaient contentés de dire leur messe et leur bréviaire, et ne s'étaient pas opposés au farouche Attila ? Des populations entières n'auraient-elles pas été victimes de ce fléau de Dieu ? Que serait-il arrivé si saint Rémi et les évêques du moyen-âge s'étaient contentés de dire leur messe et leur bréviaire, et n'avaient pas cherché à organiser le chaos qui existait partout ? Ne serions-nous pas aujourd'hui des Bourguignons, des Huns, des Vandales, des Goths et des Ostrogoths ? Que serait-il arrivé si le pape Urbain, si saint Bernard s'étaient contentés de dire leur messe et leur bréviaire, et n'avaient pas travaillé à susciter les Croisades ? Ne serions-nous pas aujourd'hui des Musulmans, stupidement courbés sous le joug de la fatalité ? Que serait-il arrivé si un Grégoire VII, si un Innocent III s'étaient contentés de dire leur messe et leur bréviaire, et n'avaient pas cherché à remédier aux maux de leur siècle ? L'Eglise, et avec elle le monde, n'aurait-elle pas été opprimée ? Si nous avons aujourd'hui les sciences, les arts, la civilisation, la liberté, nous le devons à ce que les prêtres ont cru devoir joindre à la récitation de l'office et à la célébration de

la messe, le souci de la chose publique. S'ils avaient agi selon les préjugés de notre siècle, peut-être ne resterait-il plus sur la terre aucune trace de christianisme, et serions-nous des païens.

Que les prêtres restent sur le terrain des choses religieuses, et ne s'occupent pas des affaires du siècle. Mais est-ce que vous ne vous occupez pas des choses religieuses, vous qui voulez gouverner l'Eglise et régenter les premiers pasteurs ; vous qui vous posez en juges de tout ce qui se dit et de tout ce qui se fait dans la cité de Dieu, et qui, sans cesse, portez la main à l'encensoir ? N'avons-nous pas autant de droit de nous occuper des choses du siècle, nous qui sommes hommes, que vous en avez de vous occuper des choses de Dieu, vous qui n'êtes pas prêtres ? Avant d'exiger que nous ne nous occupions pas de ce qui vous paraît profane, cessez de vous occuper de ce qui est religieux.

5. IL Y A EU DE MAUVAIS PRÊTRES.

Je suppose que le nombre en soit aussi considérable que vous vous l'imaginez, qu'est-ce que cela prouverait ? Que les hommes ne savent pas toujours se tenir à la hauteur de la religion ; mais cela ne tirerait aucunement à conséquence contre la religion elle-même, qui reste toujours pure, toujours sainte, toujours immaculée, toujours divine. Qu'une liqueur soit versée avec un vase fait de terre opaque, ou qu'elle le soit avec un vase fait de cristal transparent, peu importe ; elle a toujours la même qualité. De même, que la religion ait pour représentants de saints prêtres, ou qu'elle ait pour représentants des prêtres indignes, elle reste toujours ce qu'elle est la fille du ciel, la lumière incréée, la maîtresse de toutes les vertus, la mère de tous les biens. De ce que dans certains cas particuliers, il y ait lieu à mépriser la personne du prêtre, il n'y a donc jamais lieu à mépriser son ministère. S'il ne faut pas faire ce qu'il fait, il faut écouter ce qu'il dit, selon le mot de Jésus-Christ. L'autorité est toujours l'autorité, quels qu'en soient les dépositaires.

Il y a eu de mauvais prêtres. Cela devrait-il vous scandaliser après que, dans la compagnie même de Notre-Seigneur, au sein du collège apostolique, l'Evangile

nous montre un Judas ? Ne voyez-vous pas que Dieu a permis qu'il y eût un apôtre indigne, pour vous pré-munir d'avance contre tous les scandales qui pourraient arriver dans les siècles futurs ? Si vous êtes pré-muni, pourquoi êtes-vous si faible ? Pourquoi, à la moindre action plus ou moins convenable d'un ministre de la religion, vous montrez-vous prêt à abandonner toutes vos pratiques religieuses ?

Il y a eu de mauvais prêtres. Pour un prêtre accusé de se conduire mal, il y en a cent qui se conduisent bien. Il ne faut pas seulement faire attention au premier, et ne voir que le revers de la médaille. Pour être juste, il faut mettre en regard des faits qui ont pu deshonorer tel prêtre en particulier les grandes vertus dont le sacerdoce donne l'exemple ; il faut considérer l'ensemble : or, l'ensemble, c'est la vertu même. Les impies, bien qu'ils aient depuis soixante ans épié les prêtres, pour les citer au tribunal de l'opinion, n'ont pu former contre eux que des accusations isolées, et en core, la plupart de ces accusations ne portaient que sur des refus de sépulture. La preuve que les prêtres sont à la hauteur de leurs engagements, ne se trouve-t-elle pas dans ces engagements eux-mêmes ? S'ils avaient été corrompus dans leur jeunesse, ne se seraient-ils pas roulés comme tant d'autres dans les plus honteuses turpitudes, au lieu de prendre parti pour le célibat ? Et s'ils se sont conservés purs dans leur jeunesse, c'est-à-dire lorsque les passions sont plus vives et la raison moins écoutée, ne devez-vous pas supposer qu'ils se conservent tels dans toute la suite de leur vie ?

Voltaire a fort bien dit : " La vie séculière a toujours été plus vicieuse que celle des prêtres, mais les désordres de ceux-ci ont toujours été plus remarquables par leur contraste avec la règle." C'est là une vérité incontestable. Qu'un laïque mène une vie licencieuse, on n'y fait pas grande attention, parce qu'il y a un grand nombre de laïques qui en sont là ; qu'un prêtre en fasse cent fois moins, on crie au scandale, parce que c'est là une rareté, une exception, une chose inouïe. On remarque la moindre tache sur une robe blanche, on ne remarque pas une tache considérable sur une robe souillée. Cette réflexion suffit à elle seule pour

faire sentir que si l'on parle tant des scandales des prêtres, ce n'est pas parce que ces scandales sont nombreux ou énormes, mais parce qu'ils sont rares ? Ne suffit-elle point par là même pour venger le clergé des calomnies dont il est l'objet, et ne fait-elle pas ressortir la sainteté de sa mission ? " Les critiques mêmes que l'on adresse aux prêtres catholiques, dit le comte de Maistre, prouvent leur supériorité. On ne leur pardonne rien, parce qu'on en attend tout. Tout membre du clergé catholique est continuellement confronté à son caractère idéal, et par conséquent jugé sans miséricorde. Ses peccadilles mêmes sont des forfaits, tandis que de l'autre côté les crimes mêmes ne sont que des peccadilles."

Gerson a également fait observer que " le nombre des chutes qui peuvent avoir lieu dans le clergé est sans proportion avec les chutes connues dans les autres conditions, et même dans le mariage."

Il y a eu de mauvais prêtres. Vous conclurez de là qu'il ne faut plus se confesser. Votre conclusion n'est pas légitime. Pourquoi cela ? Parce que les sacrements produisent leur effet par eux-mêmes, indépendamment des dispositions du prêtre qui les administre. Je suppose qu'un mauvais prêtre administre le Baptême ou la Pénitence, il baptisera et absoudra réellement. Dieu a voulu qu'il en soit ainsi, parce que s'il avait fait dépendre l'efficacité de ses Sacrements des dispositions du ministre qui les confère, les fidèles seraient constamment restés en proie à l'anxiété, attendu qu'ils n'auraient jamais eu la certitude d'être en état de grâce. La conduite de tel ou tel ecclésiastique ne peut donc pas être pour vous une raison de ne pas accomplir vos devoirs de chrétien. Quand même tous les prêtres seraient des Chérubins et des Séraphins, vous ne devriez pas faire un pas de plus, et quand même ils seraient les derniers des hommes, vous ne devriez pas faire un pas de moins.

Pourquoi dès lors, avez-vous cessé de pratiquer sous le prétexte qu'il y a de mauvais prêtres ?

Il y a eu de mauvais prêtres. Si vous concluez de là que tous le sont, vous concluez du particulier au général, vous faites un mauvais raisonnement, et par là même vos assertions n'ont aucune valeur. Il y a plus, en homme conséquent, vous devez conclure que tous

les militaires sont des lâches, parce que quelques militaires ne se sont pas montrés braves ; que tous les commerçants sont trompeurs, parce que tel commerçant n'est pas irréprochable sous le rapport de la probité ; que tous les médecins sont des assassins, parce que tel médecin, dans tel cas particulier, a pu se tromper sur la maladie et accélérer la mort ; que tous les juges sont vénaux, parce que quelques juges se sont laissés corrompre ; que tous les princes sont des tyrans, parce qu'il y a eu Pisistrate et Néron. Avec une telle manière de raisonner, je le demande, où irez-vous ? Ne voyez-vous pas que vous suivez une route semée d'effrayants abîmes ?

Si, allant plus loin, vous dites qu'il faut rejeter la religion elle-même parce qu'il y a des prêtres indignes ; vous devez conclure également qu'il faut rejeter l'art militaire, le commerce, la médecine, la justice, parce qu'il y a eu des militaires, des commerçants, des médecins, des magistrats, des princes, qui n'ont pas toujours été à la hauteur de leur vocation. Encore une fois, je le demande, avec une telle manière de raisonner, où irez-vous ? Quand une fois les trônes seront renversés, les tribunaux abolis, l'art de guérir inconnu, le commerce anéanti, l'armée licenciée, que restera-t-il à faire qu'à chanter l'hymne de la mort, sur les ruines du genre humain ?

Il y a eu de mauvais prêtres. N'est-ce pas là une des preuves les plus irréfragables de la divinité du christianisme ? Si cette religion est sans cesse trahie, même par ceux qui ont mission de la défendre ; si, malgré cela, elle est soutenue par Dieu lui-même ? Si tout appui humain lui manque, ne faut-il pas reconnaître qu'elle a un appui divin ? Je comprends qu'un vaisseau lancé par la tempête à travers mille écueils arrive au port si le pilote reste à son poste ; je ne le comprends plus, si le pilote quitte le gouvernail, et prend lui-même la hache pour aider à la tempête ; loin de là, je crie au miracle. Plus vous insisterez sur les désordres du clergé, plus vous démontrerez la divinité du christianisme. Plus votre objection a de force, plus aussi elle condamne votre incrédulité.

IX.

LA CONFESSION.

1. Ce sont les prêtres qui ont inventé la Confession. 2. A quoi sert la Confession. 3. Il y a des chrétiens qui se confessent, et qui ne sont pas meilleurs que les autres. 4. Je n'ai pas besoin de me confesser, je n'ai rien à me reprocher ; je n'ai ni tué, ni volé, ni fait de tort à personne. Je n'aurais rien à dire. 5. C'est ennuyeux de se confesser. 6. Aller à confesse, c'était bon quand j'allais à l'école, mais maintenant ! 7. J'ai fait de trop grands péchés ; il est impossible que Dieu me pardonne. 8. J'irais bien me confesser, s'il ne fallait ni restituer, ni me réconcilier, ni rompre avec les occasions.

1. CE SONT LES PRÊTRES QUI ONT INVENTÉ LA CONFESSION.

Voici une grande question.

Vous comprenez sa portée, ami lecteur ? Si c'est le bon DIEU, il faut nous soumettre, car c'est folie de résister à DIEU. Si ce n'est pas lui, mais un homme comme vous et moi, il faut (passez-moi le mot) l'envoyer promener, lui et son invention, car c'est l'invention la plus désagréable que l'on puisse voir.

Se confesser, c'est avouer ses péchés, c'est dire à un Prêtre tout ce qu'on a fait de mal, quelque honteux que ce soit.—Quoi de plus désagréable, je le demande ? Quel plus grand sacrifice pourrait-on demander à l'orgueil de l'homme ?

Faut-il donc le faire, ce sacrifice ? Suis-je obligé, obligé en conscience, sous peine de révolte contre DIEU, de me confesser ?

Oui.

Car la confession des péchés, faite au Prêtre, a été instituée par JÉSUS-CHRIST lui-même, le Fils du Dieu vivant descendu sur terre et fait homme pour nous sauver.

Ouvrons en effet son Evangile.

Nous y trouvons deux paroles de ce divin Maître, relatives à la confession des péchés et au pouvoir

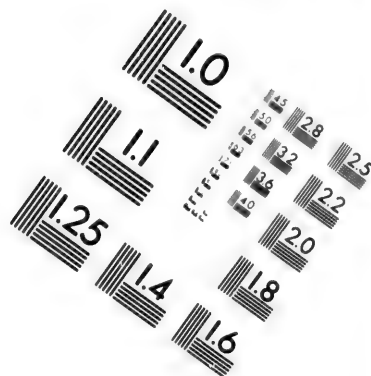
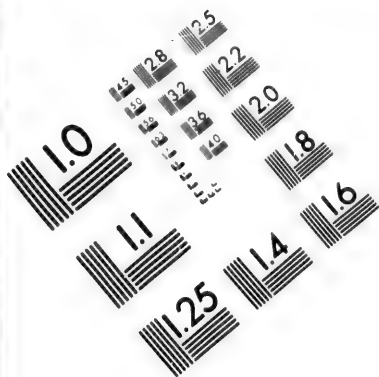
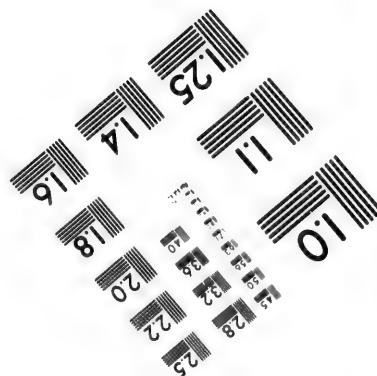
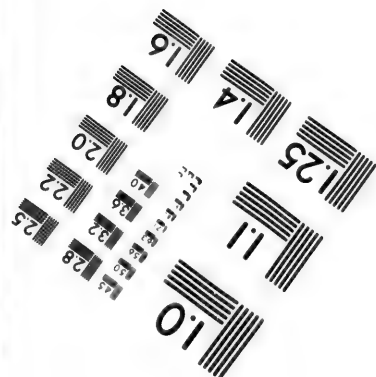
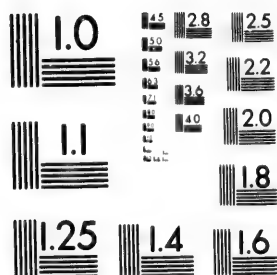


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



28 25 22 2

10

donné par lui à ses ministres de remettre aux pécheurs leurs fautes en son nom.

La première de ces paroles est la promesse faite par Jésus-Christ à ses Apôtres de leur donner ce pouvoir. La seconde est l'accomplissement de cette promesse.

1. La promesse. Elle se trouve dans l'Evangile de saint Mathieu, au chap. XVIII : "Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux."

2. La réalisation de la promesse (saint Jean, ch. XX). C'est le jour de Pâques, le jour même de la Résurrection. (Ce divin pouvoir que Jésus-Christ va conférer à ses apôtres, qu'est-ce autre chose, en effet, que le pouvoir de ressusciter les âmes mortes par le péché ?)

Les Apôtres sont réunis, tremblants de frayeur, dans la salle du Cénacle. Ils sont enfermés de peur des Juifs, qui ont crucifié leur Maître l'avant-veille... Tout-à-coup, les portes étant fermées, Jésus paraît au milieu d'eux.

"La paix soit avec vous, dit-il; c'est moi, ne craignez point."—Ils s'effrayent; ils ne veulent pas en croire leurs yeux! Mais ils touchent le corps sacré, les plaies des mains, des pieds, du côté. Ils tombent aux pieds du Sauveur ressuscité et l'adorent.

Jésus souffle sur eux : "*Recevez le Saint-Esprit, leur dit-il : de même que mon Père m'a envoyé, moi, je vous envoie.*" De même que mon Père m'a envoyé Sauveur des hommes, moi, égal à mon Père, Dieu éternel et tout-puissant comme lui, moi, je vous envoie dépositaires des trésors de salut que j'ai amassés pour les répandre sur les hommes, dépositaires et dispensateurs de mes sacrements, où j'ai renfermé tous les mérites de ma Passion et de ma mort. "*Comme mon Père m'a envoyé, moi, je vous envoie.* RECEVEZ LE SAINT-ESPRIT. LES PÉCHÉS SERONT PARDONNÉS À CEUX À QUI VOUS LES PARDONNEREZ, ET ILS SERONT RETENUS À CEUX À QUI VOUS LES RETIENDREZ."

Est-il besoin, je le demande, de raisonner sur de pareilles paroles? Qui osera nier que Jésus-Christ donne ici à ses Apôtres, premiers Prêtres, premiers Pasteurs de son Eglise, la puissance de pardonner les péchés ou de les retenir, selon qu'ils le jugeront convenable?

Qui pourra nier qu'il les établisse ici juges des consciences, juges avec plein pouvoir de pardonner ou de retenir ?

Donc, c'est lui, JÉSUS-CHRIST, le Fils de DIEU fait homme, qui a voulu, qui a ordonné que tout homme qui a commis un péché et qui veut en obtenir le pardon, aille recourir au ministère de ses prêtres, lesquels sont chargés de juger son âme et de prononcer, au nom de DIEU, sa sentence. Donc c'est lui, et lui seul, qui a institué, ordonné, imposé au monde la confession.

A quoi, en effet, servirait au Prêtre de JÉSUS-CHRIST ce pouvoir de pardonner ou de retenir les péchés, s'il y avait un autre moyen d'en obtenir la rémission ? Quel sens auraient les paroles du Seigneur ? A quoi bon donner les clefs de la porte au gardien, si l'on peut entrer dans la maison par une autre issue ?

Et, ensuite, quel moyen aurait le Prêtre de porter raisonnablement sa sentence, si le coupable ne venait lui-même avouer ses péchés dont souvent il a seul le secret ?

Les chrétiens sont donc obligés de *confesser* leurs fautes à leurs prêtres, s'ils veulent obtenir le pardon de Dieu. La confession est, de droit divin, la voie du pardon ; qui veut la fin, veut aussi le moyen ; qui ne prend pas le moyen, n'atteindra point à la fin.

Aussi s'est-on confessé aux prêtres dans tous les siècles.

L'histoire nous a conservé le nom du confesseur de Charlemagne, au neuvième siècle.

Au quatrième siècle, on voit le grand saint Ambroise, évêque de Milan, appliqué à entendre les confessions des pénitents ; et l'auteur contemporain de sa vie ajoute " qu'il pleurait tellement sur les péchés qu'on lui avouait, que les pécheurs étaient obligés de " pleurer avec lui."

A la même époque, on entend saint Augustin reprocher aux hérétiques d'Afrique cette prétention renouvelée depuis par les protestants, de ne vouloir se confesser qu'à Dieu seul : " Est-ce donc en vain, s'écrie-t-il, que le Seigneur a remis les clefs du " ciel à l'Eglise ? Est-ce en vain qu'il a dit : *Tout ce " que vous délierez sur la terre, sera délié dans les*

" *cieux ?*—Vous vous moquez de l'Évangile ! vous pro-mettez ce qu'il refuse."

Au troisième et au deuxième siècle, on trouve encore, dans les livres qui nous ont été conservés des anciens Docteurs, des témoignages très frappants sur la nécessité de la confession faite aux prêtres pour être pardonné de Dieu.

Dans les catacombes on a découvert plusieurs sièges qui, par leur forme, leur position dans les chapelles, etc., étaient évidemment des sièges confessionnaux.

Enfin, dans le livre même des Actes des Apôtres, on voit les païens convertis d'Éphèse, dociles à la voix de saint Paul, "*venir en foule* POUR AVOUER ET POUR CONFESSER LEURS ACTIONS."

Confesse-t-on autre chose que des actions coupables, des péchés ? Et que signifie ce passage du livre des Actes, s'il n'indique pas la confession des péchés ?

Vous le voyez donc, c'est le bon Dieu, notre Sauveur, qui nous a donné la *confession* comme le remède des maux de notre âme, comme le moyen de rentrer en grâce avec notre Père céleste.

C'est une invention de miséricorde, de douceur et de tendresse. Il en coûte un peu, il est vrai, surtout quand une longue négligence a laissé accumuler beaucoup de fautes, et des fautes graves. Mais ce premier moment passe vite, et après, quelle joie ! quelle paix ! quel bonheur de se retrouver, comme jadis, l'enfant de Dieu, l'ami de Jésus-Christ ! Si la confession est un joug, c'est "*ce joug suave et ce fardeau léger*" dont parle le Sauveur. "*Prenez-le, ajoutez ce bon Maître, là seulement vous trouverez le repos de vos âmes.*"

Allez vous confesser, et vous le verrez.

2. A QUOI SERT LA CONFESSION.

D'abord, il faut qu'elle serve à quelque chose de bon, puisque c'est une institution divine, et que Dieu ne fait rien sans motif.

Mais, de plus, vous demandez à quoi sert la confession ? *Confessez-vous, et vous verrez à quoi cela sert.*

Vous verrez que cela sert à devenir bon, de mauvais que l'on est ; vous verrez que cela sert à se corriger

de ses vices et à avancer à grands pas dans les vertus les plus héroïques.

A quoi sert la confession ? Demandez-le à ce pauvre enfant que dégradait de honteuses habitudes dont la flétrissure s'imprimait déjà sur son visage... Le voici tout changé, au physique comme au moral. Qu'a-t-il donc fait ? Il s'est confessé, il se confesse... Auparavant il ne se confessait pas.

A quoi sert la confession ? Demandez-le à cet ouvrier naguère si libertin, si passionné pour le cabaret ; actuellement si chaste, si sobre, si rangé, si travailleur, devenu en peu de temps le modèle de ses camarades ! Sa femme et ses enfants trouvent que la confession sert à quelque chose.

A quoi sert la confession ? Demandez-le à cette pauvre femme, accablée de misère, chargée d'enfants, maltraitée par son mari... Elle a voulu plusieurs fois, la malheureuse, aller finir ses peines dans la rivière... La pensée de Dieu et de ses enfants l'a retenue. Elle s'approche du confesseur... Je ne sais ce qu'il lui dit ; mais voici qu'elle rentre chez elle la paix dans le cœur, presque la joie sur le visage. Elle porte doucement ses peines ; elle souffre sans rien dire les duretés de son mari... Celui-ci s'étonne du changement, puis il admire, puis il aime, puis il imite. Comptez : un suicide de moins ; une mère conservée à six ou sept enfants ; un bon ménage et une famille vertueuse de plus.

Après cette pauvre femme c'est un serviteur qui, depuis de longues années, faisait des *petits profits* un peu hasardés, aux dépens de son maître. Un remords l'a troublé ; il va trouver le prêtre... Si le maître a l'œil à ses affaires, il peut voir que la dépense diminue sans que le train de sa maison ait baissé... Et il reçoit un jour un billet de quatre ou cinq cents francs d'une main inconnue. Comptez : un voleur de moins ; peut-être la flétrissure du bagne épargnée à une honorable famille ; un honnête serviteur de plus.

A quoi sert la confession ? Demandez-le aux pauvres de tel village. Le riche propriétaire du lieu les laissait dans leur misère ; il dépensait pour lui seul sa grande fortune... Depuis quelque temps il se confesse..., et le voici devenu le père des malheureux ; il va au-devant

de leurs privations... ils trouvent, les pauvres gens, que la confession sert à quelque chose !

La confession, c'est *l'égide de la persévérance et de la vertu*. C'est l'écorce, âpre et rude, je l'avoue, mais l'écorce protectrice qui conserve intact ce fruit merveilleux qui s'appelle la *conscience*.

C'est la confession qui rend, qui conserve la paix du cœur, sans laquelle il n'y a pas de bonheur.

C'est elle qui prévient une foule de crimes et de malheurs.

C'est elle qui relève le pauvre pécheur que sa faiblesse a séparé de Dieu ! C'est elle surtout qui console le mourant prêt à paraître devant son Dieu et son juge.

Quel changement vous verriez en France si tout le monde se confessait, sincèrement et sérieusement comme on doit le faire !

Les lois et les gendarmes n'auraient plus guère à s'exercer. Il y aurait dans cette seule loi de l'Eglise : "Tous tes péchés confesseras, à tout le moins une fois l'an," de quoi régénérer la France, et arrêter toutes ses révolutions.

Jugez donc de l'arbre par ses fruits.

Il en est de la confession comme de toute la Religion : elle n'a pour ennemis que l'ignorance, les préjugés et les passions.

3. IL Y A DES CHRÉTIENS QUI SE CONFESSENT ET QUI NE SONT PAS MEILLEURS QUE LES AUTRES.

Voulez-vous conclure de là que la confession n'a aucune efficacité pour la réforme des mœurs, et qu'il faut, parce qu'elle ne réprime pas tous les vices, la rejeter comme une institution inefficace pour la répression du vice ? Mais à ce titre, ne faudrait-il pas rejeter l'éloquence, parce qu'elle ne persuade pas tous les auditeurs ? Ne faudrait-il pas rejeter la médecine, parce qu'elle ne guérit pas tous les maux ? Ne faudrait-il pas rejeter l'éducation, parce qu'elle ne prévient pas tous les défauts et ne fait pas fleurir toutes les vertus ? Ne faudrait-il pas rejeter la raison, parce qu'elle ne préserve pas de toutes les erreurs ? Ne faudrait-il pas rejeter les tribunaux, parce qu'ils ne frappent pas tous les coupables et ne vengent pas tous les honnêtes gens ?

Ne voyez-vous pas que votre raisonnement tend à anéantir tout ce qu'il y a de plus nécessaire sur la terre, et que la cause de la confession est commune avec toutes les grandes causes ?

Il y a des chrétiens qui se confessent et qui ne sont pas meilleurs que les autres. Je le vois, afin de donner à vos affirmations une apparence de vérité, vous voulez apprécier la confession en faisant la comparaison de tel fidèle en particulier qui se confesse, avec tel autre qui ne se confesse pas. Pour être juste, il faut comparer l'ensemble à l'ensemble : or la comparaison de l'ensemble à l'ensemble est toute en faveur de la confession. Il y a plus de loyauté, plus de chasteté, plus de respect pour la réputation du prochain, en un mot plus de vertu parmi ceux qui usent de la confession que parmi ceux qui n'en usent pas. Les statistiques en font foi. Aujourd'hui, ce n'est pas principalement dans les rangs de ceux qui se confessent que se recrutent les prisons et les bagnes.

Au XVI^e siècle, l'abolition de la confession eut pour résultat, dans l'Allemagne protestante, le débordement des mœurs le plus effroyable, une corruption que les réformateurs eux-mêmes déplorèrent avec des larmes de sang, et attribuèrent à l'abandon de la confession, à la théorie nouvelle sur la justification. Erasme écrivait au médecin Henri Stromer : " Le nouvel " Evangile a du moins l'avantage de nous montrer une " nouvelle espèce d'hommes, hautains, impudents, " fourbes et blasphémateurs, divisés entre eux, dans " gèreux, rien qui vaille, querelleurs, séditions. fu- " rieux, et qui, pour tout dire, me sont tellement anti- " pathiques que, si je savais au monde un lieu qui n'en " fût infesté, je m'y réfugierai à l'instant."

Il y a des chrétiens qui se confessent et qui ne sont pas meilleurs que les autres. Je le vois encore, afin de parvenir à vous tromper vous-mêmes, vous comparez le pire d'entre les hommes qui se confessent avec le meilleur d'entre ceux qui ne se confessent pas. Pour être équitable, il faut comparer dans chaque camp le moins parfait avec le moins parfait, et le plus parfait avec le plus parfait. Or, n'est-il pas vrai que le plus parfait des chrétiens qui ne pratiquent pas n'est qu'un honnête homme, tandis que le plus parfait des chré-

tiens qui pratiquent est un saint ? N'est-il pas vrai que le moins parfait des chrétiens qui pratiquent est un homme qui, s'il a des défauts, a aussi des vertus ; tandis que le moins parfait des chrétiens qui ne pratiquent pas est un scélérat consommé ?

Il y a des chrétiens qui se confessent et qui ne sont pas meilleurs que les autres. Soit : mais il y a aussi des chrétiens qui ne se confessent pas, et qui valent infiniment moins que le très grand nombre de ceux qui se confessent.

En effet :

Il est certain, *premièrement*, que quiconque veut se livrer au désordre et au vice cesse aussitôt de se confesser, et va, par là même, peupler le camp de ceux qui ne se confessent plus.

Il est certain, *secondement*, que quiconque se confesse veut se conserver pur et chaste, et l'est généralement : car dès que l'on cesse de l'être ou de vouloir l'être, on tourne le dos au confessionnal.

Il est certain, *troisièmement*, que quiconque veut revenir au bien, après s'être précipité dans le mal, commence par recourir au ministère du prêtre pour en recevoir l'absolution du passé.

Si les hommes qui se corrompent cessent de se confesser :

Si ceux qui se confessent ne sont pas corrompus ;

Si ceux qui veulent rompre avec leur corruption recourent à la confession ;

Ne sommes-nous pas en droit de conclure qu'il y a dans la cité de Dieu où l'on se confesse, une somme de vertu beaucoup plus considérable que dans la cité du monde où l'on ne se confesse pas ; et réciproquement, qu'il y a dans la cité du monde où l'on ne se confesse pas, une somme de vices beaucoup plus grande que dans la cité de Dieu où l'on se confesse ? La pratique de la confession dénote à elle seule une grande supériorité morale, puisqu'elle implique le regret du passé et le désir de mieux faire à l'avenir.

Il y a des chrétiens qui se confessent et qui ne sont pas meilleurs que les autres. Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'il y a des hommes qui abusent de la confession. Suit-il de là que la confession soit mauvaise ?

Nullement, car les institutions ont une valeur intrin-

sèque, indépendante de l'usage que l'on en peut faire. S'il fallait dire que la confession est mauvaise parce que certains hommes en abusent, il faudrait dire également que la nourriture est mauvaise, parce que les gastronomes en abusent ; que le vin est mauvais parce que les ivrognes en abusent ; que tout est mauvais, parce que l'on abuse de tout. Qui ne voit le vice d'un tel raisonnement ? Les abus viennent de la liberté et sont condamnés par les institutions ; c'est donc à la liberté qu'ils doivent être imputés, et non pas aux institutions elles-mêmes. La conduite de quelques scélérats qui abusent de tout doit-elle être regardée comme la règle ? L'Eglise qui interroge les pénitents sur leurs dispositions, et qui ne les absout qu'autant qu'ils sont bien disposés, l'Eglise est-elle cause si on la trompe ? Puis, qu'est-ce que ces rares abus dont les adversaires parlent sans cesse, sans presque jamais pouvoir le signaler, qu'est-ce que ces rares abus en comparaison des bienfaits immenses produits chaque jour par la confession ? Nous pouvons ici, dire aux chrétiens du XIX^e siècle ce que Tertullien disait aux païens du second : " S'il y en a de mauvais parmi nous, le nierons-nous ? Non : car il suffit, pour le bon témoignage de notre nom, que nous ne le soyons pas tous, et même que ce soit le plus petit nombre. Prenez le corps le plus beau et le plus pur, il s'y trouvera toujours quelque tache ou quelque imperfection. Le ciel lui-même ne brille jamais d'une sérénité tellement parfaite, que l'on n'y aperçoive quelque vapeur légère. Une petite tache sur le front ne sert qu'à mieux faire ressortir la blancheur et la netteté de tout le visage. L'exception dans ce qu'elle a de défectueux, sert de témoignage à la honte de la règle, avoir montré que quelques-uns des nôtres sont vicieux, ce n'est pas avoir montré que les chrétiens le sont.

Par vos reproches mêmes, vous rendez témoignage à notre profession ; car vous dites tous les jours : Pourquoi un tel est-il sans probité, lorsque les chrétiens sont si honnêtes ? Pourquoi un tel est-il si dur, lorsque les autres sont si miséricordieux ? *Quand vous trouvez un chrétien vicieux vous vous en étonnez ; votre étonnement ne témoigne-t-il pas en faveur des chrétiens ?*

Concluons par cette réflexion judicieuse de l'Ange

de l'école : " On ne doit pas être ébranlé, parce que " l'on voit par-ci par-là des hérétiques qui sont tem-
 " pérants et miséricordieux, puisque l'on voit un grand
 " nombre de catholiques en qui brillent ces vertus ; de
 " même on ne doit pas être ébranlé si on trouve quel-
 " ques mauvais catholiques, car il y a beaucoup d'héré-
 " tiques qui sont d'une grande perversité, mais qui ont
 " soin de la cacher autant qu'ils le peuvent et que par
 " là même on ne doit pas admirer, puisqu'ils se
 " couvrent d'un masque."

4. JE N'AI PAS BESOIN DE ME CONFESSER. JE N'AI RIEN À
 ME REPROCHER ; JE N'AI NI TUÉ, NI VOLÉ, NI FAIT DE
 TORT À PERSONNE. JE N'AURAIS RIEN À DIRE.

C'est là le résultat de votre examen de conscience !
 Mon cher ami, de deux choses l'une : ou bien vous êtes
 un homme exceptionnel, ou bien vous ne voyez pas
 clair dans votre conscience.

Et voulez-vous que je le dise franchement ? *Je suis sûr*
 que vous êtes un homme semblable aux autres, et que
 la seconde hypothèse seule est la véritable.

Vous n'avez rien à vous reprocher ? — Examinons un
 peu — Ce serait singulier que je visse plus clair que
 vous en vous-même !

1. D'abord où en êtes-vous par rapport au bon Dieu ?

Vous m'avouerez que vous lui devez bien *quelque*
chose ! Il n'est pas *pour rien* votre Createur, votre
 Maître, votre Père, votre fin dernière...

L'adorez-vous ? — Le priez-vous *chaque jour* ? — Le
 remerciez-vous de ses bienfaits ?

Lui demandez-vous pardon des fautes que vous com-
 mettez contre sa loi ? — Obéissez-vous à cette loi ?

Celui qui devrait être la première occupation de
 votre vie y entre-t-il seulement pour quelque chose ?
 Les pauvres sauvages idolâtres honorent leurs faux
 dieux. Et vous, qui connaissez le Dieu vivant et véri-
 table, ne vivez-vous point comme s'il n'existait pas ?

Voilà donc un point que vous avez bien mal exami-
 né, lorsque tout-à-l'heure vous me disiez que vous
 n'aviez rien à vous reprocher, et que vous seriez em-
 barrassé de trouver quelque chose à dire à M. le curé.

2. Et vos devoirs envers autrui, y êtes-vous plus

fidèle ? Mettez la main sur la conscience ; là encore que de misères !

Charité fraternelle, efficace et sincère ; dévouement aux autres ; miséricorde envers les pauvres ; indulgence pour les fautes de vos frères, respect pour leur réputation, pardon des injures ; support mutuel ; bon exemple ; devoirs envers la famille, devoirs de bon fils et de bon père ; devoirs de bon époux ; devoirs de bon maître et de bon serviteur ; devoirs de bon et fidèle ami ; devoirs d'ouvrier consciencieux ou de patron juste et humain, etc. : la liste en est longue. Les remplissez-vous tous ?

Encore là une belle matière pour votre prochaine confession.

3. Pour vos devoirs envers vous-même, je crois pouvoir vous garantir que, si vous ne pratiquez pas la Religion, il y a plus à dire encore. Voyez :

Vous avez une âme ; quel soin en prenez-vous ? Vous vivez presque comme si vous n'en aviez pas.

Quand vous faites le bien, quels motifs vous animent ? Vous savez que c'est l'intention qui fait l'action, comme dit le proverbe. Une intention mauvaise rend mauvaises les actions les meilleures en apparence. Est-ce donc le motif du devoir qui vous fait agir ? Est-ce le désir d'accomplir la volonté de Dieu, de plaire à Dieu, ou n'est-ce pas plutôt l'intérêt personnel, l'ostentation, le désir d'être estimé et considéré par le monde ?...

Où en êtes-vous de la sobriété, de la tempérance ?

Où en êtes-vous surtout *de la chasteté* ?... Si votre fils faisait en votre présence ce que vous faites devant Dieu, qui voit tout, vous le chasseriez de votre maison comme un infâme ?... Si un autre homme disait à votre femme, à votre sœur, à votre fille, ce que vous avez dit tant de fois à des femmes, à de jeunes filles, que penseriez-vous de lui, et ne le jugeriez-vous pas bien coupable ?

N'êtes-vous donc point souillé de ce qui souille les autres ?...

Nous pourrions pousser bien plus avant cet examen de votre conscience ; la mine, croyez-moi, n'est pas épuisée.

En voici bien assez pour vous convaincre, si vous

voulez être convaincu, que, malgré votre parfaite innocence, vous avez fait tout ce qu'il faut pour faire une excellente et longue et solide confession. Vous avez, d'une part, les péchés ; je viens de vous exhiber les plus gros ; d'autre part, vous avez, je n'en doute pas, la bonne volonté. Vous connaissez quelque bon prêtre, qui va être enchanté de vous recevoir et de vous pardonner, au nom du Bon Dieu.

Allez donc le trouver, et de bon cœur.

Il n'y a que le premier pas qui coûte ; la peine passe bien vite ; la joie demeure.

— " Mais il y a si longtemps que je n'y ai été ? "

— Raison de plus, vous en avez plus besoin.

— " Mais j'en ai trop à dire. " — Tant mieux ; les gros poissons sont les meilleurs. Les confesseurs aiment bien mieux les grands pécheurs que les petits, dès qu'ils se repentent.

— " Mais je ne me rappellerai jamais tout ? "

— Qu'est-ce que cela fait ? Dites ce que vous vous rappelez ; repentez-vous de tout, et Dieu, qui ne demande que la bonne volonté, vous pardonnera tout. Le repentir est le principal dans la confession.

Allez vous confesser, croyez-moi. Vous verrez que vous serez heureux et enchanté quand vous aurez fini.

5. C'EST ENNUYEUX DE SE CONFESSER.

Aussi ne vous dit-on pas d'y aller pour vous amuser.

Tout ce qui est bon et utile n'est pas toujours amusant. Ce n'est pas *amusant* de prendre médecine quand on est malade. On la prend cependant pour guérir. Ce n'est pas *amusant* de travailler du matin au soir pour gagner sa vie, celle de sa famille, pour faire quelques économies que l'on retrouvera dans la vieillesse. Mais c'est utile, mais c'est nécessaire, et l'on travaille *quoique* l'ouvrage soit dur, désagréable, pénible.

Ainsi, en est-il de la confession. C'est un remède, un remède désagréable, d'autant plus désagréable qu'on en a plus besoin ; mais c'est un remède *nécessaire*. Ce n'est pas pour m'amuser que je me confesse, c'est pour me guérir et me préserver.

Ayez donc plus d'énergie. Ne vous laissez point.

gagner par la grande maladie de notre siècle, qui est *l'affaiblissement de l'estime du devoir*. Le *d* voir, ce grand et sublime mot, ne dit plus rien à bien des âmes. Elles ne comprennent que *le plaisir*.

Gardez-vous de cette faiblesse déplorable et souvenez-vous du jugement de Dieu.

6. ALLER À CONFESSE, C'ÉTAIT BON QUAND J'ALLAIS À L'ÉCOLE, MAIS MAINTENANT !...

Mais maintenant que j'en aurais dix fois plus besoin, je n'y vais plus !

Mais maintenant que mes passions se développent, que les dangers du monde m'entourent, que je suis exposé au mal de tous côtés, à quoi bon prendre des précautions ?...

Pauvre cœur humain ! comme il bat la campagne, quand, au lieu d'obéir à la raison, il la dirige ?

On a besoin de se confesser à tout âge, parce qu'à tout âge on a besoin d'accomplir la loi de Dieu, promulguée par l'Eglise catholique. Or la loi de Dieu ordonne à *tout homme* capable de pécher, sans aucune exception, de se confesser au moins une fois par an.

A tout âge on a besoin de se confesser, parce qu'à tout âge on peut mourir, et que la confession seule est le remède divin qui efface le péché et tient l'âme prête à paraître devant Dieu.

A mesure que l'on avance dans la vie, les combats deviennent plus violents, les attaques plus fréquentes et plus redoutables, les ennemis plus nombreux... Est-ce le moment de quitter les armes ?

7. J'AI FAIT DE TROP GRANDS PÉCHÉS ; IL EST IMPOSSIBLE QUE DIEU ME PARDONNE.

Impossible ? Pauvre âme, qui ne connaissez pas le cœur de JÉSUS-CHRIST

En avez-vous fait, dites-moi, plus que Madeleine ? Madeleine, la femme de mauvaise vie. Madeleine, la pécheresse publique, Madeleine, que chacun repoussait comme si son contact seul eût été une souillure ? — Ne vous souvient-il plus de son histoire ?

Le bon JÉSUS a été invité à dîner chez Simon le

Pharisien. Il est à table, étendu selon l'usage des Juifs. Une femme entre dans la salle ; elle se jette aux pieds du Sauveur, et sans rien dire, mais en pleurant, elle saisit ses pieds sacrés, elle les arrose de ses larmes, elle les couvre de ses baisers... Le Pharisien la reconnaît, c'est Madeleine la pecheresse ! " Si cet homme était le Fils de Dieu, pense-t-il en lui-même, il saurait que cette femme est une misérable!..." Jésus, connaissant ses pensées : " Simon, dit-il, j'ai quelque chose à te dire." — " Maître, répond le Pharisien parlez." — " Un homme avait deux débiteurs ; l'un lui devait cinq cents pièces d'or, l'autre cinquante oboles. Il leur remit leur dette à tous les deux. Lequel, penses-tu, doit l'aimer davantage ?" — " Celui-là sans doute, répond Simon, à qui il a remis la plus grosse dette." — " Tu as raison," dit Jésus-Christ. Et, se tournant vers la pauvre Madeleine : " Tu vois cette femme ? Quand je suis entré chez toi, tu ne m'as point donné le baiser de paix ; et elle, depuis qu'elle est entrée dans ta maison, elle n'a point cessé de baiser mes pieds. Tu ne m'as point offert de l'eau pour me purifier selon l'usage ; et elle, elle me couvre de ses larmes... En vérité, en vérité, je te le déclare, beaucoup de péchés lui sont pardonnés parce qu'elle m'a aimé beaucoup." — Puis, sans s'inquiéter davantage des murmures de l'orgueilleux Pharisien : " Femme, dit-il à sainte Madeleine, va en paix et ne pêche plus."

Et, après cela vous désespéreriez de la bonté de Dieu ?... Oh ! non : le cœur de votre Sauveur est toujours le même. Il vous attend avec une merveilleuse douceur. Allez, allez vous jeter à ses pieds ; allez pleurer vos fautes. Elles sont grandes, oui ; mais sa bonté est plus grande encore ! Il l'a déclaré de ses lèvres divines ; " Jamais je ne repousserai celui qui vient à moi."

Rappelez-lui les souffrances qu'il a endurées pour vous ; rappelez-lui sa crèche, sa pauvreté, son agonie, sa passion, sa couronne d'épines, sa flagellation, sa croix, sa mort... Rappelez-lui sa Mère, sa douce Mère, qu'il vous a donnée précisément pour être auprès de lui votre avocate, votre refuge, votre espoir...

Puis le repentir dans le cœur, allez trouver le ministre du pardon, le juge de miséricorde, le confes-

seur... Demandez-lui indulgence et secours. Il vous les donnera, soyez-en sûr; car Dieu veut qu'il les donne à tous et toujours. Puis, vous entendrez, à travers vos larmes, la grande parole de vie éternelle qui a ressuscité Madeleine, et qui, de *Madeleine la pécheresse* a fait l'admirable *sainte Marie-Madeleine* ! "tes péchés sont pardonnés; lève-toi, et ne pèche plus."

8. J'IRAIS ME CONFESSER, S'IL NE FALLAIT NI RESTITUER,
NI ME RÉCONCILIER, NI ROMPRE AVEC LES
OCCASIONS.

Mais n'êtes-vous pas obligé par la loi naturelle de restituer ce que vous avez dérobé, de vous réconcilier avec votre ennemi, qui est votre frère, de ne pas vous exposer au danger de périr ? Si vous devez pardonner, restituer et veiller indépendamment de la confession, le pardon, la restitution et la vigilance doivent-ils être pour vous un prétexte de ne pas vous confesser ?

J'irais bien me confesser, s'il ne fallait ni restituer, ni me réconcilier, ni rompre avec les occasions. Mais faire tout cela, c'est faire le bien. La confession vous fournit donc l'occasion de faire un triple bien. Loin de dire que vous ne voulez pas vous confesser, parce qu'il vous faudrait rompre avec l'injustice, la haine et les compagnies dangereuses, ne devez-vous pas dire au contraire : j'irai me confesser précisément parce que la confession sera pour moi un moyen de rentrer dans l'ordre et de m'y maintenir ? Ne voyez-vous pas que, ici encore, les raisons pour lesquelles vous n'allez pas vous confesser, sont précisément les raisons les plus puissantes que vous puissiez avoir d'y aller ? Votre raisonnement revient à dire : J'irais me confesser, si la confession était impuissante, stérile, sans influence sur les mœurs, sans action sur la vie, si elle ne détruisait pas le règne du péché ; mais je n'y vais point, parce que la confession est utile, réparatrice, efficace. — Vos paroles veulent dire encore : je recourrais au remède, si je n'étais pas malade ; mais comme j'ai plusieurs maladies graves, je n'y recours pas. Grand Dieu ! où en êtes-vous ? et qu'est devenue cette raison dont vous êtes si fier ?

J'irais bien me confesser, s'il ne fallait ni restituer, ni me réconcilier, ni rompre avec les occasions. Vous avez donc pris le bien d'autrui ? vous avez eu de la haine contre le prochain ? vous avez succombé à une occasion délicate ? Alors ne dites plus que vous n'avez pas fait de mal ; ne dites plus que vous n'allez pas vous confesser, parce que la confession vous est inutile, attendu que vous n'avez rien à vous reprocher, ne faites pas sonner si haut ce que vous appelez votre honorabilité.

J'irais bien me confesser, s'il ne fallait ni restituer, ni me réconcilier, ni rompre avec les occasions. Quoi donc ! y pensez-vous ? Tenir un tel discours, n'est-ce pas préférer un vil métal à la pureté, à la sainteté, à l'intégrité de la conscience ? N'est-ce pas préférer un misérable point d'honneur à l'amitié de Dieu ? N'est-ce pas préférer la société de quelques personnes dangereuses à la société des âmes saintes et chastes, qui, de tous les points du temps et de l'espace, forment la société des esprits, la grande famille des âmes ?

X.

L'EUCCHARISTIE.

1. Comment le corps de Jésus-Christ peut-il être réellement dans l'Eucharistie ? C'est impossible. 2. Je n'ai que faire d'aller à la Messe, je prie aussi bien le bon Dieu chez moi.

1. COMMENT LE CORPS DE JÉSUS-CHRIST PEUT-IL ÊTRE RÉELLEMENT DANS L'EUCCHARISTIE ? C'EST IMPOSSIBLE.

Je n'ai qu'une chose à vous répondre, mais elle suffit.

Cela est, donc c'est possible.

Cela est, donc vous devez le croire, bien que vous ne compreniez pas comment cela peut se faire.

Je dis donc que *cela est*, que Jésus-Christ est vraiment et substantiellement présent dans la sainte Eucharistie, et qu'après la consécration de la messe il n'y a plus de pain sur l'autel, entre les mains du prêtre, mais le Corps et le Sang de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST vivant, voilé sous les *apparences* du pain et du vin.

Pour vous en convaincre, je ne vous montrerai pas tous les siècles chrétiens, depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, croyant, adorant, proclamant hautement cette présence réelle de JÉSUS-CHRIST dans le sacrement d'Eucharistie. Ce serait certes beaucoup que de voir les plus grands génies, les plus profonds et les plus savants Docteurs adorer avec la foi la plus entière le mystère sacré de l'autel...

Mais, outre que cela nous entraînerait à de trop longs développements, je ne veux faire de ceci qu'une affaire de bonne foi ; c'est à elle seule que je m'adresse et je ne veux ici que vous citer textuellement, presque sans commentaires, les paroles mêmes de JÉSUS-CHRIST, qui déclare que l'Eucharistie, c'est lui-même, son Corps, sa Chair, son Sang.

Il parle deux fois de l'Eucharistie dans l'Evangile : la première fois, pour la promettre (environ un an avant sa passion) ; la deuxième fois (la veille de sa passion), pour l'instituer, et accomplir ainsi sa promesse.

1. La première parole est dans saint Jean, au chapitre vi ; la voici, je la propose à votre bon sens :

" En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, a la vie éternelle. " Il exige d'abord la foi à sa parole ; car ce qu'il va dire est le mystère le plus profond de la foi.

" Je suis le Pain de vie.

" Je suis le Pain descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce Pain, il vivra éternellement ; et le Pain que je donnerai, *c'est ma chair pour la vie du monde.* "

Les Juifs, à qui il parlait, se dirent alors ce que vous dites vous-même : Comment peut-il donner sa chair à manger ? Comment cela peut-il se faire ? Et ils ne voulaient pas le croire.

Voyez comme Notre-Seigneur Jésus-Christ leur affirme de nouveau sa présence réelle dans le Pain qu'il leur promet : *" En vérité, en vérité, je vous le déclare : " si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si " vous ne buvez son Sang, vous n'aurez point la vie en " vous.*

" Celui qui mange *ma chair* et qui boit *mon sang* a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour.

" Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage.

" Celui qui *mange mon corps* et qui *boit mon sang* demeure en moi, et moi je demeure en lui. Celui qui mange ce Pain vivra éternellement. "

Qu'en diriez-vous ? Ne croyez-vous pas à la parole de Jésus-Christ lui-même, vous affirmant que l'Eucharistie est son Corps et son Sang, avec une clarté d'expressions si désespérante, que les protestants se tournent et se retournent en vain depuis trois cents ans, se mettent l'esprit à la torture pour se soustraire à l'évidence ?

2. Si cette première parole de JÉSUS-CHRIST est claire comme la vérité elle-même, la deuxième, qui est la parole même de l'institution de l'Eucharistie, ne l'est pas moins.

La veille de sa Passion, Notre-Seigneur, après la Cène, prend du pain entre ses mains divines et vénérables, le bénit, et le présente à ses Apôtres, en disant :

" *Prenez et mangez-en tous ; car CECI EST MON CORPS.*"

Est-ce clair ?—*CECI*, ce que je tiens et ce que je vous présente, *EST*, quoi ? *MON CORPS*.

Puis il donne à ses Apôtres, qui furent ses premiers prêtres, l'ordre et le pouvoir de faire ce qu'il vient de faire lui-même, en ajoutant ces paroles : "*Et, vous, toutes les fois que vous ferez ces choses. vous le ferez en mémoire de moi,*" c'est-à-dire comme moi-même, comme je viens de les faire.

Hommes de bonne foi, entendez et jugez : *CECI EST MON CORPS*!!!!...

Pour moi, je le déclare, cette seule parole me suffit ; et non-seulement elle est pour moi la preuve éclatante de la présence de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie, mais elle me prouve d'une manière non moins irréfutable sa divinité. Jamais un homme n'a dit, *n'a pu dire* une chose semblable !...

Une observation bien simple vous facilitera, du reste, la croyance au mystère eucharistique.

La nature nous offre de nombreux exemples de ce changement, soi-disant *impossible*, d'une substance en une autre.

Le plus frappant de tous est celui de la nourriture corporelle. Le pain que je mange est changé, par l'œuvre mystérieuse de la digestion, en mon corps, en ma propre chair et en mon propre sang. La substance du pain est *changée* en celle de mon corps.

Ce que DIEU opère tous les jours en nous-mêmes naturellement, pourquoi ne pourrait-il pas l'opérer sur-naturellement dans le mystère de l'Eucharistie ?

Vous voyez donc qu'il n'est pas IMPOSSIBLE que, par la toute-puissance divine, le pain et le vin soient changés, sur nos autels, en la substance du corps et du sang de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ; et que l'Eglise, en enseignant sa présence réelle dans le Saint-Sacrement, ne dit point, comme le prétendent des ignorants ou des étourdis, une absurdité, une chose impossible et révoltante pour la raison.

Maintenant COMMENT ce prodige admirable s'opère-t-il ? *Je n'en sais rien*, et les plus grands Docteurs ne le savent pas plus que les autres. C'est le mystère de la foi, le secret de DIEU. Ce que nous savons, c'est qu'il *EST*, et cela suffit.

Par cette adorable présence, JÉSUS-CHRIST le Roi des âmes, la Vie des chrétiens, le Chef de l'Eglise, le refuge des pécheurs, le bon et doux Sauveur, le consolateur de toutes les douleurs, est sans cesse au milieu de ses enfants... Dieu et homme tout ensemble, il est le lien vivant qui nous unit à son Père et à notre Père. Il adore son Père parfaitement et supplée à l'imperfection de nos hommages. Il demande miséricorde pour les continuels péchés du monde.

Il est présent à toutes les générations humaines, qu'il aime et qu'il a sauvées également, pour recevoir de chacune d'elles, jusqu'à la fin du monde, l'hommage de sa foi, de son adoration, de son culte, de ses prières.

Si le Saint-Sacrement est le mystère de la foi, il est aussi, et plus encore, le mystère de l'amour.

Croyons, aimons et adorons.

2. JE N'AI QUE FAIRE D'ALLER A LA MESSE, JE PRIE AUSSI BIEN LE BON DIEU CHEZ MOI.

Et le priez-vous bien fort chez vous ? Pardonnez-moi si je me trompe ; mais je vous soupçonne un peu de ne prier pas plus chez vous qu'à l'Eglise.

La question, voyez-vous, n'est pas de savoir si vous priez le bon Dieu aussi bien chez vous qu'à la Messe ; mais de savoir si le bon Dieu *veut* que le dimanche et les fêtes vous le priiez à la Messe, et non chez vous.

Or, il le veut.

Vous vous souvenez que nous avons déjà causé de cela ensemble, et nous sommes convenus que les lois religieuses des pasteurs de l'Eglise catholique sont obligatoires en conscience, parce qu'ils portent ces lois par l'autorité même de Jésus-Christ : " qui vous écoute, m'écoute ; et qui vous méprise, me méprise."

L'Eglise nous ordonnant d'assister à la Messe les dimanches et les grandes fêtes, c'est désobéir à Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est désobéir à Dieu même, que de négliger d'y aller.

La raison qui a fait porter cette loi est très importante ; aussi la loi elle-même l'est-elle beaucoup. C'est la nécessité du culte public qu'il faut rendre à Dieu.

Nous ne vivons pas seulement individuellement comme hommes, comme chrétiens ; nous vivons encore

comme société religieuse ; et cette société, dont nous sommes les membres, établie par Dieu même, a envers lui des devoirs à remplir, aussi bien que chacun de nous en particulier.

Or, le culte public de la société (ou Eglise) chrétienne, c'est précisément *l'assistance au sacrifice de la Messe*, qui nous réunit tous, en la présence de notre Dieu, dans son temple à des jours fixés à cet effet, les uns par Dieu lui-même, soit avant soit après son Incarnation, les autres par les apôtres ou leurs successeurs.

Ne pas se joindre, à ces moments solennels, au reste de la famille chrétienne, c'est en quelque sorte renoncer à son titre de chrétien, d'enfant de Dieu, de disciple de JÉSUS-CHRIST, de membre de l'Eglise catholique.

Aussi est-ce *un péché grave* que de manquer à la Messe, le dimanche et les fêtes d'obligation, sans une nécessité véritable.

La gravité de cette négligence se comprend d'autant mieux que l'on connaît davantage la grandeur, la sainteté, l'excellence divine du Sacrifice de la Messe.

La MESSE est le centre de toute la Religion.

Elle est la continuation non sanglante, à travers les siècles et les générations, du sacrifice sanglant de JÉSUS-CHRIST.

Il n'y a aucune différence essentielle entre le sacrifice de la croix et le sacrifice de la Messe. *C'est le même et unique sacrifice, offert sous une forme différente.*

Le Prêtre est le même ; c'est JÉSUS-CHRIST ; visible sur le Calvaire, invisible et caché dans le Prêtre, à l'autel. La victime est la même : JÉSUS-CHRIST ; sanglant au Calvaire, non sanglant et voilé sous le Sacrement, à l'autel. Les différences ne sont que purement extérieures et apparentes ; le fond, le sacrifice est le même.

Par la parole mystérieuse et toute divine du prêtre, ou plutôt de JÉSUS-CHRIST même, qui parle par son ministre, le même miracle d'amour qui s'est opéré à la sainte Cène, le Jeudi-Saint, se renouvelle chaque jour sur nos autels. Le pain et le vin sont changés au Corps et au Sang de JÉSUS-CHRIST et ne conservent plus que la simple *apparence* du pain et du vin, de

sorte qu'il n'y a plus sur l'autel, après la consécration, que le Corps et le Sang de Jésus-Christ ; que Jésus-Christ vivant, résumant ainsi dans le Saint-Sacrement, tous les mystères de sa vie mortelle et de sa vie glorieuse.

Comprenez donc les grandeurs de votre foi et changez de langage.

Venez avec tous vos frères, venez à votre Sauveur ; c'est pour vous qu'il descend, qu'il s'immole dans ce grand mystère. Sans lui, vous ne pouvez sauver votre âme ; et cependant vous le négligez, vous le dédaignez, vous lui préférez de fúiles occupations, des niaiseries, des bagatelles !

Croyez-moi, rentrez en vous-même. Remplissez un devoir aussi facile qu'il est grave et nécessaire.

Allez le dimanche aux pieds du bon Dieu, faire votre revue de la semaine passée et votre provision pour la semaine suivante Dieu vous bénira et vous serez heureux.

XI.

LES FAUSSES MAXIMES.

1. Je n'ai pas le temps ; 2. Je ne peux pas ! c'est trop difficile ;
 3. Il faut faire comme les autres ; 4. Il faut que jeunesse se
 passe ; 5. Plus tard, je me confesserai ; à la mort, il sera bien
 temps.

1. JE N'AI PAS LE TEMPS.

Avez-vous le temps de manger ? Sans doute.—Et pourquoi mangez-vous ? —Quelle question ! Pour ne pas mourir. La nourriture est la vie du corps.

— Lequel vaut mieux, votre âme ou votre corps ?

— Quelle question encore ! Mon âme, sans aucun doute.

— Eh ! faites donc alors pour votre âme au moins autant que pour votre corps ! Vous trouvez, vous prenez le temps de faire vivre votre corps, et vous ne prenez pas celui de faire vivre votre âme !

Je voudrais bien voir que votre patron prétendit vous ôter le temps de manger ! Vous le laisseriez certainement là, lui et sa boutique, et vous diriez : *Avant tout*, il faut vivre.

Eh bien, je vous dis d'une manière bien plus pressante encore : *Avant tout*, même avant la vie de votre corps, *avant tout*, ne laissez pas mourir votre âme, qui est la principale partie de vous-même ; votre âme, qui fait de vous un homme ; car par le corps nous ne sommes qu'un animal ; c'est l'âme qui fait l'homme et le distingue de la bête.

La Religion vous donne la vie de votre âme, en l'unissant à Dieu, et vous dites : Je n'ai pas le temps de pratiquer la Religion ! Eh bien, prenez-le, ce temps *nécessaire*. Prenez-le, coûte que coûte, n'importe aux dépens de qui.

Personne au monde n'a le droit de vous en priver, ni votre patron, ni vos maîtres, ni votre père, ni votre mère ; *personne*, sans exception !

Le salut éternel de votre âme ne peut vous être enlevé par aucune créature, et si quelqu'un osait atten-

ter au plus sacré de vos droits, ce serait le cas de pratiquer cette grande règle des Apôtres : " Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes."

" Mais mon état, dites-vous, m'empêche de travailler à mon salut."

Est-ce vrai ? Faites attention à la réponse ; car si vous me répondez : oui, après y avoir bien réfléchi, je vous dirai : alors il faut le quitter et en prendre un autre.

La vie passe promptement, en effet ; mais l'éternité demeure. A quoi vous servirait de gagner le monde entier si vous veniez à perdre votre âme ?

Mais soyons francs. Est-il bien vrai que vous ne puissiez vous sauver, vivre chrétiennement dans votre état ?

Est-ce votre état qui vous empêche de faire une petite prière, matin et soir ? Est-ce votre état qui vous empêche d'élever de temps en temps votre cœur à Dieu dans la journée, de lui offrir vos prières, votre travail, vos privations ?

Ce n'est pas lui qui vous fait jurer, blasphémer le nom de Dieu, fréquenter les mauvais théâtres, les bals, les cabarets, les lieux de débauche..... Le temps que vous passez ainsi serait cent fois suffisant pour faire de vous un bon chrétien, si vous l'employiez à travailler à votre salut.

Ce n'est pas non plus votre état qui vous empêche le soir, après votre journée, aux approches des grandes fêtes, d'aller trouver un confesseur, d'aller recevoir, avec le pardon de vos péchés, des conseils et des encouragements pour mieux vivre à l'avenir.

En fait de conscience, voyez-vous bien, *on a le temps de faire ce qu'on veut*. Mais il faut le vouloir fortement, énergiquement, avec persévérance.

Ne dites donc plus : " Je n'ai pas le temps de vivre chrétiennement ;" car vous vous tromperiez vous-même.

Dites, si vous le voulez : " Je n'ai pas autant de temps, autant de facilités que je le voudrais."—Soit ; mais, après tout, c'est le cœur que Dieu demande et la bonne volonté ; et il n'est pas besoin de beaucoup de temps pour aimer le bon Dieu, éviter le péché, se repentir de ses fautes ; il ne faut pas beaucoup de temps

pour faire ses prières de chaque jour ; il ne faut pas même beaucoup de temps pour aller à une messe basse, d'une petite demi-heure, le dimanche, et pour aller se confesser quatre ou cinq fois par an.

D'autres font tout cela et plus encore. J'en connais qui ne passent jamais un mois sans recevoir les sacrements ; et ils n'en sont pas plus mauvais ouvriers. Comment font-ils ? Ayez bonne volonté comme eux ; et, comme eux, vous vivrez en vrai chrétien ; et, comme eux, vous irez en paradis, au lieu d'aller en enfer.

Qui ne donne pas à DIEU son *temps*, DIEU lui refusera son *éternité*.

2. JE NE PEUX PAS ! C'EST TROP DIFFICILE.

Dites donc que vous ne voulez pas. On peut tout ce qu'on veut, en ce qui touche la conscience et le salut.

Ce qui manque, ce n'est pas le pouvoir, c'est le courage. *On a peur* du travail, on recule. Le vrai chrétien est un brave ; semblable à un bon soldat, que les efforts des ennemis ne font qu'exciter davantage au combat, il n'a peur de rien, appuyé sur Jésus-Christ, il tire de lui toute sa force. S'il tombe, il se relève, et recommence le combat plus fort qu'auparavant.

"Je ne *peux* pas !" Le paresseux qui, le matin, bâille, se détire, se retourne dans son lit, et se rendort, au lieu de travailler, dit aussi : "Je ne *peux* pas !"

Un jour viendra où vous verrez que vous *pouviez*. Mais il ne sera plus temps alors et le moment du travail sera passé.

Vous serez devant le tribunal de Jésus-Christ, et vous entendrez sa redoutable parole : "Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé au démon." Vous comprendrez ce jour-là que vous *pouviez* !

Cependant, il y a quelque chose de très-vrai dans ce que vous dites. Non, vous ne pouvez pas vaincre vos passions et pratiquer les vertus si hautes du chrétien, si vous n'allez chercher, là où elle est, la force nécessaire pour cela.

Non, vous ne pouvez éviter les péchés dont vous avez l'habitude, si vous n'employez les moyens que

Jésus-Christ, votre Sauveur, a déposés à cet effet dans les mains de son Eglise.

Ces moyens, vous les connaissez ; dans des temps plus heureux, quand vous étiez bon, pur, honnête, parce que vous étiez chrétien vous les avez employés, et vous avez connu par vous-même toute leur douceur, toute leur puissance.

C'est la prière ;

C'est la sanctification du dimanche ;

C'est l'instruction religieuse ;

C'est surtout la fréquentation de la confession et de la sainte communion ;

C'est la fuite des occasions dangereuses, des plaisirs coupables, des mauvais camarades et des mauvaises lectures.

Sans ces moyens, non, vous ne pouvez pas être bon. Avec ces moyens non-seulement vous le pouvez, mais rien n'est plus doux et plus facile.

Combien de jeunes gens, d'hommes de tout âge et de toute condition, ont des passions plus violentes que vous, qui les domptent cependant, et qui en sont devenus les maîtres ! Plusieurs sont plus exposés que vous ne l'êtes, et ont plus d'obstacles de tous genres à surmonter. Ce qu'ils font, pourquoi ne pourriez-vous le faire ?

J'ai connu un vieux militaire qui avait l'habitude de jurer le nom de Dieu depuis son enfance. Il ne pouvait pas dire deux phrases sans jurer. Touché par une bonne exhortation, il se decida à remplir ses devoirs de chrétien. Il résolut énergiquement de vaincre son défaut ; et *en quinze jours de temps*, il en vint à bout. Chaque fois que le nom de Dieu lui échappait, il disait en son cœur : "*Mon Dieu, pardonnez-moi, que votre saint nom soit béni !*"—Egalement, quand il entendait ses camarades, commettre le même péché.—"*Je suis obligé*, me disait-il, *de me tenir à quatre ; je me réprime plus de cinquante fois par jour.*"

On a vu souvent des hommes travaillés de la terrible passion de l'ivrognerie obtenir une victoire encore plus difficile, avec un courage semblable. Le célèbre général Cambronne, quand il était simple soldat, avait cette détestable habitude. Ivre un jour, il frappa un officier et fut condamné à mort. Son colonel, qui l'al-

maît pour sa bravoure et sa loyauté, obtint sa grâce à condition qu'il ne boirait jamais plus de vin.—Vingt-cinq ans après, le caporal Cambronne était devenu le général Cambronne, et s'était immortalisé par son héroïque retraite de Waterloo. Retiré dans sa famille, à Paris, il vivait tranquillement, aimé et estimé de tous. Son ancien colonel l'invite un jour à dîner, avec quelques vieux frères d'armes. La place d'honneur était pour Cambronne, à la droite du maître. On apporte un vin exquis, réservé pour les grandes occasions. "Mon général, dit le vieux colonel, vous allez m'en dire des nouvelles," et il s'apprête à remplir le verre de Cambronne. Celui-ci refuse,—l'autre insiste; Cambronne se fâche. "Mais, mon général, je vous assure qu'il est excellent!" — "Il s'agit bien de cela!" dit vivement Cambronne. Il s'agit de mon honneur! Et ma promesse, colonel, ma promesse de caporal, l'avez-vous donc oubliée?... Depuis ce jour, pas une goutte de vin n'a touché mes lèvres. Ma parole et ma conscience valent mieux que votre vin!"

Voilà de l'énergie; voilà des hommes!

Du courage donc; c'est là ce qui manque. *On est chrétien dès qu'on le veut.*

3. ON SE MOQUERAIT DE MOI. IL NE FAUT PAS SE SINGULARISER; IL FAUT FAIRE COMME LES AUTRES.

Raisonnement de chèvre, mon pauvre ami. Les chèvres, je le sais, se suivent les unes les autres: si la première se jette dans un trou, la seconde la suit, la troisième suit la seconde, la quatrième suit la troisième, ainsi de suite; elles s'y jettent parce que leurs compagnes s'y sont jetées; *elles font comme les autres.*

Mais les hommes doivent-ils agir d'une manière aussi stupide?

Hélas! combien sont chèvres en ce point! combien vont en enfer parce que les autres y vont!

"Il ne faut pas se singulariser," dit-on.—Si fait; il faut se singulariser, non point par orgueil et parce qu'on dédaigne les autres, mais parce qu'il faut être bon au milieu du monde qui est mauvais.

Le mal abonde, et le bien est rare; il y a beaucoup de méchants et peu de bons; beaucoup de païens e

peu de chrétiens. Les mauvais forment la masse ; ce sont eux qui font la mode, la coutume. Celui qui veut suivre l'autre voie, qui est la bonne, est donc forcé de se singulariser.

Eh ! bien, cette singularité, il faut l'avoir. Elle est le signe, la condition nécessaire de votre salut éternel.

Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a déclaré en termes formels : " Entrez, dit-il, par la porte étroite, parce que " la porte qui conduit à la mort est large et la voie est " spacieuse, et il y en a un grand nombre qui y entrent. Combien est étroite la voie qui mène à la vie " éternelle, et comme il y en a peu qui la suivent ! "

" Ne craignez rien, ajoute-t-il en un autre endroit de " l'Evangile, ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer " que le corps, et qui après cela, ne peuvent plus rien " sur vous. Je vais vous dire qui vous devez craindre : " Craignez celui qui peut tuer le corps et perdre l'âme " dans l'enfer. Ah ! je vous le dis, craignez celui-là ! " Celui qui rougira de moi et de ma religion devant les " hommes, je rougirai de lui devant mon Père et devant " tout l'univers au jugement dernier. *Et celui qui " aura persévéré jusqu'à la fin, malgré tous les obstacles, malgré surtout les railleries, celui-là seulement sera sauvé.*" (St. Mathieu, xxiv, 13).

L'avertissement est-il clair ? C'est le Juge éternel qui nous le donne. C'est Celui qui ne parle pas en vain, et qui proclame de sa propre bouche que " le ciel et la terre passeront " mais que " ses paroles ne passeront pas. "

Il faut donc, sous peine de damnation éternelle, vivre dans le monde autrement que le monde ne vit.

Il faut se faire gloire de cette singularité, loin de la craindre et d'en rougir. C'est elle qui nous fait chrétiens.

" Mais on se moquera de moi ! " Eh bien ; laissez les sots se moquer de vous ; vous n'en mourrez pas ! Moquez-vous de ceux qui se moquent de vous ; ils sont les ridicules, et vous, vous êtes le sage. Lequel doit se moquer de l'autre : le fou du sage, ou le sage du fou ?

Si on se moquait de vous parce que vous mangez ou parce que vous marchez sur vos pieds et non sur votre tête, cesseriez-vous pour cela de manger, et vous met-

triez-vous à marcher sur vos mains?—Non. Et pourquoi? Parce que ce que vous faites est bien, est raisonnable, et que ce qu'on voudrait vous voir faire est absurde.

Combien plus est-il absurde de perdre votre âme pour plaire à quelques étourdis dont vous méprisez le libertinage au fond de votre cœur! La louange de pareilles gens, voilà la vraie honte: leur blâme est un bien. C'est signe qu'on ne leur ressemble pas.

Mais ne vous exagérez pas les choses. Vous ne serez pas le seul de votre parti. Quoiqu'il y ait plus de méchants que de bons, le nombre de ceux-ci est cependant plus grand qu'on ne le pense, surtout de nos jours, où la Religion reprend de plus en plus son empire.

Dans les classes éclairées de la société, c'est maintenant une recommandation honorable que d'être chrétien.

Il y a quelques années, le jeune C., un des élèves les plus distingués de l'Ecole polytechnique, perdit son chapelet. Un camarade le trouva, et à l'heure de la récréation, il appela toute l'école, attacha le chapelet à un des arbres de la cour, et d'un air de défi: "Que celui à qui appartient ce chapelet vienne le réclamer", s'écria-t-il. "C'est moi qui l'ai perdu, dit tranquillement le jeune C... en s'avancant au milieu des élèves, ce chapelet est un souvenir de ma mère; j'y tiens beaucoup et le récite tous les jours."—Bravo l' s'écrie une grosse voix. Tous se retournent; c'était le général commandant l'Ecole. "Bravo, mon ami, dit-il en serrant la main du jeune chrétien; vous êtes un homme de cœur et d'énergie. Continuez ainsi, vous ferez votre chemin l' C... sortit le premier de l'Ecole, et, pendant tout le temps qu'il y demeura, il fut le plus estimé, le plus aimé de tous.

Soyez bon, aimable, obligeant envers tout le monde; riez avec les autres de ce dont on peut rire sans offenser Dieu; et ils vous laisseront bien vite tranquille au sujet de la Religion, si tant est seulement qu'ils vous attaquent.

Je connais un alsacien, fort bon chrétien qui, à son arrivée au régiment, fut raillé par plusieurs de ses camarades. On l'appelait *cagot*, *bigot*, *cafard* et le reste.

Un jour que la bataille s'engageait plus vivement que de coutume, il demanda la permission à son capitaine de réunir sa compagnie dans la chambrée. Il monta sur un banc et adressa ce petit discours : " Vous avez beau faire, vous ne me ferez point changer. Le bon Dieu vaut mieux que vous, n'est-ce pas ? Eh bien, j'aime mieux lui plaire qu'à vous. Allez vous coucher si vous n'êtes pas contents ! Tout le régiment serait là que je ne reculerais pas d'un pouce ! " Ses camarades se mirent à rire et à applaudir, et depuis ce temps on ne dit plus un mot désobligeant à ce digne garçon.

Un autre jour, un voyageur arrive à une table d'hôte : c'était un samedi, il demande du maigre. Quelques convives ricanent. Un d'eux, plus hardi, lui adresse la parole : " Monsieur fait maigre ? " dit-il d'un air moqueur. — " Oui, monsieur, répond le voyageur sur le même ton ; et monsieur fait gras ? — Oui, monsieur, dit l'autre un peu attrapé de voir qu'on se moquait de lui. — Tant pis pour monsieur, répond l'autre. Monsieur pense-t-il donc qu'un homme d'honneur doive préférer une côtelette à sa conscience ? Moi, j'aime mieux ma conscience qu'une côtelette. " — Les rieurs se mirent de son côté. Et mieux que cela, un convive, se tournant vers lui, le félicita de sa fermeté à remplir son devoir : " Je ne veux pas, monsieur, ajouta-t-il, que vous soyez le seul ici ; je profiterai de votre aimable leçon, car moi aussi je suis catholique. Garçon, appelez-moi du maigre. "

Ne faiblissez pas devant une parole, devant un regard, devant un sourire...

Laissez se perdre les *autres* qui veulent se perdre ; vous, qui savez ce qui en est, sauvez votre âme. Laissez rire qui voudra rire. *Rira bien qui rira le dernier.*

4. IL FAUT QUE JEUNESSE SE PASSE.

A quoi faire ? Des sottises ? des péchés ? à perdre son âme, son honneur, sa santé, son argent, avec des libertins ? à faire ce que Dieu défend de faire ? Voilà, certes, une étrange morale ! et je ne sais pas de quel endroit de l'Evangile elle est tirée !

Oui, il faut que jeunesse se passe ; mais il faut qu'elle se passe, comme toute la vie, dans la pratique du bien, dans la fuite du mal, dans l'accomplissement du devoir.

La seule différence entre elle et la vieillesse, c'est que la jeunesse a plus de vivacité et de forces, et qu'ainsi elle doit faire le bien avec plus de zèle, plus d'ardeur, plus de dévouement.

Oui, il faut que la jeunesse se passe de la sorte, pour être honorable devant Dieu et devant les hommes ; pour être le prélude d'une vieillesse respectable et bénie de Dieu ; pour préparer de loin la moisson que l'âme recueillera, au jour de son départ, sur le seuil de l'éternité.

Il n'y a rien de plus ravissant au monde qu'une jeunesse sainte et pure. Il n'y a rien de plus beau, de plus touchant, de plus aimable qu'un jeune homme chaste, modeste, laborieux, fidèle à ses devoirs !

Oh ! si les jeunes chrétiens savaient ce qu'ils sont ! pour rien au monde ils ne voudraient perdre leur gloire !

Une fois perdue, elle ne peut revenir. Le repentir a ses charmes ; mais ce n'est plus *l'innocence* !

Si jeunesse savait ! si vieillesse pouvait !

5. JE PRATIQUERAI LA RELIGION PLUS TARD, QUAND JE N'AURAI PLUS TANT D'AFFAIRES. JE ME CONFESSERAI PLUS TARD, À LA MORT. BIEN CERTAINEMENT, JE NE MOURRAI PAS SANS SACREMENTS.

Plus tard ? — Bien certainement. — Oui, s'il y a un *plus tard* pour vous, et si vous en avez les moyens au moment de mourir, ce qui *bien certainement* est douteux.

Combien ont dit comme vous : " Demain, plus tard," pour qui il n'y a eu que le jugement et l'éternité !...

Combien ont négligé de se confesser quand ils le pouvaient facilement, qui ne l'ont pu faire quand ils l'ont voulu !

Vous vous confesserez *à la mort* ? Mais si Dieu met-
tait la mort avant la confession ?

" Oh ! répondez-vous, il est miséricordieux ? " Oui ;

aussi vous offre-t-il aujourd'hui un pardon que vous ne méritez pas.

Mais celui qui a promis le pardon au pécheur pénitent ne lui a pas promis le lendemain.

Tout au contraire, il l'a averti de se tenir toujours sur ses gardes, parce que la mort lui serait envoyée à l'improviste.

Quelle folie de risquer son éternité sur un *peut-être* !

Il y a peu d'années, à la prison cellulaire de la Roquette, à Paris, un jeune détenu, âgé de dix-sept ans, avait refusé à l'aumônier de venir le trouver pour remplir le devoir pascal. *Tous*, excepté lui, avaient accueilli la parole du prêtre.

" Plus tard, avait-il répondu, pas maintenant ; l'année prochaine, pas cette année ! "

Le lendemain de son infructueuse visite, l'aumônier descend aux cellules de l'infirmerie. Il voit sur une des portes le *numéro* de son détenu de la veille. Il entre, et le trouve couché, endormi, et fort pâle. Il appelle la Sœur infirmière, et demande ce qu'a le nouvel arrivé.

" Pas grand'chose, répond-elle ; un mal de tête, quelque indigestion, peut-être. " — Ils entrent tous deux ; la Sœur approche, et parle au jeune malade, qui ne répond pas : " Mais, ma Sœur, dit le prêtre effrayé, ce garçon-là se trouve mal. Envoyez chercher le médecin. " Au bout de quelques minutes, le docteur arrive... le malade était en effet sans connaissance. Le médecin lui prend le pouls, met la main sur le cœur... " Ah ! mon Dieu ! s'écrie-t-il d'un air de stupéfaction. — Qu'y a-t-il donc ? demande le prêtre. — De nouveau, le docteur examine : " Ce qu'il y a ! s'écria-t-il, il y a que ce jeune homme est mort. — Mort ! répéta l'aumônier, en poussant un cri de terreur, mort ! " Et il regardait avec effroi ces lèvres encore ouvertes qui venaient de repousser Dieu, et avaient dit : " Plus tard, à l'année prochaine ! "

Dans la cellule voisine gisait un autre détenu, âgé, lui aussi, de 17 ans. Administré depuis quelques jours, on attendait ses derniers moments : " O mon père, murmura-t-il, quand il vit entrer le prêtre, mon bon père, que je suis heureux !... Je vais voir le bon Dieu... sera-ce bientôt ? " Et comme l'aumônier lui donnait

quel
dites
mieu
reve
au F
Eu
mêla
Le
vues
père
pied
se tu
ente
et co
S'
com
Pl
rue
on le
est a
été i
rem
A
sau
A
dorm
rai
U
sa p
lutie
à to
avan
C
mau
" J'
prom
lui
Il
gen
con
de l
Il
A

quelques paroles d'espoir pour sa guérison : " Ne me dites pas cela, dit-il avec un sourire, J'aime bien mieux mourir ; je pourrais pécher, oublier Dieu, si je revenais à la santé... J'aime mieux mourir pour alier au Paradis!..."

Et le soir, ce jeune homme expirait doucement en mêlant à son dernier soupir le nom sacré de Jésus!...

Les exemples de morts subites, entièrement imprévues, sont quotidiens. Il y a peu de temps, un ouvrier, père de famille, tomba d'une hauteur de quelques pieds sur le pavé de la rue de Vaugirard, à Paris. Il se tua roide. Il ne put même pousser un cri ! Il avait entendu l'avertissement de l'Evangile... Il se confessait et communiait *tous les huit jours*.

S'il vous en arrivait autant ce soir, seriez-vous prêt, comme lui, à entrer dans votre éternité ?

Plus récemment encore un homme passait dans la rue de... Il chancelle, tombe. On l'entoure aussitôt ; on le porte dans une boutique voisine. Un médecin est appelé ; il l'examine, et déclare que la mort avait été instantanée, avant même que l'infortuné fût entièrement tombé à terre. Celui-ci n'était pas préparé.

Après cela, comptez donc *sur le lendemain* pour vous sauver !

Après cela, parlez-moi de *plus tard* ! Après cela, dormez tranquille avec cette pensée : Je me confesserai *bien certainement* à la mort !

Un pauvre apprenti avait fait depuis quelques mois sa première communion. Il avait pris une seule résolution, mais il l'avait prise sérieusement : " Si je viens à tomber dans un péché mortel, j'irai me confesser avant de me coucher, le jour même."

Ce malheur lui arriva. C'était un samedi ; il faisait mauvais temps. Le prêtre était loin. Il se dit d'abord : " J'irai me confesser dans quelques jours." Mais sa promesse lui revenait à la mémoire, et quelque chose lui disait : Fais ce que tu as promis, va te confesser.

Il hésitait. Dans ce combat intérieur, il se met à genoux, et dit un *Ave Maria* pour obtenir la grâce de connaître la volonté de Dieu. La prière est le salut de l'âme.

Il se lève et se met en chemin.

A son retour, il rencontre sa marraine, qui lui de-

mande d'où il vient ; il le lui raconte, la joie sur le visage ; il lui dit qu'il va dormir en paix, ayant recouvré l'amitié du bon Dieu.

Sa mère avait coutume de le laisser au lit plus longtemps le dimanche que les autres jours.

Selon son usage donc, elle ne l'éveilla qu'à sept heures, en frappant à la porte de sa chambre et en l'appelant.

Un quart d'heure après, Paul dormait encore. Sa mère l'appelle de nouveau, et impatientée de n'avoir pas de réponse, elle entre dans la chambre : "Allons donc, paresseux ! il est près de sept heures et demie, n'es-tu pas honteux..."

Elle approche de son enfant, qui ne bougeait pas... Elle lui prend la main qu'elle trouve glacée... Effrayée, elle regarde... et, poussant un cri, elle tombe à terre sans connaissance... L'enfant était mort, et son cadavre déjà froid !

Heureux de n'avoir pas remis à *plus tard* ! de n'avoir pas remis *au lendemain* !

Puissiez-vous être aussi sage, vous qui lisez ceci, et faire de même !

1. D

N

I

N

1

N

entr

les a

vous

Mai

qu'i

com

V

sûr

vict

plus

enfe

Vol

vrir

êtes

votr

Chr

enfe

dra

troi

L

qui

ign

titu

la v

ne p

F

mis

vre

XII.

L'ENFER.

1. Il n'y a pas d'enfer; personne n'en est jamais revenu; 2. Comment concilier la bonté de Dieu, avec l'éternité des peines de l'enfer? A tout péché miséricorde; 3. Dieu est trop bon pour me damner.

1. IL N'Y A PAS D'ENFER; PERSONNE N'EN EST JAMAIS
REVENU.

Non, personne n'en est jamais revenu; et si vous y entrez vous-même, vous n'en reviendrez pas plus que les autres. Si l'on en revenait, même une seule fois, je vous dirais: "Allez-y, et vous verrez s'il y en a un." Mais c'est parce qu'on ne peut faire cette expérience qu'il est *insensé* de s'exposer à un mal sans remède comme sans terme et sans mesure.

Vous dites qu'il n'y a pas d'enfer? En êtes-vous sûr? Je vous délie de l'affirmer. Vous auriez une conviction que nul n'a eue avant vous, pas même les plus profonds impies. A cette question: Y a-t-il un enfer? Rousseau répondait: "*Je n'en sais rien.*" Et Voltaire écrivait à un de ses amis qui avait cru découvrir la preuve de la non-existence de l'enfer: "Vous êtes bien heureux! je suis loin de là." Mais voici qu'à votre *peut-être* j'oppose une terrible affirmation. Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, dit qu'il y a un enfer, et un enfer si terrible, que "le feu ne s'y éteindra jamais." Ce sont ses propres paroles, qu'il répète trois fois de suite.

Lequel faut-il que je croie de préférence: un homme qui n'a jamais étudié la Religion, qui attaque ce qu'il ignore, qui ne peut avoir que des *doutes*, non une certitude sur ce sujet; ou bien Celui qui a dit: "Je suis la *vérité*; le ciel et la terre passeront, mais ma parole ne passera point?"

Prenez garde; c'est Jésus, le bon Jésus; Jésus si miséricordieux et si doux, qui pardonne *tout* aux pauvres pécheurs repentants; Jésus, qui accueille sans

une parole de reproche et la coupable Madeleine, et la femme adultère, et le publicain Zachée, et le voleur crucifié à ses côtés, c'est Jésus qui vous déclare qu'il y a *un enfer éternel de feu*, et qui le répète quinze fois expressément dans son Evangile !

Auriez-vous la prétention de mieux vous entendre que JÉSUS-CHRIST, en fait de miséricorde et de bonté ?

En cette matière, voyez-vous, plus qu'en toute autre, c'est bien souvent le *cœur* du méchant qui parle, et non sa raison. C'est la passion criminelle qui a peur de la justice de DIEU, et qui crie, pour étourdir la conscience : " Il n'y a pas de justice de DIEU, il n'y a pas d'enfer !"

Mais qu'importent à la réalité ces cris et ces passions ? L'aveugle qui nie la lumière empêche-t-il la lumière de luire ? Que l'impie le nie ou le reconnaisse, il existe un enfer, vengeur du vice, et cet enfer est éternel.

C'est le cri de l'humanité entière ! La certitude de l'enfer est tellement au fond de la conscience humaine, qu'on retrouve en effet ce dogme *chez tous les peuples* anciens et modernes, chez les sauvages idolâtres comme chez les chrétiens civilisés. Il est tellement au fond du christianisme, que, de toutes les hérésies qui ont attaqué les dogmes catholiques, pas une n'a pensé à le nier. La vérité seule de l'enfer est restée debout, intacte, au milieu de tant de ruines.

Les plus grands philosophes, les plus grands génies ont admis l'enfer, non-seulement parmi les chrétiens, cela va sans dire, mais même parmi les païens : Virgile, Ovide, Horace, Platon, Socrate, enfin l'impie Celse lui-même, ce Voltaire du III^e siècle : qui oserait se montrer plus *difficile qu'eux* ?

Il y a une vingtaine d'années, l'aumônier de l'école militaire de Saint-Cyr venait, pendant le carême, de faire aux élèves une instruction sur l'enfer. Il remontait chez lui et allait rentrer dans son appartement, lorsqu'un vieux capitaine attaché à l'école comme instructeur et qui montait l'escalier derrière lui, lui dit en ricanant : " Monsieur l'aumônier, pourriez-vous me dire si dans l'enfer nous serons rôtis ou bouillis ?"

L'aumônier se retourne, le regarde un instant sans

rien dire, et lui répond froidement : " Vous verrez cela, capitaine." Et il ferma sa porte.

L'officier s'en alla ne riant plus, et plus tard, revenu à Dieu, il déclara qu'il devait sa conversion à cette réponse saisissante et à la pensée de l'enfer.

Ne riez point de l'enfer, mon cher lecteur ; il n'y a pas là de quoi rire.

2. COMMENT CONCILIER LA BONTÉ DE DIEU AVEC L'ÉTERNITÉ DES PEINES DE L'ENFER ? A TOUT PÉCHÉ MISÉRICORDE.

A tout péché miséricorde, sans aucun doute ; mais en ce monde seulement et non plus dans l'autre.

Toutes les objections contre l'éternité des peines de l'enfer tombent d'elles-mêmes dès qu'on se rend compte de ce que c'est que l'*éternité*. L'éternité n'est pas une suite de siècles se succédant sans fin les uns aux autres, ainsi que nous sommes portés à nous l'imaginer ; c'est un présent sans avenir et sans autre passé que celui de la terre : une fois qu'on y est entré, on est dans une existence absolument différente de celle de la terre ; il n'y a plus la succession du temps, et à cause de cela on ne peut changer. Pourquoi en ce monde puis-je me repentir lorsque je suis séparé de Dieu ? c'est que j'en ai le *temps* ; c'est que j'ai devant moi des années, des jours, des heures, des minutes, et une seule minute me suffit pour revenir à Dieu par le repentir. Mais dans l'éternité, il n'est ni années, ni jours, ni heures, ni minutes, il n'y a point de temps, point de succession, par conséquent point de changement possible. Tel on y entre, tel on y reste, ou, pour parler plus exactement, tel on y *est*.

L'enfer est donc éternel parce qu'il ne peut pas ne pas être éternel.

Méditez un peu cette explication, et vous y trouverez la solution de toutes les difficultés de l'enfer.

La doctrine des peines éternelles a, du reste, dans l'enseignement de l'Eglise, une parfaite compensation dans la doctrine des récompenses éternelles. L'une nous manifeste la souveraine et *infinie justice* de Dieu ; l'autre, sa souveraine et *infinie bonté*. Mais, en Dieu, tout n'est-il pas adorable, sa justice comme tous ses

autres attributs ? Je le répète, on ne penserait guère à nier l'enfer si l'on n'en avait pas peur.

Si l'on pouvait connaître tous les crimes que la crainte de l'éternité de l'enfer a empêchés, on serait frappé de la nécessité de cette sanction ; et comme Dieu donne à l'homme tout ce qui est *nécessaire*, de la nécessité de l'éternité des peines on conclurait sa réalité.

Je pourrais montrer encore que l'enfer ne nous paraît si incompréhensible que parce que nous ne nous faisons pas une idée suffisante de la grandeur du péché, dont il est le châtement, et de la facilité pour nous de l'éviter. Mais je m'en tiens aux deux grandes autorités, que je vous ai apportées en regard de votre doute : l'autorité du *genre humain*, et celle, plus importante encore, de *Notre-Seigneur Jésus-Christ* qui, dans son Evangile, dit aux damnés : " Retirez-vous de moi, maudits, dans le feu éternel."

3. DIEU EST TROP BON POUR ME DAMNER.

Aussi n'est-ce pas Dieu qui vous damne, *c'est vous-même* qui vous damnez.

Dieu n'est pas plus la cause de l'enfer qu'il n'est la cause du péché, qui produit l'enfer.

" Pourquoi donc *permet-il* le péché ?"

Parce que vous ayant donné le plus magnifique de tous les dons, celui de l'*intelligence* qui vous rend semblable à lui, et vous ayant préparé un bonheur éternel, il ne convenait pas qu'il vous traitât comme la brute, qui n'a pas d'intelligence et qui n'est faite que pour la terre.

Il ne convenait pas que vous fussiez *contraint* de recevoir les dons de Dieu ; il fallait que vous employassiez votre intelligence à accepter librement et à acquérir vous-même le trésor d'une éternité de béatitude.

Voilà pourquoi Dieu nous a donné, avec l'intelligence, la *liberté morale*, c'est-à-dire la faculté de choisir à notre gré le bien ou le mal, de suivre ou de ne pas suivre la voix de notre bon Père qui nous appelle à lui.

Cette liberté est la plus grande marque d'honneur et d'amour que nous puissions recevoir de Dieu.

Si nous en abusons, la faute en est à nous, non à lui.

Si je vous donne une arme pour défendre votre vie, n'est-ce pas là une marque d'amour de ma part ? Et si, contre ma volonté, malgré les avertissements et les leçons que je vous ai donnés pour vous en bien servir, vous tournez cette arme contre vous-même, serai-je cause de votre blessure ? N'est-ce pas à vous seul qu'il faudra l'imputer ?

Ainsi fait pour nous le bon DIEU. Il nous donne la liberté de faire le bien ou le mal ; mais il ne néglige rien pour nous faire choisir le bien. Instructions, avertissements, tendres invitations, terribles menaces, il n'épargne rien. Il nous comble de ses grâces, il nous environne de secours, mais il ne nous *force* pas ; ce serait détruire son ouvrage. Il respecte en nous les dons qu'il a mis en nous.

C'est donc le réprouvé qui *se perd* ; ce n'est pas Dieu qui le damne, c'est lui-même qui *se damne*. Dieu ne fait que donner à chacun ce que chacun a choisi librement, la vie ou la mort ; le paradis, fruit de la vertu, ou l'enfer, fruit du péché.

Un voyageur, entrant un jour dans la cour des Messageries, à Paris, déclare qu'il désire se rendre à Lille en Flandre, dans le nord de la France. On s'empresse de lui montrer la voiture qui allait partir pour cette destination. Il était déjà sur le marchepied, lorsqu'il aperçut non loin de là une autre voiture, tout fraîchement peinte, qui lui parut plus belle et plus commode. Immédiatement il change d'idée et va prendre une place dans l'intérieur de cette voiture. Or, cette diligence faisait le service de Marseille, ville du midi de la France et directement opposée au but du voyage de notre homme.

Le chef du bureau, qui le suivait de l'œil, s'aperçut de son erreur et s'empressa de l'en avertir.

— Que faites-vous, Monsieur ? lui dit-il fort poliment. N'est-ce pas à Lille que vous voulez aller ?

— Oui, Monsieur, c'est bien à Lille.

— En ce cas, Monsieur, vous vous trompez de voiture ; celle où vous êtes, loin d'aller à Lille, va partir pour Marseille.

— Mais je finirai toujours par arriver à Lille ?

— Comment à Lille ! Vous arriverez à Marseille si vous prenez la voiture et la route de Marseille.

— Bah ! bah ! je n'en crois rien, dit le sot voyageur ; cette voiture est beaucoup plus belle et plus commode que l'autre ; et l'administration est trop honnête pour me faire aller là où je ne veux pas aller. Je me trouve bien ici et j'y reste, et, quoi que vous en disiez, je serai demain soir à Lille."

La cloche du départ vint à sonner, la voiture partit, et deux jours après elle débarqua notre voyageur à... Marseille.

Ce n'était pas difficile à deviner.

Ainsi font ceux qui, sans s'inquiéter de bien vivre, présument de la bonté de Dieu qu'ils arriveront tout de même au paradis.

Il y a deux chemins ouverts devant nous en cette vie, celui de la vertu et celui du vice. Le second est quelquefois plus doux, plus séduisant que le premier, surtout dans les commencements ; mais l'un mène à l'enfer, où la douceur se change en amertume ; l'autre en paradis, où le travail se change en un ineffable repos.

Pour aller au paradis, il faut prendre le chemin du paradis ; c'est tout simple. Le prêtre catholique est le guide charitable qui, de la part de Dieu, montre à tous le chemin. Combien, hélas, ferment leurs oreilles à sa voix ! Combien se perdent pour n'avoir point suivi ses indications !

XIII.

LE CIEL.

1. A quoi bon m'occuper du ciel ? Je ne connais de ciel que la jouissance et la volupté. 2. Chacun prend son plaisir là où il le trouve.

1. A QUOI BON M'OCCUPER DU CIEL ? JE NE CONNAIS DE CIEL QUE LA JOUISSANCE ET LA VOLUPTÉ.

La raison la plus vulgaire et la plus élémentaire démontre cependant, en dépit de tous les sophismes, que l'on doit en reconnaître un autre. En effet, si le ciel consiste dans la jouissance et la volupté il faut regarder la jouissance et la volupté comme bien final de l'homme et par là même comme un bien qu'il faut se procurer à tout prix, puisque l'homme doit tendre vers sa fin d'un effort suprême. Or, il n'y a pas sur la terre une somme de jouissance assez considérable pour que tous puissent se rassasier des biens présents. Dès lors, qu'arrivera-t-il si l'homme ne connaît d'autre ciel que la volupté ? C'est que chacun, s'efforçant par tous les moyens d'arriver à la fortune pour arriver au plaisir, mettra toute son activité à supplanter ses concurrents. De là la terre transformée en une vaste arène, en un immense champ de bataille sur lequel il y aura une guerre acharnée, une lutte incessante de chacun contre tous et de tous contre chacun, de là les forts s'assujétissant les faibles, attendu qu'il faut que des milliers d'hommes travaillent et souffrent pour fournir aux plaisirs de quelques-uns, de là les scènes horribles de l'enfer au lieu des douces perspectives du paradis. Le ciel rêvé par vous aboutit fatalement à un Tartare, devez-vous en être si fier ? Devez-vous en faire l'objet de vos espérances, de vos vœux, de vos aspirations les plus ardentes ? Quand on espère un ciel à venir comme récompense, on sacrifie avec bonheur son intérêt temporel en faveur de son intérêt éternel, on s'immole, on se dévoue pour ses frères, on secourt le pauvre, on soigne le malade, on

protège l'orphelin, on aide l'infirmes, on s'oublie de grand cœur pour penser aux autres ; quand, au contraire, on ne croit à d'autre ciel qu'à la terre, on se dispute les biens terrestres, on sacrifie ses semblables pour s'enrichir de leurs dépouilles, on en fait des esclaves, c'est-à-dire, les instruments de ses passions et de ses vices

2. CHACUN PREND SON PLAISIR LÀ OU IL LE TROUVE.

Cela n'est que trop vrai, car il y a des multitudes qui demandent leurs plaisirs à la bonne chère, à la volupté sous ses formes raffinées et multiples, mais du fait peut-on conclure au droit et dire que chacun peut en conscience prendre son plaisir là où il le trouve ? Non il y a des plaisirs qui dégradent l'homme et le vouent pour jamais à la honte et à l'ignominie. Il faut donc renverser la proposition et dire que chacun doit prendre son plaisir là où Dieu veut qu'il le prenne et par conséquent là où Dieu l'a placé ; il faut dire que l'homme doit, avant tout, agir de telle sorte qu'il arrive à la béatitude promise par Dieu à ceux qui, en traversant la vie, auront combattu sous les étendards de vérité.

Chacun prend son plaisir là où il le trouve.—Et vous prononcez ces paroles avec un dédain affecté pour les biens invisibles que la religion promet dans la vie future. Ces biens néanmoins sont incomparables, à tel point qu'il est vrai de dire avec le Dante : "Celui qui se plaint de ce que l'on meurt sur la terre pour vivre dans le ciel, celui-là n'a pas connu l'abondance des biens divins qui y sont répandus (1)." Et ici, afin d'élever vos pensées et vos sentiments, comparons aux joies fugitives de la terre le bonheur éternel du ciel. Êtes-vous sensible à un spectacle ravissant qui s'étale sous les regards ? L'œil de l'homme, dit saint Paul, n'a rien vu de comparable au spectacle indescriptible que Dieu réserve à ses saints ; et cependant, que ne voit-il pas tous les jours, en contemplant la riante nature avec ses sites pittoresques, avec ses hautes montagnes dont la cime va se perdre dans les cieux, avec ses fleuves majestueux, ses vallées fertiles, ses mers immen-

(1) *Paradis*, ch. xiv.

ses ? que ne voit-il pas tous les jours, en contemplant les cités élégantes qu'embellissent à l'envi les chefs-d'œuvre du génie ? Êtes-vous sensible aux charmes de l'harmonie ? L'oreille de l'homme n'a rien entendu de comparable aux hymnes et aux cantiques que chantent en la présence de Dieu les anges et les saints ; et cependant que n'entend-elle pas dans ces grands concerts, où la voix humaine, mêlée à la voix des instruments, va remuer les dernières fibres de l'âme ? Êtes-vous sensible aux attraites de la beauté ? Les justes seront lumineux de tout l'éclat du soleil. Désirez-vous une longue vie exempte de souffrances ? Les justes brilleront d'une santé que la maladie ne viendra jamais ni ébranler, ni altérer ; ils jouiront d'une vigueur que la mort sera impuissante à abattre. Recherchez-vous la sagesse ? La sagesse substantielle se révélera à vous sans voile et sans symbole, en personne. Êtes-vous avide d'émotions ? Vous serez dans une ivresse inénarrable, dans l'ivresse de Dieu même qui entrera en vous par toutes les puissances de votre être. *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ et torrente voluptatis tuæ potabis eos* (Ps. 35). Avez-vous un cœur aimant ? Vous aimerez Dieu plus que vous-même, et Dieu vous aimera plus que vous ne pouvez vous aimer. La société a-t-elle des charmes pour vous ? Tous les élus n'auront qu'un cœur et une âme, et le royaume des cieux nous est représenté sous l'image d'un banquet que se donnent des amis, d'un repas de famille où tous les cœurs sont dilatés par la joie, où les âmes se mêlent et se confondent par la conversation, où les heures s'écoulent rapides. Quel festin, je le demande, que celui dont Dieu sera le roi, dont les élus seront les convives, où l'on se nourrira de la substance créée et qui se prolongera dans les siècles des siècles ! Courez-vous après les honneurs, les richesses ? Dieu fera régner sur de vastes domaines ses serviteurs bons et fidèles ; car il leur donnera pour royaume son propre royaume, c'est-à-dire l'infini. Oui, faites-vous par l'imagination un idéal de bonheur, accumulez sur votre tête les dignités les plus élevées, les couronnes les plus brillantes, habitez les campagnes les plus fortunées, les climats les plus doux, les lieux où règnent un printemps éternel, formez votre société des esprits les plus élevés,

des cœurs les plus nobles et les plus magnanimes ; que pour vous les fêtes succèdent aux fêtes, les plaisirs aux plaisirs, comme les jours succèdent aux jours, que vous parcouriez la carrière la plus enviée, que vous mouriez chargé d'années, après avoir vu jusqu'à la troisième et la quatrième génération les enfants de vos enfants prospérer, non, la plus belle vie n'est rien en comparaison d'un seul instant passé dans le ciel, parce que le ciel est, selon l'expression de saint Augustin, le comble de tous les biens, *Bonorum omnium summa et cumululus* (1) ; parce que le ciel, c'est Dieu, c'est-à-dire le bien souverain qui rassasie d'une manière adéquate l'appétit de l'être raisonnable, *Summum bonum appetitus rationalis adæquate satiativum*, pour employer le langage de la scolastique. — Dès lors, n'est-ce pas dans la recherche du souverain bien que vous devez mettre votre plaisir ?

Chacun prend son plaisir là où il le trouve. — Écoutez ici une page de saint Anselme décrivant le bonheur du ciel : « Là où n'entrent ni le deuil, ni les pleurs, ni la souffrance, ni la tristesse, que peut-il régner, sinon une allégresse parfaite ? Là où la tentation, l'adversité, les vicissitudes des saisons, les vapeurs empoisonnées, les rigueurs de l'hiver, les ardeurs de l'été sont inconnues, que peut-on trouver, sinon une souveraine mesure en toutes choses, la paix véritable, la tranquillité absolue, soit pour le corps, soit pour l'âme ? Là où l'on n'a rien à appréhender pour l'avenir, que peut-on attendre, sinon une félicité inaltérable ? Là où ne pénètre jamais la difformité, qu'est-ce qui peut frapper le regard, sinon la beauté parfaite ? Là où la pauvreté n'exista jamais, que peut-on rencontrer, sinon la plénitude indéfectible ? Là où l'on ignore toujours les labeurs et les défaillances de la terre, que peut-on avoir, sinon le suprême repos et la suprême vigueur ? Là où rien ne pèse à l'âme, qu'y aura-t-il, sinon une félicité sans mélange ? Là où l'on ne redoute ni l'affaiblissement de la vieillesse, ni les douleurs de la maladie, qu'est-ce qui peut fleurir, sinon une santé vraiment digne de ce nom ? Là où la nuit et les ténèbres sont exclues, qu'est-ce qui peut briller,

(1) Enarrat. in psal, n. 11.

sinon une lumière sans ombres ? Là où sont absorbées la mort et la mortalité humaine, qu'y a-t-il, sinon la vie éternelle (1) ? " Ce tableau ne vous électrisera-t-il pas ? On vous proposerait une montagne d'or que vous seriez feu et flamme, la religion vous propose Dieu, ne serez-vous que glace et torpeur ?

Chacun prend son plaisir là où il le trouve. — Mais ne devez-vous pas le trouver et par là même le prendre dans la pensée du ciel, qui est le *terme du voyage* ? dans la pensée de ce Nouveau-Monde, à la découverte, à la prise de possession duquel Dieu vous a destiné ? Ne devez-vous pas ressembler au moins à l'immortel Christophe-Colomb ? Que de difficultés n'éprouva-t-il pas pour atteindre son but ? Pendant huit années il eut obligé, lui profond génie, de frapper à la porte des grands pour mendier leur appui, de les fatiguer de ses sollicitations infructueuses et de dévorer tous les ennuis et tous les dégoûts qui sont la suite des refus obstinés qu'il essuie. Une fois lancé à la conquête de l'inconnu, il lui faut lutter en même temps et contre la fureur des vents déchainés et contre ses propres incertitudes touchant le succès de son entreprise, et contre le découragement de ses compagnons de voyage qui, ne voyant que le ciel et l'eau, le traitent d'halluciné, de visionnaire, veulent le jeter au plus profond de la mer, et revenir sur leurs pas. Qui le soutiendra ? La pensée qu'il existe un monde inconnu, et qu'il le découvrira. Et quel ne fut point son bonheur quand l'équipage poussa ce cri : *Terre ! terre !* Quand il mit lui-même pied sur le sol tant désiré, quand, chantant le *Te Deum* et plantant une croix, il en prit possession au nom de Jésus-Christ ! Qu'il fut alors amplement récompensé ! Comme il oublia ses angoisses et ses fatigues ! comme il s'applaudit de son courage à braver les incrédules et les contradicteurs, les vents contraires et les flots perfides, comme il s'applaudit de n'avoir pas mis son plaisir à se reposer dans une douce tranquillité, dans une molle quiétude ! Ainsi doit-il en être de nous dans l'ordre divin. Conquérir le ciel, la véritable terre des vivants, le monde où vous devez habiter éternellement et où vous trouverez plus que des

mines d'or, telle doit être la pensée de vos pensées, la grande passion de votre âme, tel doit être votre véritable bonheur. Quel est, en définitive, l'homme véritablement heureux ? Est-ce celui qui, entré dans la vie par la porte dorée de la fortune, se couche sur un lit de roses et s'endort dans les bras de la volupté ? Non ; c'est celui qui, ayant sans cesse devant les yeux ses hautes destinées, s'efforce d'y atteindre en luttant avec courage contre les obstacles, quels qu'ils soient ; c'est l'homme qui, à la vue de tous les ennemis de Dieu, de tous les oppresseurs de l'Eglise, c'est l'homme qui, à la vue des obstacles et des difficultés, s'écrie : Si nous sommes si petits, c'est parce que nous nous tenons à genoux, si nous sommes si faibles, c'est parce que nous nous croisons les bras, levons-nous et marchons. Oui, l'homme vraiment heureux, c'est l'homme vraiment grand, c'est l'homme vraiment homme, et l'homme vraiment grand, l'homme vraiment homme, c'est l'homme vraiment courageux. La vie, c'est la lutte, c'est la guerre contre les entraînements des sens, contre les séductions du monde. Supprimer la lutte, c'est supprimer la vie, c'est se réduire à n'être plus qu'une fétide et repoussante nullité. *Militia est vita hominis super terram* (1).

Chacun prend son plaisir là où il le trouve.—Mais ne devez-vous pas encore le prendre et le trouver dans la pensée du ciel, qui est aussi votre lieu natal, *votre patrie* ? Nul homme qui n'ait un vif sentiment de la patrie, qui ne se rappelle avec amour et le toit paternel, et le champ où dorment ses aïeux, nul homme qui n'y retourne avec amour, nul homme qui ne veuille y vivre et y mourir. Or, la vraie patrie, c'est le ciel, dès lors, la pensée et l'espérance du ciel ne doit-elle pas faire vos plus chères délices ? Voyez ce que produit la vue de la patrie terrestre. " Quand j'arrivai en France sur un vaisseau qui venait des Indes, dit un voyageur, dès que les matelots eurent distingué parfaitement la terre de la patrie, ils devinrent pour la plupart incapables d'aucune manœuvre. Les uns la regardaient sans pouvoir détourner les yeux, d'autres mettaient leurs beaux habits, comme s'ils avaient été

(1) Job. VII, 1.

au moment d'y descendre, il y en avait qui parlaient tout seuls et d'autres qui pleuraient. A mesure que nous approchions, le trouble de leur tête augmentait. Comme ils étaient absents depuis plusieurs années, ils ne pouvaient se lasser d'admirer la verdure des collines, les feuillages des arbres et jusqu'aux rochers du rivage couverts d'algues et de mousse, comme si tous ces objets leur eussent été nouveaux, les clochers des villages où ils étaient nés et qu'ils reconnaissaient au loin dans les campagnes, et qu'ils nommaient les uns après les autres, les remplissaient d'allégresse. Mais quand le vaisseau entra dans le port et qu'ils virent sur les quais leurs amis, leurs pères, leurs mères, leurs femmes et leurs enfants qui leur tendaient les bras en pleurant et qui les appelaient par leur nom, il fut impossible d'en retenir un seul à bord, tous sautèrent à terre, il fallut suppléer, suivant l'usage de ce port, aux besoins du vaisseau par un autre équipage (1)." Encore un coup, si la vue de la patrie terrestre produit une telle joie et une telle ivresse, quel sentiment de bonheur ne doit point produire en nous la pensée de la patrie céleste ? Dès lors je vous dirai :

Ne saurez-vous pas tenir sans cesse les yeux fixés sur Dieu, vous qui venez de Dieu et qui retournez à Dieu ? N'épargnerez-vous pas à l'Evangile la honte que lui causent tant de chrétiens qui ne regardent que la terre ? Ne planterez-vous pas le drapeau de Jésus-Christ avec d'autant plus de courage qu'aujourd'hui la conscience, n'étant plus protégée par la loi, est livrée à elle-même et à elle seule ?

Je vous dirai :

Ne saurez-vous pas vous tenir dans la plus grande indépendance à l'endroit des biens d'ici-bas, les mépriser et vous tenir toujours prêt à partir ? Que peut le monde contre le candidat du ciel ? Lui enlever ses richesses ? Il ne peut lui enlever l'intégrité de la conscience, qui est le premier des biens. Le condamner à l'exil ? Pour le chrétien, toute la terre est un exil, le ciel seul est la véritable patrie. Le jeter dans une prison obscure et le charger de chaînes ? On ne peut ni emprisonner ni enchaîner l'âme qui reste libre jusque

(1) *Catéchisme de Feller*, éd. Migne, ch. 2, § 3, col. 162, note.

dans les fers. Le séparer de ses parents, de ses amis ? La séparation, quelque longue qu'elle paraisse, sera courte. Lui donner la mort ? Mais la mort l'enfante à l'immortalité. Puis,

Que sert un jour de plus à ce qui doit mourir ?

Je vous dirai :

Ne saurez-vous pas accomplir, avec courage et générosité, ce que Dieu demande de vous ? Si le ciel est une récompense, il faut la mériter ; s'il est une moisson, il faut la préparer ; s'il est une couronne, il faut la conquérir. La vie est chose grave et sérieuse, puisqu'elle est grosse d'une éternité, il ne faut point la traiter légèrement. Et, certes, si partout on sait tout sacrifier pour arriver à un but, le savant pour arriver à la vérité, l'homme d'affaires pour arriver à la fortune, le militaire pour arriver à la gloire, l'ambitieux, pour arriver à un emploi, l'artiste pour arriver à une immortalité éphémère, ne saurez-vous pas, vous, fils du ciel, tout sacrifier pour arriver au ciel ? Ne saurez-vous point, bravant tous les obstacles, vous dire à vous-même :

Macte animo, generose puer, sic itur ad astra.

Je vous dirai enfin :

Ne saurez-vous pas apprécier la religion en l'envisageant sous tous ses points de vue ? Souvent on ne voit en elle que les terreurs qu'elle jette dans les consciences, les menaces qu'elle fait retentir, le jugement formidable dont elle fait gronder les foudres au-dessus de nos têtes, l'épouvantable enfer qu'elle montre ouvert sous nos pieds, et l'on dit que c'est par amour et non par crainte que l'on doit servir Dieu. Eh bien ! soyez juste, impartial. Si la religion a des menaces, elle a des promesses ; si elle a des craintes, elle a des espérances ; si elle a des châtimens, elle a des récompenses ; si elle a un enfer, elle a un ciel ; si elle annonce une justice terrible, elle annonce une bonté infinie. Ne devez-vous pas, dès lors, savoir vous attacher à elle, mener, non plus seulement une vie philo-

sophique, mais encore une vie chrétienne ? Et ici écoutez :

Pierre et Jean montaient au temple à la neuvième heure. Or, il y avait près de la porte du temple, qu'on nommait la porte *Belle* par excellence, un mendiant, boiteux dès le sein de sa mère, et qui demandait l'aumône à tous ceux qui entraient dans le temple. Pierre, l'ayant vu, lui dit : Regarde-nous, *respice in nos*, et comme il les regardait en espérant en recevoir quelque don, le prince des apôtres reprend : " Je n'ai ni argent, ni or, mais ce que j'ai je te le donne, *quod autem habeo hoc tibi do* ; au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche, *surge et ambula* ; puis, lui tendant la main, il le souleva et sur le champ, dit l'Écriture, les bases de cet homme furent consolidées, *et protinus consolidatæ sunt bases ejus et plantæ*, et se levant, il se tint debout, il marcha et entra dans le temple où il chanta les louanges de Dieu, *et intravit cum illis in templum ambulans et exiliens et laudans Deum* (6). Ce mendiant, c'est l'homme qui ne peut, par les seules forces de la nature, marcher vers Dieu. Ce mendiant, c'est vous. L'Eglise vous dit : Regarde-moi. Que va-t-elle vous offrir ? L'or et l'argent ? Non ; car elle est pauvre elle-même. Que vous offre-t-elle donc ? La force nécessaire pour vous soulever de terre, et pour vous élever jusqu'au ciel, elle vous dit : *Levez-vous et marchez vers la véritable patrie*. Comme l'estropié de Jérusalem, accueillez avec bonheur cette parole de résurrection et de vie, que vos bases se consolident ; tenez-vous de manière à ne plus toucher la terre que comme point d'appui pour vous élever en haut, déployez vers le ciel les forces de votre âme, comme on déploie les voiles d'un vaisseau pour arriver au port : dédaignez les choses du temps, prenez à cœur la religion qui est la chose de Dieu, et lorsque l'heure suprême sera venue, votre âme prendra, comme naturellement son essor vers l'Eternel, semblable à la flamme qui, lorsqu'elle ne trouve plus d'aliment sur la terre, s'envole vers le ciel ; elle sera introduite comme dans un temple dans la substance même de Dieu dont la louange fera à jamais votre bonheur.

(6) Act, III, 218.

CONCLUSION.

Je m'arrête. J'en ai dit plus que suffisamment pour les esprits droits qui recherchent la vérité sincèrement et de bonne foi ; quant aux esprits sophistiqués, qui ne voient dans les doctrines qui leur sont proposées, qu'un texte à la chicane, qui répliquent toujours sans jamais répondre, et qui seraient prêts à disputer sur la pointe d'une aiguille, tant le besoin de parler est chez eux une maladie, quant à de tels esprits, nous n'en dirions jamais assez. Ils sont de la lignée d'un babillard célèbre dont, en terminant, je rappellerai l'histoire, parce qu'elle caractérise au parfait ces hommes qui ne parlent que pour parler, qui ne discutent que pour discuter, et avec lesquels il est impossible d'avoir le dernier mot, alors même que l'on a évidemment raison.

Auriez-vous, par hasard, connu feu monsieur d'Aube
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube ?
Contiez-vous un combat de votre régiment ?
Il savait mieux que vous où, contre qui, comment ;
D'ailleurs homme de sens, d'esprit et de mérite.
Mais son meilleur ami redoutait sa visite.
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardait, en l'écoutant, un silence d'humeur.
J'en ai vu, dans le feu d'une dispute aigrie,
Prêts de l'injurier, le quitter de furie,
Et rejetant la porte à son double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.
Ses neveux qu'à sa suite attachait l'espérance,
Avaient vu dérouter toute leur complaisance.
Un voisin asthmatique en l'embrassant un soir
Lui dit : Mon médecin me défend de vous voir.
Et parmi cent vertus cette unique faiblesse
Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.
Au sortir d'un sermon, la fièvre le saisit,
Las d'avoir écouté sans avoir contredit,

Et tout près d'expirer gardant son caractère,
Il faisait disputer le prêtre et le notaire.

Que la bonté divine, arbitre de son sort, ,
Lui donne le repos que nous rendit sa mort
Si du moins il s'est tû devant ce grand arbitre (1)...

Vous le voyez, cher lecteur, toutes ces réponses sont la voix du bon sens, pas autre chose. Il n'y a pas là de finesse d'esprit ni de subtils tours de rhétorique. La vérité se prouve en se montrant. Il existe sans doute dans le monde d'autres préjugés contre la Religion : les erreurs, comme les folies, n'ont point de bornes.— Je crois néanmoins avoir réuni dans ce petit volume les objections les plus répandues.

Les autres, je vous le garantis, ne sont pas plus fondées. Quelles qu'elles soient, ce sont des sophismes, c'est-à-dire des raisonnements qui ont l'apparence du vrai, mais qui pèchent par quelque point.—On ne peut avoir raison contre la vérité.

Si une de ces objections vous arrêtaient, allez, croyez-moi, trouver quelque bon Prêtre (Dieu merci, il n'en manque pas au milieu de nous), et soyez sûr d'avance de son bienveillant accueil. Exposez-lui franchement votre difficulté ; il vous en montrera la solution.

Tâchez de vous instruire de la Religion ; plus on la connaît, plus on l'aime ; et plus on l'aime, plus on la pratique. Beaucoup l'attaquent parce qu'ils ne la connaissent pas. Ils se la figurent tout autre qu'elle n'est, et ils ont beau jeu dès lors pour s'en moquer.

Je souhaite que mes causeries avec vous soient utiles à votre âme.—Relisez et méditez les points qui vous arrêtaient davantage. Si les raisons que je vous donne vous semblent insuffisantes, soyez bien persuadé que la faute en est à moi seul, et non pas à la sainte cause de la vérité, que j'ai voulu défendre. La nécessité d'être très-court dans mes réponses et mon peu de talent sont les seuls motifs de la faiblesse de la défense.

Puissé-je cependant avoir réussi ! Puissé-je avoir augmenté dans votre cœur le respect pour la foi,

(1) Rulhière, *Épîtres sur les disputes*.

l'amour pour la vertu, le zèle pour votre salut !
C'est là toute ma prétention dans ce petit ouvrage !...
J'aurais travaillé à votre *bonheur*, et mon livre serait
une bonne action.

Je prie le bon Dieu de le bénir, de vous bénir, et de
me bénir moi-même. Et sur ce, je vous quitte, mon
cher lecteur ; au revoir, j'espère, dans le Paradis.

FIN.

lut !
e !...
erait
et de
mon

TABLE DES MATIERES.

	PAGES.
Préface.....	5
I. L'Indifférence.—1. Je ne veux pas entendre parler de Religion.....	7
“ 2. On peut vivre sans cela....	8
“ 3. Causons d'autre chose.....	9
II. Dieu.—1. Il n'y a pas de Dieu.....	11
“ 2. Dieu n'est qu'un mot.....	12
“ 3. Je ne crois que ce que je vois.....	13
III. L'âme.—1. Quand on est mort, tout est mort..	15
“ 2. L'immortalité n'est qu'un rêve, une chimère, dont se berce l'homme, toujours porté à l'espé- rance.....	17
IV. La Providence.—1. Dieu ne s'occupe pas de nous, par là même nous n'avons pas à nous occu- per de Lui.....	20
“ 2. Le méchant prospère, l'homme juste est affligé...	21
“ 3. Il y a des riches qui ne manquent de rien, et des pauvres qui manquent de tout.....	23
“ 4. En un mot, il y a des dé- sordres dans le monde ; n'est-ce point une preuve que Dieu ne le gouverne point ?.....	24
“ 5. C'est le hasard qui mène tout.....	25

V. La Religion.—1. Il y a des gens d'esprit qui ne croient point à la Religion	27
“ 2. La Religion est bonne pour le peuple.....	34
“ 3. La Religion est bonne pour les femmes.....	39
“ 4. La Religion est bonne pour les enfants.....	40
“ 5. Je suis un honnête homme, car je ne fais de tort à personne.....	42
VI. La Religion d'argent.—1. La Religion catholique est une Religion d'argent..	46
“ 2. Pourquoi paye-t-on les prêtres ?	49
“ 3. Les quêtes ne finissent pas ; elles ruinent le peuple.....	51
“ 4. Il vaudrait mieux nourrir les pauvres qu'embellir les églises	54
VII. L'Eglise.—1. Toutes les religions sont bonnes	56
“ 2. C'est bien mieux d'être protestant que catholique ; on est toujours chrétien, et c'est presque la même chose.....	60
“ 3. Les protestants ont le même Evangile que nous.....	68
“ 4. L'Eglise est l'ennemie du progrès.....	68
“ 5. Il n'est pas question du Pape dans l'Evangile.....	69
“ 6. J'ai ma religion à moi ; je sers Dieu à ma manière.....	73
VIII. Le Prêtre.—1. Les prêtres sont des hommes comme les autres.....	75
“ 2. Les prêtres sont les heureux du siècle.....	77
“ 3. Les prêtres n'entendent rien à l'esprit du siècle.....	80
“ 4. Les prêtres s'occupent de politique , ils influencent	84
“ 5. Il y a eu de mauvais prêtres.	87
IX. La Confession.—1. Ce sont les prêtres qui ont inventé la confession.....	91

27
34
39
40
42
46
49
51
54
56

60
68
68
69
73
75
77
80
84
87

91

TABLE DES MATIÈRES.

145

IX La Confession.—2. A quoi sert la confession.	94
“ 3. Il y a des chrétiens qui se confessent, et qui ne sont pas meilleurs que les autres.....	96
“ 4. Je n'ai pas besoin de me confesser. Je n'ai rien à me reprocher ; je n'ai ni tué, ni volé, ni fait de tort à personne. Je n'aurais rien à dire.....	100
“ 5. C'est ennuyeux de se confesser.....	102
“ 6. Aller à confesse, c'était bon quand j'allais à l'école ; mais maintenant !.....	103
“ 7. J'ai fait de trop grands péchés ; il est impossible que Dieu me pardonne....	103
“ 8. J'irais bien me confesser, s'il ne fallait ni restituer, ni me réconcilier, ni rompre avec les occasions.....	105
X. L'Eucharistie.—1. Comment le corps de Jésus-Christ peut-il être réellement dans l'Eucharistie ? C'est impossible.....	107
“ 2. Je n'ai que faire d'aller à la Messe, je prie aussi bien le bon Dieu chez moi.....	110
XI. Les fausses Maximes.—1. Je n'ai pas le temps.	113
“ “ 2. Je ne peux pas ! c'est trop difficile..	115
“ “ 3. Il faut faire comme les autres.....	117
“ “ 4. Il faut que jeunesse se passe.....	120
“ “ 5. Plus tard je me confesserai : à la mort, il sera bien temps...	221
XII. L'Enfer.—1. Il n'y a pas d'enfer ; personne n'en est jamais revenu.....	125

XII. L'Enfer.—2. Comment concilier la bonté de Dieu avec l'éternité des peines de l'enfer? A tout péché misé- ricorde	127
“ 3. Dieu est trop bon pour me damner	128
XIII. Le Ciel.—1. A quoi bon m'occuper du ciel? Je ne connais de ciel que la jouissance et la volupté.....	131
“ 2. Chacun prend son plaisir là où il le trouve.....	132
Conclusion	140

127

128

131

132

140